

JEAN BOILLAUD

**CASIERS MEMOIRE**

**La Poste Parisienne : les années cinquante**



« Ce qui importe ce n'est pas ce qui s'est passé,  
Mais le souvenir qu'on en garde »

Extrait du livre « le dernier des Camondo »  
De Pierre Assouline

Pour leur aide gracieuse et efficace, l'auteur tient sincèrement à remercier,

Mesdames Brigitte Alglave, Aline Boillaud Boucher, Nicole Caranove.

Monsieur Bernard Moreau.

Ainsi que Visualia pour l'illustration de la couverture qui fait partie de la collection de l'association Visualia Cartophilie et illustration de la Poste et France Télécom-57 rue de la Colonie-75013 Paris

## **Les guichets**

Le 1 <sup>er</sup> août 1963	p	209
243 bd Jean Jaurès	p	214
Timbres et téléphone	p	218
Le patron	p	223
Marie Rose, Bernard et les autres	p	227
Le mouvement perpétuel	p	234
« madame Renault »	p	239
Le nouveau receveur	p	240
Une hirondelle	p	242
Adieu Berthe	p	244
Les boulistes	p	246
J'ai vu passer	p	249
Après la guerre	p	251
Martine	p	254
In vino veritas	p	257
Vieilles histoires	p	259
Départ	p	262
Au bout de la chaîne	p	265

## **Paris XV**

Avenue de Suffren	p	269
L'annexe III de Paris XV	P	270
Les beaux quartiers	p	272
Tandem	p	276
Gimenez	p	277
Le permis de conduire	p	281
L'annexe joyeuse	p	286
Dernières photos	p	289
Le dernier chapitre	p	294
Sur la route de Dijon	p	296

Chypre	p	102
Roger	p	107
Le retour	p	110
Sigmaringen	p	113
Faux départ	p	115

### **Les Ambulants 1957-1962**

Deux ans plus tard	p	123
Revoir Paris	p	124
La gare du Nord	p	126
L'Ambulant Paris à Lille 2	p	129
Lille	p	131
Collègues et copains	p	134
Sur le wagon	p	140
De solides repas	p	144
Le courrier qui chante et qui danse	p	146
Les chevaux	p	148
Hennissements et ruades	p	151
1958	p	156
Le voyage à Nice	p	159
Mémoire futile	p	162
Les californies, où califs	p	164
Comme une lettre à La Poste	p	166
Le jour J	P	168
1959	p	171
Mandel la terreur	p	173
La fin du voyage	p	176

### **La gare du Nord**

Le travail de jour	p	187
La guerre d'Algérie	p	194
Le concours de contrôleur	p	198
Le travail du dimanche	p	200
Arcueil	p	202

## **SAINT LAZARE**

## Table des matières

### **Saint Lazare**

Je suis nommé à Paris	p	7
L'école de tri	p	11
Le travail de nuit	p	16
Roland	p	21
Les Bretons	p	23
Les chefs	p	25
Les grèves de 1953	p	28
Renfort d'été	p	33
L'hôtel	p	36
La belle vie	p	38
Le théâtre	p	41
« moi, j'aime le music hall »	p	46
Inoubliable Edith Piaf, éternelle	p	50
Avant l'appel	p	52
Télé, foot	p	55
Les dimanches qui font tilt	p	58
Le petit théâtre de Roger	p	61
De belles sorties	p	63
Les papiers militaires	p	67
Les gens de St Lazare	p	69
Sédentaire	p	75

### **L'Armée**

Ottersweier	p	79
Renchen	p	87
Le héros fatigué	p	93
Kaiserslautern	p	96
La découverte de l'Amérique	p	99
Le départ pour l'Algérie	p	100

Je penche pour la deuxième hypothèse. Chômage oblige, il est bardé de diplômes, il a accepté l'emploi en espérant bientôt rebondir ailleurs. Sa valise est légère, un sac de sport même, sa mise décontractée : jean, tee-shirt, baskets. Cool, quoi ! Il sait voyager. Paris pour lui ? Une simple base, il vient de sélectionner les offres de logement sur Internet, il a rassuré ses parents, grâce à son portable. Alors, l'arrivé à Paris, la carrière à venir... Un contrat, un C.D.D. comme un autre, à quelques heures de TGV de son ancienne vie. Pour l'instant et pour lui, pas de quoi en faire un roman.

Mais pour moi, un vrai plaisir, celui d'être *au pair* dans ma mémoire.

Tel Ferdinand Cheval, le *facteur Cheval* d'Hauterives qui durant ses tournées de distributions ramassait les pierres les plus belles pour bâtir ses châteaux, j'ai retenu et réuni les portraits, anecdotes, évocations, détails sur tous *ces gens de la poste* croisés, rencontrés, fréquentés.

Déjà de vieilles histoires, qui ne font rire que moi !

Une tentative pour faire exister de manière fugitive *ces êtres de papier*, réincarner les fantômes des trieurs des bureaux gares et ambulants.

Pour quoi ? Pour qui ?

Les questions sont superflues et restent sans réponse pour l'instant.

Celui qui lance un message dans une bouteille à la mer ne pense guère à l'identité du destinataire de hasard.

Le *Facteur Cheval*, en récoltant, presque en cueillant, les cailloux quotidiens destinés à son *Palais idéal*, n'envisageait pas lors de la construction, les visiteurs du futur !

Et moi pour l'heure, j'ai lancé une bouteille à la mer, et même :

**...posté le courrier.**

## Je suis nommé à Paris.

6 novembre 1952, date importante, jamais oubliée, c'est le jour de mon entrée aux P.T.T.

«Je suis nommé à Paris !».

Quel moment marquant et réussi que ce jeudi d'automne où je deviens postier ! C'est une sorte de seconde naissance. Cinquante ans plus tard, je demeure content de ce choix et de mon destin.

Quelques mois plus tôt, j'ai réussi le concours d'agent d'exploitation, terme barbare pour les étrangers de l'administration et, pour moi, un virage à 180° de l'existence.

Après ma sortie du collège technique, je travaillais sans enthousiasme dans une entreprise de menuiserie charpente dijonnaise. Consciente d'un certain désenchantement de ma part, maman m'incite alors à reprendre livres et cahiers afin de préparer cet examen. Au programme : français, mathématiques et géographie avec les lignes de chemin de fer, les célèbres départements, les préfectures, les sous-préfectures et les capitales étrangères etc.

Malgré ma faiblesse...congénitale en mathématiques, je ne serai pas éliminé dans cette épreuve. À l'époque, les miracles ont encore lieu, je suis reçu !

Les choses ne traînent pas. Paris est la seule destination proposée, et c'est sans état d'âme que je quitte entreprise, patron, contremaître et compagnons de travail. Les délais sont si courts que cela s'apparente à une fuite ou peut-être, plus précisément, à un aller vers l'ailleurs.

En fait pour moi l'événement, la nouveauté, ce n'est pas tant la nomination à la poste et mon futur emploi que le départ pour la capitale. Paris, ville lumière, lieu magique, m'appartient !

Mon absence d'appréhension et mon impatience s'expliquent. Depuis l'année précédente, je garde le souvenir ébloui d'une journée à Paris. En effet, ce tourisme d'un jour d'été en compagnie d'un camarade de mon âge nous avait certes fait découvrir les monuments

et les beautés de la ville mais aussi , de manière plus subtile, permis de respirer, humer les griseries de la liberté, dans l'anonymat de l'immense cité. Un plaisir inconnu pour les deux jeunes provinciaux sages que nous étions.

Et voici que la vie libre, entrevue dans ce lieu, m'apparaissant sans limite va devenir mon lot quotidien ? J'ai bien du mal à l'imaginer durant le trajet.

Comme pour la conservation des grands vins millésimés, le déroulement, banal, de mon premier jour à la Poste prend de la valeur. Avec le temps, je regrette seulement l'oubli de nombreux détails. Maman a décidé de m'accompagner, sans doute pour me protéger une dernière fois. J'ai dix-huit ans, je suis encore mineur. Je ne proteste pas. D'autres parents sont aussi là avec leurs enfants. Cette précision peut faire sourire de nos jours où de frêles adolescentes visitent l'univers presque seules.

Par ce gris matin d'automne, avec d'autres *élus* bourguignons, nous émergeons à la station de métro *Louvre*, dépassons les *halles de Paris* encore fières de leurs pavillons *Baltard* et accédons au *Saint des Saints* : la recette principale de Paris ou *hôtel des postes*, sise au 48 rue du Louvre dans le premier arrondissement.

La matinée sera employée à remplir divers questionnaires administratifs. Où avons-nous déjeuné ? Au restaurant, avec les parents, ou déjà à la cantine, une vaste pièce austère au sol recouvert de tomettes rouges vernissées ? La certitude est là, concernant un détail absurde et inimaginable à notre époque, devenue si fournie en hôtesse d'accueil et en responsables des relations humaines.

En début d'après-midi, nous effectuons une série de tests. Nos bagages ne doivent pas pénétrer dans les lieux. Aussi, ils s'amoncellent en pyramide contre la façade extérieure du bâtiment rue du Louvre, surveillés par les parents. Heureusement que nos valises ne sont pas en carton et qu'une certaine Linda de Suza n'est pas encore arrivée en France.

Vers 16 heures, la troupe cahotante, toujours chaperonnée par les familles, se dirige vers le métro, en direction d'un lointain service social dont la situation précise m'échappe : peut-être avenue

Pourtant, aux insouciantes beaux jours, quel accueil dans les estaminets du Nord ou ailleurs, quelle considération !

- « Ces Messieurs de la Poste, bonjour ! Prenez place ! Les cafés, oui, les sandwiches, les tapis, les cartes, les pistes... On s'occupe de vous ! »

« Ça roulait jeunes gens ! »

Mais le soir, la remontée...

Dur le travail ? Difficile le tri ? Dans les immenses casiers vert clair, malgré le balancement du convoi, les pieds posés sur les épais tapis, les corps qui résistent aux poussées, aux tractions, aux ralentissements brusques. Rien à craindre, les angles, les bordures, les arêtes sont gommées, arrondies, capitonnées. Au-dedans : la lumière, la chaleur, le chuintement de la vapeur le long des parois, le claquement des portes glissières, les vitres ruisselantes. Au-dehors, le Lille à Paris qui fonce dans la nuit.

Le beau métier, la belle vie !

Nous voilà à quai ! C'était des voyages et des hommes, des gens heureux de travailler côte à côte mais un vécu difficile à expliquer, à faire partager à tous ceux qui n'ont pas *voyagé*.

Alors, nostalgie ?

Impossible, elle n'est plus ce qu'elle était. Madame Signoret a retenu l'expression. Je me console avec un autre spécialiste du temps qui passe, Léo Ferré. En quelques rimes, tout est dit.

*Mais doucement passent les jours*

*Adieu la jeunesse et l'amour*

*On laisse la place et c'est normal*

*Chacun son tour d'aller au bal.*

Notre génération trieuse, téléphoniste ou guichetière a, pour un temps, incarné la poste ou les P.T.T. au sens large, mais on ne peut faire marche arrière, *comme pour danser le tango au Mikado*.

Pour que l'histoire continue, il faut d'autres danseurs.

J'imagine donc demain dans une gare de Lyon devenue silencieuse, TGV oblige, l'arrivée d'un jeune provincial fraîchement nommé à un emploi postier.

Est-il inquiet ou assuré mon relayeur ?

d'énormes sacs ventrus sur les étincelantes tables d'ouverture. Le courrier est désormais *domestiqué, catégorié*, formaté, normalisé, contraint à se présenter en caissettes, il circule docilement, aligné vers des chaînes *aspireuses, achemineuses*. Plus loin, d'inquiétantes et énigmatiques machines s'emparent de lui, il est palpé, redressé, oblitéré, poussé vers des « yeux cellules » qui décident de sa destination en quelques centièmes de secondes. Voilà les anciens trieurs ravalés au rang de serveurs, interchangeables au services des *lecteurs, indexeurs, trieurs* et autres machines *encodeuses* trieuses d'objets.

Qu'importe : vécu, expérience, savoir puisque le cerveau de la machine détient tout dans sa mémoire informatique !

Qui a-t-il de commun, quelle continuité à rechercher entre les ateliers climatisés, aseptisés, programmés pour les machines à trier et nos anciennes salles de tri ou wagons-Poste débordants de bruits, d'appels, d'ordre, de poussière, ou d'humanité !

J'ai donc fait *le grand écart*, côtoyé pour finir les machines performantes, mais auparavant, connu les incroyables amoncellements de lettres à trier dans les vieux bureaux gare parisiens.

J'ai pu mesurer la dureté des longues nuits de travail à Saint Lazare dans la poussière et sous la lumière jaune des grands abats jours tombant des plafonds. Au matin, la fatigue était présente, mais joyeuses aussi les claques dans le dos devant les premiers cafés crème.

- « Avec deux rôties patron... »

Et quel plaisir pour certains, l'ultime et triomphale annonce :

- « Eh les gars, ce soir je ne travaille pas ! »

Joyeux encore, et sûr de lui était le petit peuple des ambulants, si assuré et fier dans son splendide isolement. Ses membres se croyaient les seigneurs de la poste, une appellation bien surfaite, une armure si fragile. Eux, aussi, ont mordu la poussière, les voilà débarqués, dispersés, vaincus ! Seuls témoignages : quelques écrits vengeurs, des livres folkloriques sur le métier, une paire de wagons rouges devenue musée sur une voie de triage...

de Ségur au ministère des P.T.T. Deux mois durant, nous logerons dans un foyer.

Rassurée, maman me fait ses adieux en même temps que ses dernières recommandations. Elle emporte avec elle ma première adresse personnelle, rue du Moulin de Beurre, dans le quatorzième arrondissement. Ce lieu ne figure plus aujourd'hui sur les plans de la capitale, effacé, absorbé lors de la construction de la nouvelle gare S.N.C.F. Montparnasse vers les années 1970.

Le quartier est très animé : rue Vercingétorix, rue Vandamme, boulevard Edgar Quinet. Les bretons sont ici chez eux.

Le soir venu, la vie nocturne explose : les cafés, cinémas et théâtres sont nombreux. Sans oublier *Bobino*, le célèbre music-hall de la rue de la Gaîté. Tout bouge. Les échoppes, les petits commerces ouverts très tard, éclairés avec des lampes à acétylène en extérieur. Voilà pour moi un changement radical, habitué à ne pas dépasser vingt heures le dimanche pour rentrer à la maison... Pourtant je reste sage et plein de respect pour mon nouvel état et les tâches qui m'attendent.

De manière expéditive, après les examens médicaux, notre contingent est dispatché. Les tests ont rendu leur verdict, les meilleurs sont envoyés vers les bureaux mixtes, face au public, les suivants seront téléphonistes et le reste, dont je fais partie, composera la *piétaille* dévolue au centre de tri. Dans les années 50, la poste s'appuie quasi totalement sur le chemin de fer pour l'acheminement du courrier. Aux six gares S.N.C.F. de Paris, correspondent des établissements postaux, directement implantés aux bords des rails. Ce sont les *bureaux gares* parisiens.

Je suis affecté au centre de tri de Paris gare Saint-Lazare, 1 rue de Berne, dans le huitième arrondissement, organisme faisant partie de la direction des bureaux ambulants de la ligne de l'ouest.

Comme je l'envie maintenant ce petit jeune homme timide et gauche de 1952. Je ressemble à un chat maigre, je n'ai aucune assurance.

Mal orienté, j'ai en partie gâché mes trois années de formation en collège technique. Plus discipliné que motivé, j'ai étudié sans comprendre. Ma réussite à l'examen relève du

prodige et n'a débouché sur rien de concret. Ce nouveau départ ici est ma vraie chance. Je ne rechigne pas.

Nouvelle destination, nouvelle émergence à la remontée du métro *Europe* !

Ah, pouvoir revivre la magie de ces moments là. La mythique *place de l'Europe* est en pente, avec son faisceau de rues convergentes, elle surplombe le réseau des voies ferrées partant vers la Normandie. Au passage des locomotives, les jets de fumée montent des grilles, au loin s'ouvre la marquise de la gare Saint Lazare, j'ignore encore la renommée de l'endroit, rendu célèbre par les peintres impressionnistes.

son fleuve, rue Lepic, rue Saint-Vincent, rue de Lappe, rue des Blancs Manteaux, Pigalle, le Pont Mirabeau, Aux Champs Elysées, à la gare Saint Lazare et tant d'autres.

Mais je muse, je tarde, je retiens. Pourtant c'est –en parodiant Brel- :

*La fin du voyage,*

*La fin de la chanson*

*Et c'est... Paris fini !*

*À la Poste aussi on ferme !*

Depuis longtemps les bureaux gares se sont éteints. Sabordés, les grands navires et leurs équipages, exilés dans les banlieues lointaines, désertées les salles de tri : ruches actives dès la tombée du jour, Saint Lazare et la rue de Berne. *Le Nord* et la rue de Maubeuge ne connaissent plus l'incessant ballet des voitures postales. Les riverains ont déjà oublié les claquements des portières et les démarrages sonores des camions dans le silence de la nuit. Abandonnées aussi les grandes mutations de jeunes provinciaux aux accents rocailleux ou chantant, adieu les brassages humains, les rencontres, les chocs entre régions, cultures, générations... Pour ces très jeunes gens et jeunes filles, à peine sortis du collège et du cocon familial, ce seront la découverte des autres, puis bien trop vite les choix de carrière, d'existence, d'avenir...

Mais je m'attarde encore, je m'incrute, j'imites les dames visiteuses de ma mère qui durant mon enfance, sur le seuil de notre porte, retrouvaient soudain de nouveaux sujets de conversation, d'ultimes révélations qui ne pouvaient attendre ! Maman, pas assez vêtue, écoutait dans la nuit tombante, frissonnante, écartelée entre les règles de l'hospitalité, la politesse, et l'angoisse de voir *son travailleur de mari* rentrer sans que le repas du soir ne soit prêt. Quelle honte !

Encore quelques instants, monsieur le temps, pour parler du courrier !

Il est toujours là, mais il a changé d'aspect, il est moins libre et désordonné.

Terminés les dépôts insouciantes, tardifs, au gré des humeurs, des heures, des boîtes. Disparues, les explosions

une artiste, et qu'il s'interroge... Pile Antoine, c'est l'étudiante des *Beaux Arts* du Cinevog !

Autour de nous, c'est la danse des voiles, des foulards, les cliquetis des bracelets. Le grand Lourdais ne touche plus terre. Pour en savoir plus, il va payer pour *le grand jeu!* Vertiges, dans l'instant son aimée pense à lui, ils vont se retrouver bientôt, dans une gare !

Voilà un dimanche tout bleu, mon camarade n'en doute plus maintenant, il a rencontré la femme de sa vie et demain à l'arrivée du train de Rueil, il l'attendra gare Saint Lazare. Bien sûr, à côté des deux mètres du Lourdais, toutes les femmes sont petites, il n'empêche, deux semaines plus tôt... La prédiction, les visions de la diseuse de bonne aventure tombaient à plat. Voir, voir encore... *Le père La Souris*, une célébrité de bitume, un vieux gavroche au pur accent parigot mon pote ! Il est âgé -le bataillon de ceux qui l'ont rencontré doit maintenant s'éclaircir-, vêtu avec élégance : costume noir avec queue de pie, chapeau melon, il retient les auditoires par son baratin, les dames sont en extase, amusées, piégées, il les tutoie, les asticote gentiment, et pendant ce temps la souris circule : une petite boule de couleur, un museau, deux perles, elle grimpe sur les vêtements, les cols, les revers, sort des poches, remonte sur les manches, sans doute manipulée par un fil invisible.

Enfin le vieux magicien annonce le prix de cet article d'exception, pas de panique, il y en a pour tout le monde des souris pour les grands, les petits, les enfants...

- « Et toi, ma grande... tu feras des *gouzi-gouzi* à ton julot ce soir !... »

Chaque jour des heures de boniment pour quelques ventes... *un marchand de bonheur* comme les dernières chanteuses de rues, les *goualeuses*. Comme Piaf, la légende, elles ont leur accordéoniste et aussi le visage rougi à tous les vents. La voix rauque, elles proposent les partitions, paroles et musique, des romances à la mode entendues à la radio ou dans les bals. Ce sont les succès de Guétary, Mariano, Claveau, Marie-José Lucienne Delyle, Lina Margy, Francis Lemarque bien sûr, Georges Ulmer et bien d'autres qui chantent. Paris toujours, ses rues, ses places, ses jardins, ses ponts,

## L'école de tri.

Je suis heureux, ma route est tracée, on choisit pour moi, tout est nouveau. Nous sommes confiés à un moniteur de tri : Monsieur Piednoir !! Je n'invente rien, la guerre d'Algérie est bien loin, il va nous apprendre les rudiments du métier. Nous nous installons dans une salle modeste, *l'école de tri*, tout va bien, je retrouve le collègue ! Nous sommes une vingtaine d'élèves, à quelques exceptions près, ils ont mon âge. Les bretons et les gars du sud-ouest dominent. Bordeaux, les Pyrénées,... Cependant, je retrouve quatre bourguignons dont Maurice Albert, natif de Saulieu, qui ne me quittera pas de si tôt.

Les machines à trier le courrier restent à inventer, le téléphone et le fax sont en devenir, comme bien d'autres moyens de communication tandis que la lettre, la presse, l'écrit, le papier sont rois.

Les centres de tri parisiens sont d'énormes consommateurs de personnel. Ces jeunes gens qui *montent* de leur province vont curieusement s'évaporer, s'égailler dans toutes les directions pour très vite disparaître. Les vœux de mutation qui permettent le retour au pays, les démissions, les changements de spécialité, les réussites au concours, le service militaire, etc., toutes ces raisons sont à l'origine de ces incessants mouvements. Sans cesse, comme pour le tonneau des Danaïdes, l'administration impavide recrute, alimente, relance des troupes fraîches. À l'image des autres gares, le monstre Saint Lazare réclame... et dévore.

Ainsi deux mois après notre arrivée, mes collègues et moi ne sommes déjà plus *les bleus*, de nouveaux lauréats revêtissent à leur tour la blouse grise et arment leur doigt du *pouce en caoutchouc*, instrument indispensable avant la position *face au casier*.

8 décembre 1952, sous la houlette de monsieur Piednoir, nous nous rendons rue de Lisbonne devant un officier de justice et nous prêtons serment *de ne pas divulguer le secret des correspondances*

*qui nous seront confiées*, etc. Nous voici donc assermentés. Notre moniteur nous initie à l'usage des formulaires, aux manières de fermer les sacs, de *liasser* les lettres, de sectionner la ficelle postale d'un coup sec du poignet, etc. Nous disposons de jeux de lettres factices afin de préparer nos futurs examens de tri. D'abord *le tri des lignes* qui porte sur des séparations départementales mais surtout *l'examen des Paris*, qui se révélera un véritable cauchemar pour quelques-uns. Le moniteur s'absente souvent, l'ambiance est joyeuse.

Très vite un comique s'impose. Il a la trentaine, parfois il bute ou bégaie sur certains mots et y gagne son surnom (puisque ce mot est pour lui imprononçable), il devient le *pa-papa-pa-rapluie*. Il arrive d'Indochine où il vient de terminer un engagement militaire, la carrière postale ne le motive guère. Nous l'écoutons bouche bée, défilent alors les rizières, la jungle, la plaine des Joncs, les Vietcongs, les rafales de mitrailleuses, les batailles à l'arme blanche... et les bordées à Saïgon !

Clou du récit : l'évocation d'une prostituée asiatique qui, pour passer le temps durant les étreintes faisait bruyamment claquer son chewing-gum ! Cette anecdote va survivre au pa-papa-parapluie qui disparaît très vite de mon horizon. Que venait-il faire parmi ces *blancs becs* ? Il y a d'autres figures, fugaces mais marquantes, des collègues adultes et pères de famille. Ils sont préoccupés, pressés de voir réduit au minimum le temps de leur séjour parisien. Combien peut paraître brutale, aveugle, discutable, la notion d'égalité de traitement dans le recrutement qui règne à l'époque.

Ainsi, Dutruc, l'ex pharmacien de Clermont-Ferrand qui se *détruit les sangs* en pensant à sa famille, et aussi le *Père Duault*, un ancien mineur, minuscule chtimi, blond comme les blés, qui tire, fataliste, sur sa pipe. Pour nous, c'est une sorte de bon papa. Lumière et ombre... Énigmatique Dalvar, long, maigre, brun au visage émacié. Il est de notre groupe d'arrivants mais ne s'exprime jamais. Il trouve vite un travail à sa convenance, le tri des paquets, un service confidentiel, poussiéreux, et peu recherché. Il ne fréquente pas la cantine et on ne peut savoir comment il se nourrit. Lors des pauses *casse-croûte*, il se restaure sur le tas, en mordant

logements. Poètes, artistes, chanteurs célèbrent Paname : les grands boulevards, les quais de Seine, la butte Montmartre, les guinguettes à Nogent, le ciel et même l'air de Paris. Selon nos moyens, maladroitement, ou trop prudemment, nous avons peu ou prou participé à la fête.

C'était la vie sans voitures, les balades le nez au vent, seul ou en bandes, les montées au Sacré Cœur, les Clichy, Pigalle, Barbès, et retour par les grands boulevards chantés par Montand. La découverte, la flânerie devant les spectacles offerts dans des rues si naturellement piétonnes.

Je peux facilement évoquer les *Hercules* -vrais ou faux- du boulevard Rochechouart, ils promettent de soulever des haltères, de tordre des clous ou des barres, de briser des chaînes... Ils n'en finissent jamais... d'être prêts à commencer :

- « Mais avant, messieurs dames, pour encourager l'artiste... nous allons passer parmi vous, allons, à votre bon cœur, une petite pièce... »

Déjà la mince fillette aux grands yeux sombres se faufile et tend le chapeau ou la timbale. Plus loin les baraques des lutteurs de foire, boxeurs, catcheurs,...

- « Avec qui voulez-vous lutter, avec le blanc, avec le noir ? Allons les militaires pour vous l'entrée est gratuite ! Entrez, entrez ! Et vous verrez ! »

Voir, connaître l'avenir, en 1953, un dimanche, avec Antoine Hourcade.

L'après-midi s'étire, nous sommes indécis, légers et disponibles. Sur le boulevard Bonne Nouvelle, le bien nommé, un cercle humain, immense et attentif, reçoit les prédictions d'une gitane. Souples, les filles de la tribu circulent parmi les épaisses rangées de spectateurs, elles rabattent les clients vers la pythie. Comment ont-elles dépisté l'Antoine ? Et surtout, comment l'ont-elles deviné vulnérable ? Sans doute tout simplement parce qu'il domine d'une tête toute l'assemblée. Je n'en reviens pas. Le voilà attentif, convaincu, en communication, aspiré ! Le plus surprenant reste que les annonces de la bohémienne tombent juste ! Elle sait qu'il vient de rencontrer une jeune fille blonde, très petite,

## Sur la route de Dijon...

Cette soirée d'août 1967 est superbe, la chaleur, le ciel constellé d'étoiles, je roule prudemment, ma femme à mes côtés ; La *Renault 4L* est pleine à craquer, et, juchée au-dessus des derniers ballots, dans un simple carton, notre fille dort paisiblement. Déjà son frère nous attend à destination. Demain nos meubles vont suivre aux bons soins d'un déménageur. Quinze années plus tôt je débarquais à Paris gare de Lyon, une simple valise à la main... Un bilan plutôt positif mais je n'y pense guère sur le moment. Je roule, je reviens, j'entraîne mon épouse dans ma région d'origine, vers mes racines. Au passage, cela n'a rien d'original. Un retour à la case départ. Nous fuyons la grande ville engluée dans ses embarras automobiles, sa pollution, nous rêvons de verdure, d'espace, de sorties campagnardes, nous redevenons des provinciaux et espérons acquérir bientôt le mythique pavillon avec jardin, fleurs, rosiers, légumes,...

Voilà la page tournée, non seulement sur notre situation du moment, mais sur notre jeunesse, nos débuts, nos rencontres, nos amitiés, nos amours...

Notre vie parisienne, nous allons la garder en nous et l'évoquer avec nostalgie et affection. Sur le terrain les vestiges sont rares, les bureaux ont survécu, mais les grands établissements, les lieux de vie, les bureaux gares, les directions, les foyers sont désertés, vendus, cassés... La vieille poste ne survit plus que dans les têtes, évoquée au hasard de rencontres fortuites.

Et Paris, notre Paris ? Nous commettons le pêché d'orgueil. Nous croyons mordicus y avoir séjourné, travaillé au meilleur moment, à la belle époque ! Après les restrictions de l'après-guerre et avant les déferlantes : automobiles, ethniques, touristiques. J'en passe !

Notre génération postière a reçu en cadeau l'accueil d'une ville encore humaine, avec des conditions de vie pas encore *plombées* par l'insécurité, la pollution ou les prix exorbitants des

l'extrémité d'un sac en papier, sans doute s'agit-il d'un sandwich, mais rien ne dépasse... Un mystère de plus.

Extérieurement, le centre de tri Saint Lazare n'impressionne guère, les murs sont en briques rouges, il plonge ses racines dans les profondeurs de la rue de Berne, jusqu'aux rails des lignes de Normandie. Par les monte-charge, les sacs de courriers, journaux et paquets, sont ventilés selon les étages :

- rez-de-chaussée: le quai postal, la rue, le ballet des camions.
- premier étage : le traitement des paquets, le service du transit.
- deuxième étage : *La Seine et Oise*, le tri des lettres.
- plus haut : la cabine des chargements, le tri étranger.
- enfin au sommet : la cantine et la coopérative.

Le bâtiment est sans grâce mais très solide et fonctionnel. Tout sac fermé est jeté dans des pas de vis, des glissières métalliques, tombe en sous-sol, actionné par son propre poids. Il est traité dans un monde sombre, brutal, un peu mystérieux : *le transbordement*. L'hiver il y fait froid et le travail est dur. Il faut décharger des wagons souvent sales, tirer, soulever, jeter des sacs d'imprimés, colis, journaux, recharger les camions, chariots, wagons, etc. Ce n'est pas un travail de *demoiselles* il faut une bonne santé et des muscles pour être *chargeur*. Le tout est résumé en une simple expression : *on tire la toile*, celle des sacs bien sûr !

Heureusement, j'appartiens au *service général*, mon emploi est moins rude.

Notre formation se termine, nous découvrons, quelques heures chaque jour, les salles de tri, les casiers, les batteries de sacs, les tables d'ouvertures...

Parmi mes futurs collègues, je retrouve un savoyard, ancien moniteur de l'une de mes colonies de vacances. Il se nomme Farnier. Petit colon, j'admirais ce magnifique montagnard, je n'étais qu'un gosse face à lui. Je suis stupéfait, déçu presque de l'avoir rattrapé, le voilà rapetissé dans sa blouse grise identique à la mienne. Nous évoquons le mont Revard, Chambéry... Il se morfond à Paris et rêve de ses montagnes. Il va me procurer une chambre dans l'hôtel tout proche où il loge. Je quitte le foyer et la rue du Moulin de Beurre

sans regret.

L'ambiance d'internat est tombée, nous ne nous rencontrons plus pour les *repas saucissons* dans les chambres, nous avons tous des horaires de service différents.

Cependant, une figure se détache et demeure : Jean Lepage, natif de Callac dans les Côtes du Nord. Il est breton jusqu'à la caricature, se complait à évoquer la dureté et le dénuement de son enfance. Il évoque son pauvre village, son pauvre père, le vieux cheval, la charrue. C'est avant la lettre *le pain noir* de Louis Guillou, ou mieux *le cheval d'orgueil* de Pierre Jakez Hélias. Déjà, il sait qu'à Paris il ne pourra que survivre avant le retour au pays. Il a l'œil bleu délavé, le cheveu blond paille, la mèche tombante sur un front déjà ridé, il est intelligent et doué d'une mémoire prodigieuse. C'est une future *bête à concours administratifs*. En quelques jours, il a déjà absorbé et retenu ce que d'autres obtiendront dans la douleur après des mois : *les Paris* ou *l'examen de tri des rues de Paris*.

Nous devons connaître trois mille rues dans leur arrondissement respectif puis trier cinq cents lettres en quinze minutes, avec une tolérance de cinq fausses directions. La préparation est libre, mais la fréquentation de l'école de tri de la rue du Louvre est recommandée. Il est prudent de s'y faire remarquer par son assiduité. Des plans, des jeux d'entraînements et des casiers nous y attendent.

Je préfère la préparation sur le terrain. Je me balade le nez en l'air, quêtant les plaques de rues, les numéros pairs, impairs, je classe les coupures, les intersections car pour corser l'exercice, certaines voies se répartissent sur plusieurs arrondissements... Durant le printemps 1953, lors de nos sorties après la cantine, les décisions courageuses se prennent: *cet après-midi nous travaillons nos Paris*. Très souvent je retrouve un copain, Antoine Hourcade dit *le grand Hourcade*. C'est un lourdais à la voix rocailleuse, deuxième ligne de rugby. L'examen des Paris est un supplice pour lui!

Aujourd'hui, juré, craché, c'est sûr, nous partons pour l'école de tri, à la recette principale du Louvre et mieux... sans prendre le métro, pour apprendre *nos rues* sur le terrain. Un passage difficile reste cependant à dominer vers *Havre Caumartin*. Le

Magie des objets ! Cette trousse est la dernière preuve tangible de mon itinéraire parisien. Sinon, rien sur le dernier jour, l'ultime *au revoir*, je suis déjà sur la route.

Quel aurait été mon avenir à Paris XV ?

Parfois j'ai tenté de l'imaginer. Sans doute un glissement sur des postes dits *d'arrière* : cabine des recommandés, brigade financière, caisse, et aussi les nouveaux emplois de conseillers financiers peut-être ? Comme souvent, le choix ne m'aurait pas appartenu, on m'aurait poussé, et je me serais adapté, comme toujours

## Le dernier chapitre

Elles courent, elles courent, les fiches de vœux, silencieuses, et puis un jour, un collègue anonyme vous annonce votre nomination *pour ailleurs*, à une date déjà arrêtée.

Voici venu le dernier chapitre. Pourquoi le cacher ?

J'ai pris du plaisir à relater ma traversée des années 50/60, mon métier, mes rencontres. Mais mon récit colle à la réalité, je ne peux tricher, ma famille et moi allons quitter la poste parisienne par des nominations simultanées à Dijon.

Les contingences matérielles : recherche du futur logement, déménagement, inscriptions scolaires, recherche de nourrice, etc., nous empêchent de réfléchir et de regretter ce que nous laissons. *Au XV*, mon départ passe inaperçu, tout juste la nécessité de former un nouveau micro-filmeur. Dommage, j'étais programmé pour l'été à un retour à l'annexe avec une *reprise de la valise*.

Précisément mes anciens collègues ont appris mon départ, ils tiennent à ma visite, le rendez-vous est pressant.

Monsieur Merthet m'accueille. Il a pensé, il croit bien, il a eu l'idée, enfin il en a parlé...

Déjà il hésite le brave inspecteur. Les autres sont d'accord, il a organisé une collecte entre gens de l'annexe pour un petit cadeau de départ, c'est la tradition...

Et puisque je suis le récent propriétaire d'une auto, voilà qui me sera utile. Pour les cadeaux d'adieux, lorsqu'il était inspecteur du télégraphe, - soupirez -, *on offrirait toujours ça !*

Voici donc en provenance du rayon outillage du *bazar de l'hôtel de ville* une trousse à outils de dépannage voiture.

Qu'est-il donc devenu trente-six ans plus tard, le cher homme emprunté et timide. Sait-il que la vieille trousse en simili cuir noir a vaillamment traversé le temps, qu'elle accompagne toujours mes déplacements et que je pense souvent, lorsqu'il m'arrive de l'ouvrir, à celui qui me l'a offerte.

*Cinévog* Saint Lazare offre à l'énorme clientèle banlieusarde les derniers films sortis à des tarifs très abordables. Il faut en convenir, cette fois nous avons fléchi, nous n'atteindrons pas l'école de tri mais après-demain, promis nous irons... si les programmes ne changent pas au *Cinevog* !

Ces pratiques peu studieuses offriront à l'Antoine une rencontre capitale pour la suite de son existence, celle d'une étudiante des beaux-arts qui sèche les cours et deviendra son épouse. Ce jour là, le film avec John Wayne et Maureen O'Hara a pour titre *l'homme tranquille*. Je me plais parfois à songer qu'un choix différent de ma part aurait suffi pour que ces deux là ne passent pas leur vie ensemble ! Hourcade fut receveur principal à Paris 17, chef de centre à Paris gare de l'est, et reçu au tri *des Paris*. Une belle carrière !

J'habite dorénavant rue Nollet, dans le dix septième arrondissement, derrière la place Clichy. Ma chambre est mansardée mais l'hôtel est très calme. Si je sors et dépose la clé, des mains invisibles nettoient la pièce et redressent le lit en un tournemain. Lors d'un séjour à Dijon, devant mes parents, j'évoque cette chambre, je dis *chez moi*. Papa qui est très malade depuis quelques mois reçoit mal cette marque d'indépendance, il confiera plus tard à maman

- « il ne reviendra pas ! »

Il avait en partie raison puisque mon retour définitif en province se situera quatorze ans plus tard.

## Le travail de nuit.

Ma période de formation cesse brusquement. Je suis affecté au service de nuit, dans la brigade C et je travaille deux nuits sur quatre et de 20 heures à 6 heures du matin.

Je plonge dans la réalité du centre de tri et côtoie chaque soir plus de cent agents répartis sur trois étages.

Je suis dirigé, voire absorbé par l'énorme chantier de la Seine et Oise. Ce département unique sera plus tard divisé en quatre nouveaux départements : Essonne, Yvelines, Seine-Saint-Denis et Val d'Oise. À cette époque tout est traité rue de Berne.

L'exploitation est uniquement *manuelle* et l'organisation, très simple. Les lettres et autres objets de correspondance sont séparés en quatorze circuits, ou *côtés*, puis retriés par bureau distributeur pour être enfin liassés, ensachés et expédiés.

On me place sur le *côté 2* lors de ma première nuit, ce qui correspond géographiquement à la vallée de Chevreuse. Défilent alors Ablis, Dourdan, Orsay, Palaiseau, Verrières-le-Buisson et bien d'autres encore. Seul, je me bats contre les trieurs du *tri général*, des *homme -machines* qui inlassablement remplissent à vive allure la case du *côté 2* ! Et les autres bien sûr.

Je dois surveiller d'autres trafics : les grosses lettres, imprimés, et enfin l'arrivée de la presse parisienne vers quatre heures du matin.

Je me démène, je cours, vide les casiers, ferme les sacs. Toute la nuit, je lutte, telle la petite chèvre de monsieur Seguin, mais au matin, je suis croqué...

C'est alors qu'un type goguenard pose devant moi une quantité énorme de mandats en me disant :

- « Ah le nouveau, tu as oublié de ramasser le casier des mandats ! »

L'heure de la fermeture est proche, il faut me secourir. Je ne domine absolument plus la situation, des mains étrangères survolent

de béton. La lumière du jour n'y pénètre guère, dispensée chichement à travers des fentes verticales en façade, plus *meurtrières* que fenêtres. L'intérieur du *blockhaus* est très fourni en poteaux de ciment, couloirs obscurs, tristes escaliers, entresols, demi étages. Avant l'arrivée des officiels, on agrémente l'endroit de plantes vertes, on habille les vilains poteaux. Le travail bien sûr, se poursuit pendant les allocutions. *Tintin*, un brave agent du service général revêtu de sa blouse blanche réglementaire, s'égare dans les couloirs labyrinthiques, tâtonne, et tente d'éviter le cortège inaugural. Mal lui en prend, il débouche ahuri au milieu du cercle des autorités.

Les choses ne traînent pas, monsieur le ministre connaît son affaire, c'est un vieux routier de la politique, un élu du Nord Pas-de-Calais, tête ronde, œil bleu, Monsieur D. tient son homme : il accroche Tintin d'une poigne experte et le salue d'un retentissant :

- « Bonjour mon ami, j'espère que vous êtes heureux de travailler dans ce magnifique bureau ! »

- « Euh oui... monsieur le ministre... »

La photo est prise, le locataire de l'avenue de Ségur a déjà tourné le dos, Tintin peut s'esquiver, les petits fours et verres d'orangeade, ce n'est pas son truc, il lui reste à quitter les lieux en manœuvrant adroitement. Mais un cortège inaugural, ça n'a guère de logique. On le croit parti admirer la *salle des facteurs*, il rebrousse chemin, hésite, bifurque, au gré des désirs ministériels. Tel l'insecte affolé qui se cogne à la vitre pour s'échapper, Tintin recherche une issue en louvoyant entre les groupes. Bloqué cette fois dans un couloir, il voit avec horreur ministre et cortège foncer vers lui et à cinq minutes d'intervalles, Monsieur D. lui happer la main et de nouveau avec enthousiasme lui dire :

- « Bonjour mon ami, vous devez être content de travailler dans ce magnifique bureau ! »

Soyons indulgent. C'est la blouse blanche qui fait le guichetier ! Et puis, dans ce monde moderne, si robotisé, même les ministres, tous les jours, refont les mêmes gestes...

Je classe quelques titres, la cliente ne s'impatiente pas, je n'ose la regarder. Enfin voilà Marie-Louise, je ne fais pas le malin et lui glisse à l'oreille :

- « Je n'ai rien fait ! »

- « Tu as bien fait, je préfère ! »

Déjà le timbre à date, les griffes entrent en action, je m'enfuis, je n'ose pas voir. Quelle frousse j'ai eue.

Marie Louise n'ira plus à la coopérative.

Paris XV, bureau pilote ? Est-ce le précédent ministre des P.T.T., monsieur Bokanowski qui a programmé, après la peinture vert foncé des véhicules, l'amélioration de l'accueil dans les grands bureaux, ou l'actuel grand patron, monsieur Marete ? La presse parle beaucoup des plantes vertes et des hôtesse d'accueil, une petite révolution. À Paris XV, la jolie madame Amiel revêt son bel uniforme lorsque le tableau de service n'est pas trop dépourvu et par exemple lors du passage du ministre des postes de la république socialiste de Pologne. Que lui propose t-on ? D'abord le centre des chèques postaux *Favorites*, une énorme entité administrative et humaine, puis à la sortie une nouveauté technique postale, une création française peut-être, *le micro-filmage* !

Tout un aréopage d'officiels déboule vers mon humble recoin, je n'ai pas à parler, un membre du cortège explique. Monsieur Philippe, notre receveur principal est là, morose, presque écarté, il m'ignore. Soudain une dame s'avance vers moi, elle est forte, rousse, avec de gros mollets, vêtue d'un corsage blanc, d'une jupe vert pomme, chaussée de tennis blanches surmontées de socquettes. C'est la ministre polonaise que l'on promène. Elle empoigne et secoue vigoureusement la main du *camarade photographe*. Non, elle ne m'a pas embrassé... Et le cortège s'éloigne.

Domage, personne n'a pris la photo de l'événement !

J'aimerais joindre la relation d'une autre poignée de main ministérielle bien réjouissante mais cette fois, datée des années 80. Le ministre est français, c'est celui des postes et télécommunications. Il vient inaugurer la nouvelle recette principale de Dijon. Le bâtiment, conçu et construit trop vite, est un hideux bloc

mon chantier, mais aucun reproche ne m'est fait. Pour une première nuit, ce n'est pas si mal ! Et le miracle postal a eu lieu, puisque tout est parti.

À quelques semaines de là, me voilà classé presque ancien, en tout cas un spécialiste du *côté 2*.

Ma cadence de tri est devenue considérable, bien supérieure aux cinq cents lettres par quart d'heure, vitesse requise pour les examens. Déjà, elle me propulse en promotion instantanée jusqu'au tri général, le chantier réservé aux anciens. Mais à Saint-Lazare, tout va si vite ! Certaines nuits, j'accède aux travées nobles pour côtoyer, avec respect, quelques trieurs de légende, véritables phénomènes par leur cadence et leur science des *passer-bureaux*. Il s'agit des écarts, hameaux, lieux-dits, fermes isolées, écluses, etc., toutes ces particularités de l'immense Ile-de-France qu'il faut détecter, connaître et diriger d'une main sûre vers le bureau distributeur approprié.

Beaucoup ici se fabriquent des répertoires, des calepins de routage, directement consultés pour résoudre les énigmes de certaines adresses. *Ainsi le nouveau ne chantera plus* en présence des cracks, les mémoires vivantes du bureau, présentes depuis seulement quelques années, mais une éternité à Saint-Lazare !

Chaque nuit, dans l'immense hall du deuxième étage, les quatorze titulaires des *côtés* et leurs aides luttent contre les vingt-cinq trieurs du tri général. Chaque matin, vers six heures, la salle est vide de courrier et de sacs, les travées de casiers sont désertées.

Plus bas, la rue de Berne bruisse du fracas des fourgons, emportant le fruit de nos efforts vers les lointains bureaux d'Ile-de-France.

Notre contrat semble bien rempli. La réalité, l'utilité de notre rôle dans la société sont reconnues, évidentes, et pourtant, dans les mois à venir...

Il me faut maintenant raconter tous ces gens de Saint-Lazare, trop vite croisés puis dispersés.

Couché, dormant une bonne partie de la journée, *l'homo Saint-Lazarus* est un être aux mœurs étranges qui ne s'anime qu'à l'approche de la nuit.

Vers dix-sept heures, rasé de frais, le ventre creux, il s'approche doucement du bureau, encore tout engourdi. Il lui arrive de jouer quelques parties de cartes dans les cafés environnants, de monter dîner tranquillement à la cantine, mais l'important n'est pas là !

Le grand rendez-vous, c'est la prise de service à vingt heures. À cet instant, les lumières s'allument, les premiers monte-charges déversent *la matière*, les sacs, le papier, les lettres par tonnes. Et déjà, l'atmosphère s'électrise, les ordres volent, un peu comme à la bourse autour de la corbeille:

- « Le Garrec, tu fais le 4 ! »

- « Querré, au 12 ! Dupont est malade, c'est toi qui le remplaces ! »

Et voilà la machine qui repart fiévreusement, la ruche qui s'éveille et s'anime.

En y regardant de près, on peut même distinguer quelques catégories d'abeilles.

D'abord les anciens, mariés, trentenaires, banlieusards, qui bénéficient de chantiers un peu moins pénibles que l'éprouvante Seine-et-Oise.

Puis les vagues insoucieuses et mouvantes de nouveaux agents, manœuvrables à souhait par un personnage clé : le *pointeur*. C'est lui qui organise le tableau de présence, gestion subtile des priorités du trafic et des demandes du personnel.

À Saint-Lazare justement, les agents de nuit bénéficient d'une opportunité dite le *départ en combine*, le terme est avalisé par l'administration. C'est à dire qu'ils ont la possibilité de rejoindre durant plusieurs semaines leur province d'origine. Durant leur absence, d'autres travaillent pour eux. Chacun tient une comptabilité minutieuse, nous devons..., ou on nous doit.... des nuits.

Le petit Robin a produit une liste de remplaçants compétents au *pointeur*. Voilà l'absence avalisée, grâce au *responsable de combine* qui, tel un *sergent recruteur*, quètera les bonnes volontés avant vingt heures dans les cafés de la rue de Berne, au cas où quelqu'un serait brusquement défaillant.

- « Ça ne se fait pas, et puis, si les chefs nous voyaient... »

Mais tout va changer grâce à Marie-Louise. Le copain retrouvé, Bernard Lose de Boulogne, me l'a fait connaître. Nous sympathisons, c'est une femme solide, joyeuse, qui tient le difficile guichet : *bons du trésor – titres d'emprunts*, elle s'y révèle impressionnante de virtuosité. Les émissions, remboursements de bons du trésor, les émissions d'emprunts, paiement de coupons se succèdent à un rythme important en nombre et en volume. Sans avoir conscience de sa facilité, notre collègue officie avec sûreté et vélocité, elle consulte à peine les documents financiers.

- « J'ai les chiffres dans la tête ! »

Ainsi papillonnent bons, coupons, pochette, elle annule, biffe, barre en croix, les tampons virevoltent et les sommes imposantes passent de main en main. L'artiste travaille sans filet. Quelle efficacité ! Elle a inventé un document personnel, une grille de lecture directe pour les titres sortis avant échéance, qu'elle consulte à peine :

- « Tu comprends, à force, j'ai l'habitude ! »

Incroyable Marie Louise, débordante de vitalité. Si on s'extasie sur son travail, elle tranche avec simplicité :

- « C'est parce que je suis vive ! »

Entre deux volées de coupons remboursés, elle rêve de sa résidence secondaire, des week-ends en Seine et Marne et même du gazon semé qui pousse si mal. Elle m'interroge sur le sujet. Bernard lui a fait croire que j'étais un spécialiste du jardinage !

Qui a proposé, elle ou moi ? Me voilà vers treize heures assis à la dangereuse place de Marie-Louise. Elle promet qu'il ne viendra personne, déjà elle fonce vers la coopérative. Elle est vive Marie-Louise. Plusieurs fois j'assure ses courtes escapades mais un jour elle vient à peine de disparaître... Le feu me monte soudain aux oreilles, ce n'est pas possible, je réceptionne une liasse énorme, épaisse de plusieurs centimètres, une centaine peut-être de bons du trésor et titres d'emprunts mélangés, de toutes dates et catégories. Un héritage retrouvé entre deux piles de draps ? C'est l'horreur, je suis cramois, impuissant et honteux, je sais que je n'arriverai à rien. Que faire à part une bêtise, gagner du temps, faire semblant...

blouses bleues qui triment à quelques mètres de moi. J'ai l'impression d'être inutile, particulièrement durant les matinées ou après les travaux d'ordre : collage des films, préparation des bains de révélateur, travaux de recherche, il suffit d'attendre la relève.

En 1967 les guichets de Paris XV, les moyens sont là : dix guichets, peut-être plus à certaines heures, presque toutes les positions sont dédoublées, vers dix-sept heures on procède à des relèves pour le comptage des *avances de timbres* ou le remplacement des guichets importants. Tous les problèmes ici semblent trouver solution. Si des moyens spécifiques en personnel sont nécessaires, *le monstre* va les sortir de ses entrailles : les services arrières !

Tout de même, une remarque : même éloigné je peux observer ce qui se passe au niveau des guichets, la nécessité de fournir du répondant en personnel est évidente.

La puissance économique et financière de la capitale et de son arrondissement riche en entreprises, commerces, banques, transparait au niveau des opérations traitées. Les achats de timbres, dépôts d'objets recommandés, émissions de mandats, envois télégraphiques, opérations financières, tout ici est plus fort, pèse plus lourd et est d'un montant plus élevé que ce que ce que j'ai connu jusqu'à présent.

Paris XV, bureau modèle ? Vitrine de la poste ? Peut-être en raison de la personnalité de son actuel receveur principal ?

Comme *l'Arlésienne*, on l'évoque sans jamais le rencontrer. Dans une circonscription électorale du 15<sup>ème</sup> arrondissement, monsieur Philippe se trouve être le suppléant législatif de l'actuel ministre des P.T.T., monsieur Marette.

Les guichets sont tenus par des dames expérimentées, les erreurs sont rares, derrière, il y a les cadres, contrôleurs, inspecteurs des guichets, inspecteur central. Si une contestation survient, dès qu'une réclamation se manifeste, on appelle :

- « Inspecteur ! »

On s'inquiète, on s'empresse, on va faire le nécessaire.

Que voilà de la *belle ouvrage*, et comme j'aimerais ici tenir le guichet. Il m'arrive de proposer mon aide, pour quelques minutes, aux dames guichetières. J'essuie des refus polis :

Comme nul ne souhaite voir la fin de cette belle institution, le candidat au travail immédiat est toujours trouvé !

Mais toutes les combines ou congés allongés ont une fin. Saint-Lazare sait attendre et reprendre ses créatures.

Voici le retour de l'absent, il est halé, mais désespère déjà d'avoir perdu sa Bretagne. Il est un peu grognon car il lui faut rendre des nuits et préparer une nouvelle combine !

Ainsi dans mon entourage à Paris, beaucoup de postiers ne voient jamais le jour.

Avant le célèbre *métro-boulot-dodo*, nous pratiquons pour notre part le *dodo cantine casier*.

Le repas du midi est sauté, priorité au sommeil jusqu'à dix-huit heures. Entre deux nuits de travail, on fait le tour du cadran afin de retrouver une forme olympique.

Ce rythme particulier n'est guère perturbé, nous sommes pour la plupart célibataires, les hôtels de quartiers de la place de l'Europe, des Batignolles ou du pont Cardinet sont remplis de *nuiteux*. Les horaires inversés sont respectés.

Dans le métier, les histoires de sommeil, d'absence ou de trop-plein fourmillent.

Ainsi Bidault, un garçon de mon contingent, est absent à la prise de service de vingt heures. C'est alors qu'il déboule, affolé, honteux, vers vingt et une heures. Il vient de se réveiller, il a dormi quatorze heures d'affilée. Le bureau tout entier s'esclaffe, l'affaire n'ira pas plus loin.

Quelques jours plus tard, ma nuit de travail terminée, je m'accorde un repos bien mérité. Brusquement éveillé, je consulte ma montre et constate avec dépit qu'il est dix-neuf heures. La nuit est tombée, je travaille ce soir. Paniqué, je m'habille, descends les escaliers en trombe. Dans la rue, on vide les poubelles.

En réalité, il est sept heures du matin, et je n'ai dormi qu'une heure !

Quelques mois plus tard, par souci d'économie, je décide de changer de domicile. Je quitte mon nid tranquille de la rue Nollet pour un hôtel du dix-huitième arrondissement, rue du Chevalier de la Barre. J'ignore tout de ce pauvre jeune homme supplicié à

l'âge de dix-neuf ans, le 1<sup>er</sup> juillet 1766, pour n'avoir pas salué une procession. *Jésus, que faisais-tu ce jour là ?*

Sorti de l'anonymat à son corps défendant, il a laissé son nom à un petit square sous le Sacré-Cœur.

L'hôtel est situé sur la butte Montmartre, et la fenêtre de ma chambre s'ouvre sur la cour d'une école communale dans laquelle à chaque entrée, sortie, récréations, les poulbots hurlent leur joie d'appartenir à ce célèbre quartier. Mais cela n'est pas le pire, exit le ménage discret et silencieux de la rue Nollet. Ici dès l'aube, une furie officie, faisant résonner vestibules, couloirs, escaliers du choc de ses seaux et balais. Vers treize heures, n'y tenant plus, elle pénètre d'autorité dans ma chambre. Sous mon lit, l'aspirateur ronfle, les tapis secoués claquent, l'eau gicle sur le lavabo. Puis madame s'éloigne, tempêtant et râlant contre tous ceux qui l'empêchent de faire son travail.

La chaleur est écrasante. Réveillé, je ne traîne guère au lit l'après-midi.

Traversons le temps pour sourire une nouvelle fois sur le sujet *dodo*.

21 novembre 1959. Il est 15 heures. Une petite assistance se regroupe dans le chœur de l'église parisienne de Saint Jean-Baptiste de Belleville. Le prêtre se prépare à bénir l'union d'un couple. Cependant, un certain malaise perturbe l'ordonnance de la cérémonie. Les deux témoins du marié ne sont toujours pas là, et le marié, c'est moi ! Il faut passer outre, je ne suis pas fier. Soudain, derrière moi, le grincement de la lourde porte d'entrée retentit. Ouf ! Voici mes deux lascars, des copains de Saint-Lazare, qui travaillaient la nuit dernière...

Heureusement, le mariage n'était pas prévu en matinée !

## Dernières photos

Comme le monde militaire aux décisions imprévues, l'administration postale, Paris XV en ce qui me concerne, réserve parfois à son personnel des changements de direction déroutants. Ainsi à Pâques, au retour d'une semaine de congés passée en province, une convocation péremptoire m'attend : affectation Paris XV bureau principal !

Pas d'explications, ils sont fous ! Pourquoi ne pas m'avoir averti avant mon départ ? Qui a décidé si vite ? Je suis encore plus étonné le lendemain rue d'Alleray, je vais assumer le *microfilmage* au bureau.

- « Mais, ... je ne connais pas ! »

- « Personne ne sait... Tu vas apprendre... Il s'agit d'une nouvelle technique. Paris XV devient bureau pilote ! »

Le but recherché consiste à ne plus décrire les pièces comptables par des frappes machines codées sur des registres et états mais à les photographier. Les films obtenus feront office d'archives comptables.

Le collègue déjà opérationnel sur la position me rassure discrètement, il s'agit d'un travail facile et tranquille.

Il n'a pas menti. J'apprends la spécialité en quelques jours, puis nous tournons en brigades opposées. L'emploi n'est guère palpitant, très vite l'encadrement ou les collègues curieux cessent de passer pour s'enquérir *si ça se passe bien*. Je suis seul dans un vrai recoin de la salle des guichets transformée en petit laboratoire. Je photographie pièces, mandats, articles d'argent lorsque les deux dames mécanographes se déclarent *justes aux coupures comptables*. Le film défile jusqu'au bain de révélateur. Le seul suspense, la vérification de la bonne impression, ni toute noire, ni toute blanche ! Bien vite la petite curiosité suscitée par la nouvelle machine retombe, on cesse de me visiter et même de me voir. Je deviens *transparent* et pas très fier derrière cet alignement de

désormais qu'elle vient de perdre un mari sinon aimé, du moins fortuné. Le traitement de la succession occupe toutes ses pensées et son énergie. Le notaire de la dame demeure à l'autre bout de Paris, elle correspond avec l'étude plusieurs fois par jour : attestations, extraits de naissance, certificats, pensées fulgurantes de la veuve, tout est confié sous enveloppes d'urgence à la poste. La chère dame ne compte pas. Tout doit partir vite. Rapide, express, oui. Nous utilisons les affranchissements par *pneumatiques* ou par *porteur spécial* et, pour encourager notre célérité, elle abandonne la monnaie à chaque passage et glisse même à l'exécutant :

- « Un petit quelque chose... pour me porter chance... »

Miraculeux effets de gratifications, on se dispute la joyeuse veuve.

- « Eh, un billet de dix francs, ça vaut le coup ! »

Elle n'attend plus dès qu'un guichetier aperçoit l'aimable visage encadré de sages bandeaux de cheveux gris, Gaillot excelle dans l'exercice, il lui fait signe :

- « Venez vers moi Madame Wolf ! »

Les clients ne protestent pas. On pense à la poursuite d'une opération en cours. Plutôt, une affaire qui roule, cette mini compétition qui parfois laisse le vainqueur et les perdants pliés de rire dans l'arrière-salle :

- « Combien elle t'a donné ? »

Roland.

Au bureau, la promotion est si rapide que je deviens presque un ancien. Je maîtrise les séparations en quatorze côtés du tri général, je connais les finesses du tri, les lieux-dits, les écarts, le passe bureaux. Je peux à mon tour conseiller un nouveau qui reste indécis face à une adresse imprécise :

- « Chante ! Si tu ne sais pas... ».

Mais neuf heures, la nuit sans bouger, sont dures pour les jambes et les yeux. J'accepte un travail annexe, l'ouverture, vers vingt-deux heures, des sacs d'un train en provenance de Normandie, le *Cherbourg Paris*. Je grimpe un étage. Ici règne *Poquy*, le maître de la cabine des chargements, je n'ai retenu que son surnom. C'est un grand escogriffe, vêtu avec recherche, chemise blanche, nœud papillon. Coiffé à l'artiste, il ressemble à l'acteur Pierre Richard. Lorsque le trafic est calme, il divertit son personnel par des appels téléphoniques lancés vers les bureaux de Seine-et-Oise. Le prétexte est toujours le même, quelques erreurs ou petites omissions constatées dans les paquets de chargements reçus. Poquy tient sa proie, la pauvre receveuse de Ris Orangis, ou de Montigny les Cormeilles, sans doute déjà endormie car demain, très tôt, elle recevra le courrier. Affolée, elle écoute cette voix importante qui, depuis Paris, lui annonce des sanctions, qu'il faudrait éviter, mais pire encore, le redoutable *P.V. 532* ! La tâche indélébile que l'on va tenter de sauver, peut-être ?

Le personnel à l'écoute exulte, imagine la dame pieds nus, en nuisette ou chemise en pilou...Le tortionnaire n'abuse pas de la naïveté de ses victimes. Insensiblement, il modifie son discours, et on se quitte bons amis. L'inspecteur est bon enfant !

Je termine mon travail vers 23h30, la pause est à minuit. Pour occuper cette demi-heure, je prête la main au chantier du Saint-Lazare étranger. On y sépare New-York City, New-York district, Los Angeles, Chicago et Mexico, etc. Le titulaire de ce tri apprécie mon

aide. Il se nomme Roland C., c'est encore un Lourdais, nous deviendrons copains. Très brun, moustachu, les yeux bleu foncé, c'est un garçon secret, qui fréquente en solitaire les bals parisiens : *le bal basque, la grande roue, les salons Vianney* et, boulevard Rochechouard, le célèbre *Mikado* chanté par Léo Ferré. Amateur de rugby, il connaît bien les internationaux lourdais, très nombreux en équipe de France à cette époque : les frères Prat, Martine, Barthe, Domec, etc.

Ensemble, nous assistons aux rencontres du *tournoi des cinq nations*. Mais les matchs ont lieu au vieux stade de Colombes, et s'y rendre est une rude épreuve pour le candidat spectateur. Dès le départ de la gare Saint-Lazare, il est totalement compressé, puis brutalement éjecté à la station *stade*, enfin bousculé, happé, projeté jusqu'aux gradins. Il n'assistera au match que debout, même muni d'un billet *place assise*.

La rencontre débute. Roland m'interpelle :

- « Tu as vu Manterola ? (C'est un lourdais) »

- « Euh, oui... il est bon... »

Le voilà saisi devant tant d'incompétence et d'ignorance de ma part :

- « Il se traîne ! L'Anglais le bouffe ! »

- « Tu as vu Jean Prat, le raffut qu'il vient de faire ? »

Je n'ai rien vu du tout. Colombes est un stade immense et plat, nous sommes à presque deux cents mètres de l'action, comment peut-il voir les phases de jeu et reconnaître les joueurs ?

Roland, si tu es toujours là, j'avoue, je confesse que même après tes patientes explications, puis durant des lustres, celles des Couderc, Albaladejo, Salviac, même à coups de ralentis, de *loupes* à la télévision, je ne comprends toujours pas toutes les règles du rugby !

trouvé mes marques à l'annexe Suffren. Voici un bureau proche de mon domicile, voilà des collègues amicaux, des horaires réguliers et le contact avec le public si attractif. Mais quel démon me pousse à toujours désirer autre chose, à regarder ailleurs ! Cette fois-ci la décision ne m'appartient pas totalement, elle correspond à deux évidences : notre logement est devenu bien petit pour une famille de quatre personnes et à Dijon, maman est seule et malade.

Mon épouse et moi avons lancé des fiches de vœux simultanées pour la province de manière précipitée.

Les vœux de mutation : un processus indolore au départ, une formalité administrative. Les vœux, on les oublie mais ils couvent, comme le feu sur la cendre et sans prévenir, un jour, boum ! Reviennent les départs, les adieux, les déménagements, les arrachements, les existences complètement transformées. Elles courent, elles courent les fiches de vœux. Dans l'ambiance conviviale de l'annexe III, je n'y pense pas, avec ces clients parfois attachants et remarquables.

La petite chaleur, l'émotion oui, lorsque brusquement devant soi... mais... c'est lui, c'est bien elle, cette figure de l'actualité... Christian Pineau, pâle, chauve, élégant. Tout de même, ministre des affaires étrangères de la quatrième république. Madame Françoise Giroud, journaliste de *l'Express*, candidate aux élections législatives dans l'arrondissement et future secrétaire d'état à la condition féminine, elle a créé l'expression à succès *la nouvelle vague*. Aujourd'hui, en bas et pantoufles, elle suit sagement celle qui mène vers mon guichet. Dom Jaime de Bourbon Parme, ou quelque chose d'avoisinant, selon monsieur Merthet, prétendant au trône d'Espagne ! Mince alors, ce vieux type ventripotent remplacerait Franco !

Et une seule fois, le petit visage ridé de l'actrice Sylvie...*la vieille dame indigne* du cinéma, confinée dans l'interprétation de personnages durs, âpres, elle est la belle-mère détestée de Thérèse Raquin. Elle possède un étrange regard bleu, insoutenable et inoubliable !

Tous ces gens considérables ne peuvent cependant entamer la fulgurante popularité de Madame Wolf ! Dès ses premières apparitions, elle se confie d'abondance. Personne n'ignore

L'inspecteur me prévient sobrement :

- « Ils sont d'accord au XV, la semaine prochaine je suis absent, tu *prends la valise !* »

Dès mon arrivé *cher ami* m'avait prévenu :

- « Tu as le profil pour le remplacement des inspecteurs... »

Prendre la valise résume la position de travail. Il faut le matin :

- Prendre le service rue d'Alleray à Paris XV et recevoir en responsabilité comptable et effective : fonds, figurines postales, jetons, bons du trésor, timbres à date, millésimes, clés, etc., le tout remplissant une valise métallique bien fatiguée.
- Puis traverser l'arrondissement en voiture postale, ouvrir le bureau, officier au contrôle des opérations guichetières, confier les pièces comptables aux rotations télégraphiques.
- Enfin les soirs effectuer à l'inverse toutes les opérations du matin.

J'ai maintenant derrière moi quatre années de *service du guichet*. J'assume correctement ces remplacements qui ne me laissent guère d'anecdotes ou faits marquants, sinon la vision de la fameuse valise, gardée sur les genoux durant les transports et, tout de même, une randonnée en soirée assez extravagante. Le chauffeur du tube Citroën tient-il à m'impressionner ou à s'amuser ? C'est un gros type peu loquace, nous effectuons le parcours à une vitesse hallucinante, la petite voiture qui n'a plus guère d'amortisseurs vole, tangué de partout, se plie, se cabre, torturée, martyrisée sous les énormes coups de patins du gros type. Sans cesse nous frottons les trottoirs, peut-être le sol lorsqu'il freine *à mort*, j'attends presque le déversement du chargement par l'arrière. C'est sûr, ce gars là n'a pas appris à conduire auprès de monsieur Cordonnier ! Il me quitte, goguenard et narquois. Heureusement, chaque jour les chauffeurs changent !

Au milieu de l'année 1967, sans y réfléchir, j'ai sans doute

Ils se nomment Bidault, Lecoeur, Le Tallec, Dessailly, Lostis, Robin, Le Bigot, Landré, Le Borgne, Le Fur, Le Penech, etc.

La vie parisienne ou nationale indiffère les bretons. Lorsqu'ils s'abordent, une seule interrogation les préoccupe : *avoir des nouvelles de la Bretagne !*

Si l'un d'entre eux revient du pays, il doit alors répondre à mille questions sur le temps, l'état de la mer, si la pêche est bonne, si des emplois postiers vont être créés à Vannes, Quimper ou Brest.

Dans le domaine sportif, c'est la même restriction, ils veulent d'abord connaître les résultats de l'équipe de Rennes ou les performances des frères Bobet ou encore celles du *Vieux Robic*. Dans la compétition, pour gagner le cœur des bretons et des Français, entre Bobet et Robic, c'est finalement le second qui est élu. Il est le vilain canard, Robic le teigneux, le malchanceux aux chutes répétées, et aux malheurs conjugaux.

Biquet n'est plus qu'un grimpeur sur le déclin, mais en 1947, il a gagné le premier tour de France de l'après-guerre, sur un coup de poker, une échappée folle dans la dernière étape et, à ce titre, la France sportive lui garde reconnaissance et affection. Le nom reste magique. Il suffit de voir quelques gars s'échiner sur une route *la tête dans le guidon* et la phrase fuse :

- « Vas y Robic ! »

Une décennie plus tard, le phénomène se reproduit. On applaudit poliment l'énorme classe et les multiples victoires de Jacques Anquetil, mais aux bords des routes, la foule scande : « Vas y Poupou ! » Raymond Poulidor, l'éternel second, le champion de l'économie.

À Saint Lazare, depuis de nombreuses nuits, un emblématique et truculent Marseillais défie la colonie bretonne. Il a l'œil noir, les cheveux bruns, le sourcil charbonneux, une grosse moustache à la Brassens. Avant la finale de la coupe de France de

football de 1954, il annonce la victoire immanquable des sudistes de l'O.M. Le dimanche soir, à vingt heures, la brigade impatiente guette l'arrivée du malheureux. C'est Nice le vainqueur !

Comment va t'il affronter la *bretonnerie*? Il résiste et conclut, superbe face aux rieurs :

- « De toutes façons, la coupe de France descendra par la Nationale 6 !! »

C'est la voix de l'examineur qui a tiré à fond sur le deuxième frein à main. À ma gauche, le ciel s'obscurcit, un énorme camion de légumes nous dépasse, j'ai oublié le coup d'œil dans le rétroviseur extérieur. Je sais déjà que c'est fichu pour le permis, il faut procéder au deuxième départ. Je ne pense plus qu'à la circulation. Autour de l'église Jeanne d'Arc le marché bat son plein, la foule est dense, les rues sont toutes en pente importante. Sans cesse, il faut freiner, éviter, changer de vitesse, contourner. La R4L vole, je dois sans doute commettre de multiples et nouvelles infractions au code de conduite dans ce qui devient un vrai gymkhana.

À l'arrêt enfin, l'impossible va se produire.

Nous sommes trois seulement dans le véhicule, l'examineur, monsieur Cordonnier et moi, pas d'autres témoins, le détail est important. Je suis, vacances obligent, candidat unique. L'examineur s'adresse à Cordonnier. Se connaissent-ils ?

- « C'est sûr, il y a cette grosse faute au départ, mais, il conduit bien... Ce n'était pas facile »...

Je n'en reviens pas. Il m'accorde le permis de conduire. Vive les vacances, et merci Raymond !

- « Allez *ptiot*, fonce ! »

Ah la belle époque !

- « Tourne, droite, gauche, ta flèche, la troisième, tu peux ! Rigolo toi-même, va donc comique ! »

Les dernières interjections lancées à travers la vitre font partie des *bonnes manières de conduite*. Raymond est partagé sur cette question. Sûr, il faut donner l'exemple mais aussi :

- « Savoir se faire respecter, quoi ! »

Avenue Edouard Vaillant à Boulogne sur Seine, je me range le long du trottoir, j'ai l'habitude. Depuis le magasin de teinturerie pressing, une dame sort déjà et se précipite vers la voiture. Jamais nous n'attendons, comment devine t-elle ? Ils se prennent la main, chuchotent à travers la portière. Je regarde ailleurs. Leurs instants sont si courts... Aujourd'hui la dame a des ennuis. Raymond propose son aide, il fera les démarches.

Nous voilà déjà repartis, en une heure il ne faut pas flâner, je dois aussi perfectionner mes créneaux, la maison est sérieuse... À la première sortie sur Boulogne, j'ai eu droit aux explications de Raymond. Il s'agit d'une ancienne cliente :

- « Elle a eu le permis grâce à moi... »

J'avais compris Raymond, et maintenant, vous perfectionnez la conduite ?...

Le 25 août 1966, pour ma première tentative à l'obtention du permis de conduire, Raymond n'est pas à mes côtés. La convocation est arrivée au milieu du mois d'août, je suis l'unique candidat de l'auto-école Cordonnier, et accompagné précisément par ce dernier.

L'épreuve aura lieu autour de la place Jeanne d'Arc, dans le 13<sup>ème</sup> arrondissement, quartier où jamais nous n'avons roulé précédemment et où, ce matin là, se tient le marché ! Je perçois autour de nous un brouhaha impressionnant montant des étals, camions de livraisons de primeurs, va-et-vient des bouchers transporteurs de quartiers de bétails etc. Et partout la foule mouvante des pratiques.

Après l'examen du code, Monsieur l'Inspecteur me demande de démarrer : contact, flèche, desserrage du frein à main, attention à lever doucement l'embrayage... Ça va... Brusquement la voiture fait un saut et se bloque.

- « Non, Monsieur ! On ne part pas ! »

## Les chefs.

Toutes les troupes sont commandées par des chefs. Les nôtres sont assez débonnaires, ce qui n'est pas le cas dans la seconde brigade de nuit où nous travaillons souvent. Nous en parlerons donc ! Monsieur Demmonier, aussi appelé *l'Alfred*, n'est pas du genre autoritaire. Il déplace le personnel, donne quelques ordres avec politesse et simplicité. Durant les vacances du samedi soir prévues sans dépôt de presse ni départ de courrier, les effectifs sont allégés, l'ambiance devient feutrée, voire confidentielle.

Par les chaudes soirées d'été, l'un de nos dirigeants, muni d'une paire de jumelles, nous quitte quelque temps. C'est un rituel, les initiés s'amuse, ils savent... Il est grimpé sur le toit en terrasse du centre de tri, fouille la nuit parisienne pour observer les dernières fenêtres éclairées... L'inspecteur inspecte. *Est-ce grave docteur ?*

Quelle différence pour nous, *les gens de la C*, lorsque nous devons travailler dans la brigade opposée, *la D*. appelée aussi *la brigade à Riboux* ! C'est un exercice imposé, nous l'effectuons sans enthousiasme.

Ici règne une ambiance dirigiste, pointilleuse, mais peut-être me reste-t-il encore quelque subjectivité dans ce jugement. En résumé, dans *la brigade à Riboux*, on ne plaisante pas ! L'emprise de ce dirigeant général est telle qu'il a ainsi personnalisé son service. C'est surtout autour de vingt heures qu'il faut l'observer et l'admirer. Agé, sans doute proche du temps de la retraite, sec et droit, les cheveux blancs dépassant du chapeau, il garde le pardessus, il arrive des quais, s'entoure le cou d'une grande écharpe rouge. Il ressemble à Aristide Bruant, mais attention, c'est plutôt Napoléon !

Déjà, il sait tout : les prévisions du trafic, les arrivées des trains, les retards de camion, les restes, etc. Cependant, il questionne :

- « Les paquets sont ils forts ce soir ? »

- « Combien de wagons de journaux ? »

- « Y a-t-il des malades ? » etc., etc.

Nerveusement, il passe le long des casiers, jauge les volumes, évalue les restes, respectueusement accompagné de ses inspecteurs et suivi à distance par monsieur Lentz.

Parfois, brusquement, il bifurque. Comiquement, la troupe piétine, hésite à le suivre. Enfin, l'oracle tombe, les ordres pleuvent sur l'état-major recueilli :

- « C'est jeudi, la messagerie sera faible, la presse aussi, mais la Seine-et-Oise est importante ! »

- « Faites remonter trois agents du tri paquets, supprimez-en deux à la cabine, ne laissez personne sur les lignes après 21h30, renforcez l'ouverture dès maintenant ! »

- « Je veux !! Dix trieurs tout de suite sur le tri Seine et Oise » etc....

Sa connaissance du métier est indéniable, mais abuse-t-il de ses pouvoirs ?

La machine est lancée, ses agents sont tous d'excellents trieurs. Demain matin, le centre trieur Saint-Lazare sera vide de courrier. Avant cela, nous, les retours, les renforts, les forces d'appoint, sommes généreusement répartis au gré des points chauds par monsieur Lentz.

Qui est-il ? Il n'est pas inspecteur, mais l'homme de confiance, l'animateur, le factotum. Il observe, signale, rappelle, déplace, aide aussi. Véritable *homme orchestre*, il n'a pas d'équivalent dans les autres services. Mais si certains parmi nous se relâchent, s'appuient quelques instants sur le bord d'un casier, se détendent, ils constatent rapidement que déjà, monsieur Lentz les observe !

Minuit arrive, au signal, l'immense pièce se vide. C'est la course riieuse, échevelée dans l'escalier, jusqu'à la cantine. En bas, pour monsieur Riboux, c'est l'heure du rituel quotidien, l'appel à un collègue, de même grade et même fonction, qui officie lui au centre de tri du P.L.M. Inlassablement, la conversation téléphonique débute par un délectable *distinguo* passé à la postérité. Si la situation du tri est correcte ou redressée, le chef annonce, majestueux :

- « Je suis au pair ! »

Selon lui, ils sont plus affectueux, compréhensifs, fidèles, attentionnés et savent encore offrir des fleurs aux dames !

- « Raymond, il se sent capable d'aimer toutes les femmes de la terre ! »

- « N'ai-je pas raison ? »

Il prend à témoin la grosse madame Michaud qui glousse de plaisir. Cette dame, un cas, va bientôt accrocher la dixième tentative au permis. Le moniteur a baissé les bras. Elle s'obstine.

- « Au moins avec moi elle s'amuse ! »

Mais dans l'auto-école, placide, Florane intervient :

- « Raymond, tu exagères ! Vas-y ! *Il* ne va pas tarder. »

*Il* c'est le patron bien sûr, monsieur Cordonnier. Bel homme, grand, mince hâlé, les yeux bleus, la réplique romantique du beau légionnaire mais, difficile à croire, la clientèle rechigne à prendre des leçons avec lui.

Ancien pilote d'aviation, il a placé ses économies dans la petite entreprise. Les deux voitures tournent sans cesse, on n'y compte pas les heures de travail. La panne, les accidents sont redoutés. Durant la leçon de conduite avec Cordonnier, les recommandations pleuvent, incessantes, proférées d'un ton acerbe :

- « Trop vite ! Attention, les vitesses ! Vous savez combien ça coûte une boîte de vitesses ? Pas si lourd le frein ! Doucement l'embrayage ! »

Voilà le gros souci de Florane. Personne ne souhaite conduire avec le patron. À chacune de mes arrivées, elle propose :

- « Vendredi vous êtes avec Raymond... »

- « Cela vous ennuerait de changer ?... »

Elle n'insiste guère, elle soupire, elle va se débrouiller. Elle a remarqué mon manque d'enthousiasme.

Je dois m'adapter à des enseignements fort différents. La conduite prudente, style attention le matériel de monsieur Cordonnier tranche avec les envolées délirantes de Raymond. Dès la voiture délivrée du stationnement, il claironne :

- « Allez *ptiot* on y va... Fonce !

J'ai compris, aujourd'hui nous allons à Boulogne.

majorité féminine, s'attarde volontiers dans la petite boutique. Les rendez-vous se retiennent auprès de Florane, une grande fille sympathique, mais l'animateur, la vedette incontournable, c'est Raymond, le moniteur. Quinquagénaire vif et blagueur, entre chaque leçon, si le patron est absent, il s'attarde dans l'officine et pérore longuement devant les candidates au permis. Il rapporte de ses rotations dans le 15<sup>ème</sup> arrondissement des exemples *à chaud* de mauvaises conduites, infractions, accrochages divers. Il brosse un tableau effrayant de la circulation parisienne, une jungle peuplée d'embûches et fréquentée par des chauffards dangereux, qui, évidemment, n'ont pas appris à conduire chez Cordonnier !

La petite assemblée lui est toute acquise, elle approuve. Mais que deviendrait-elle sans les conseils et indispensables leçons de Raymond ?

L'époque est aux candidatures féminines à la conquête du magique petit morceau de carton rose. Il ne s'agit plus des amazones du début du siècle, belles élégantes en chapeau cloche et robe Poiret, la demande s'est démocratisée avec des femmes de toutes conditions et de tous âges. La conduite accompagnée ou l'apprentissage *sauvage* ne sont pas de mise, l'enseignement passe sagement par la filière de l'auto-école. Le moniteur est devenu *le pape*, admiré, respecté, écouté, aimé parfois ! Ce sont des explications possibles sur les élucubrations d'un Raymond par ailleurs chaleureux et serviable. Après les réussites à l'examen, il conseille les lauréates pour l'achat de la première voiture.

Si monsieur Cordonnier n'est pas là, Raymond enfourche son deuxième *cheval de bataille* mais celui-là, fort inattendu. Peut-être reflétant le caractère débridé du bonhomme ? L'amour ! Pas celui des voitures, non, le bel amour, l'amour avec un grand A, entre les hommes et les femmes, celui qui mène le monde. Florane, bonne fille, essuie les premières salves. Il est question de son ami. Certes, il est jeune et beau, Raymond le concède. Mais là est le danger : trop jeune, sans expérience ni attentions, il ne sera jamais fidèle, ne tiendra pas la distance, mauvais tout ça ! Il délire complètement, le voilà lancé sur les incontestables avantages des hommes de sa génération.

Et si ce n'est pas le cas, que le trafic est difficile, le jugement tombe, implacable

- « Ils m'en ont laissé ! »

Comme la plupart de mes jeunes copains, je suis ignorant et indifférent à tout ce qui touche à l'information ou à la politique. Je ne possède pas de poste radio, la télévision n'est pas encore apparue, et dans les journaux, seules les pages sportives m'intéressent. Au bureau, l'information syndicale est réduite, et durant le service, on ne bavarde pas !

La grande grève de 1953 qui surgit brutalement, tel un orage dans un ciel d'été tout bleu, surprend complètement les jeunes postiers *non titulaires* que nous sommes encore. Il n'y a pas loisir à discuter ou hésiter, la grève est générale et illimitée !

Les bureaux gares partent en fer de lance dans l'action, mais très vite ce seront tous les établissements postaux du pays et l'ensemble de la corporation qui cesseront l'activité.

L'attitude méprisante du premier ministre, Joseph Laniel, envers les fonctionnaires n'est pas étrangère à la vigueur du mouvement. Très vite, la revendication majeure apparaît, une prime est réclamée, qui ne sera accordée que bien longtemps après le conflit. De nos jours, elle perdure, il s'agit de la prime de *résultat d'exploitation* servie une fois par an. Personne n'envisage une issue rapide au conflit.

Je profite de cette soudaine liberté pour me rendre à Dijon près de mes parents. Très vite maman s'affole, elle craint pour ma situation, et si le travail reprenait ? Je ne résiste pas à ses pressions et cueille, sans le savoir, l'un des derniers trains pour Paris. À leur tour, les cheminots débrayent massivement, voilà la France bloquée !

De cette étrange période où je suis davantage spectateur qu'acteur, il me reste des images cocasses, livrées en désordre. Aux premiers jours, nous assistons aux meetings syndicaux, à la bourse du travail, place de la République. Deux orateurs se détachent, Georges Frischmann pour la C.G.T. et Portes pour le syndicat autonome. Dans la fougue verbale des débuts, je retrouve la

On peut habiter et vivre à Paris sans voiture en 1966 mais depuis le mois de juillet notre cercle de famille s'est enrichi d'une nouvelle petite présence, une poupée blonde et joufflue, notre fille Joëlle. Dorénavant l'utilisation des transports en commun avec deux petits enfants, le landau ou la poussette devient périlleuse. Et puis, insidieuse, cette sensation nouvelle d'être *en retard*.

- « Tiens, vous ne conduisez pas ? »

Enfin toutes ces promesses, ces merveilles, ces perspectives offertes par la possession de l'auto ! L'évasion, les merveilleux dimanches loin, à la campagne, le bon air pour les enfants. Le mirage. Il va falloir penser au permis. Mais n'anticipons pas...

Pour l'heure, Jacqueline et moi connaissons par cœur le petit train de Versailles et toutes ses charmantes stations : Javel, l'embarquement, Issy les Moulineaux, on longe la mûrissière de bananes, Meudon Val-Fleury, Chaville et son légendaire muguet, Viroflay, les bois et enfin Versailles et les promenades autour des bassins du Roi Soleil. Pour pousser le landau entre les ponts de Grenelle et Bir Hakeim il y a, bien plus proche, au milieu de la Seine, l'allée des Cygnes. Loin du bruit ambiant, elle est plantée d'arbres. Sous la protection tutélaire de la statue de Bartholdi, la réplique de *la liberté éclairant le monde*, elle offre une agréable promenade avec en perspective le *front de Seine* et la *maison de Radio France*.

Plus insolite encore comme lieu de promenade, les aires de stockage de matériaux du port de Grenelle entre le pont Mirabeau et la maison ronde. Des lustres avant les trouvailles estivales de la *mairie de Paris*, les palmiers et parasols de Paris plage, mon épouse et les enfants trouvent calme et soleil entre les trémies et les pyramides de sable blond. Au-dessus de leurs têtes roule le flot des voitures mais... *au pont Mirabeau coule la Seine...*

*Chez Cordonnier* l'auto-école de la rue du Commerce, l'ambiance est souvent joyeuse, comme le quartier. La clientèle, en

Gimenez relaté par son auteur. Il s'agit de la découverte parmi les lettres d'un dépôt d'un bracelet en or remis à monsieur l'inspecteur. Il sera rendu le lendemain à sa propriétaire qui se montrera reconnaissante et généreuse. Depuis ce jour, le moindre papier, décompte bouton, stylo, ticket, bout de ficelle, toutes babioles découvertes avec le courrier sont portés avec respect sur le bureau du dirigeant qui a mis au point une formule de circonstance :

- « Je m'en occupe, tout de suite Gimenez ! »

Les rayons de soleil de ces après-midi de lutte sont les salutations hâtives, les civilités distraites, les amabilités à la sauvette des dames secrétaires, connues depuis des années : la dame du B.R.G.M., la blonde de chez Alsthom, les bureaux d'entreprises et raisons sociales pullulent derrière les hautes façades. Gimenez n'a pas tort, le *papier tombe* très fort chaque soir.

L'inspecteur le sait-il ? Les énormes rangées de *courrier avion*, les volumineux sacs de paquets qui s'entassent dans le réduit, Gimenez ne se laissera pas submerger. Remonté tel un écureuil dans sa cage, il tourne, ramasse, revient, inlassable, jusqu'à la livraison finale.

Le soir le travail du manutentionnaire s'empile sur deux ou trois chariots, il fait savoir que la place manquait dans le camion de ramassage.

- « Gimenez, du calme, cesse de te plaindre... »

Tout de même, quel bon travail il fait ce petit homme gris.

conclusion sans appel d'un délégué facteur :

- « Les poussettes tiendront »

C'est ainsi que l'on désignait les agents distributeurs de colis et utilisateurs de caissons roulants verts. Ce jour là, l'assemblée est majoritairement masculine. Dans l'enthousiasme, le débrayage et l'entrée dans le mouvement du centre des chèques postaux de Paris est annoncé. C'est une première. Huit mille femmes en grève, ce n'est pas rien. Une militante des chèques est poussée vers le micro. Elle est très intimidée, elle n'a pas eu le temps de préparer son intervention :

- « Chers Camarades... Au début, les filles des chèques... n'étaient pas chaudes... »

Son temps de respiration, beaucoup trop long, se perd dans l'assemblée égayée. Enfin, elle peut finir :

- « pas chaudes pour entrer dans la grève ! »

Ouf, en attendant, la chaleur, c'est elle qui l'a eue...

Les réunions se tiennent en matinée, la situation n'évolue pas, bien vite, nous, *les nuiteux*, désertons.

À Saint-Lazare un comité de grève est en place, la cantine fonctionne, nous recevons des tickets repas. Très vite, des quantités incroyables de sacs s'accumulent dans les profondeurs du bâtiment, puis dans les salles de tri.

Chaque soir, en groupe, nous allons observer *le réfractaire*. Il reste un espace libre entre les murailles de sac avec quelques casiers, une niche, un abri de survie. C'est là qu'un collègue non gréviste vient travailler chaque nuit. Il ne communique pas ses raisons, nous venons le voir, telle une bête curieuse...

Quotidiennement, avant vingt heures, un banlieusard gréviste descend la rue de Berne en bicyclette. Il ralentit devant le piquet de grève, écoute l'orateur du moment :

- « Camarades, la grève continue... » .

Satisfait, il accélère et disparaît, il n'a pas posé pied à terre.

Les bobards circulent. Le ministère *aurait recruté* des chômeurs. Déjà, ils existent. Certains affirment avoir vu des boîtes *valeurs déclarées* fracturées, dans les caniveaux !

Gérin, notre Marseillais, ne décolère pas. L'œil tragique, il raconte son incroyable malchance. La grève des cheminots a débuté précisément le jour de son retour de congés annuels:

- « Tu te rends compte, à vingt quatre heures près, j'étais bloqué chez moi, près de la *Bonne Mère* ! »

L'arrêt du trafic S.N.C.F. est tout aussi brutal que celui des postiers.

Un de mes copains, Brassac, est utilisé comme renfort d'été sur les wagons ambulants de la ligne de l'ouest. Le travail est dur et salissant, il s'effectue en tenue de wagon, des vieilles fringues, des espadrilles, etc.

À Caen, le convoi est démantelé. Brassac monte la garde devant les sacs postaux durant vingt quatre heures, mais ses vêtements personnels continuent le voyage vers Cherbourg ! Il est rapatrié par camion avec le courrier, on le dépose place de la Concorde, où le métro ferme ses grilles. Il est toujours en tenue légère, mais le ciel est bleu...

J'ignore superbement les conséquences économiques et les gênes engendrées par ces conflits sociaux, je vis dans un cocon, je ne fréquente que des grévistes ou presque et la pression médiatique reste à inventer !

Ce conflit qui débouche sur une situation étrange, avec des travailleurs inoccupés, en attente dans un pays arrêté et inondé de soleil, va révéler chez certains les aspirations, les caractères, les aptitudes.

À Saint-Lazare soudain nous découvrons un collègue de notre âge, récemment arrivé, un méridional brun et débrouillard. C'est Gaillago. Il s'affirme dans l'épreuve, s'investit à fond, s'exprime avec conviction, se manifeste partout. Présent sans cesse, de l'aube à la nuit sur *le carreau de la grève*, il devient incontournable. On le consulte, on l'écoute sur les décisions à prendre. Il semble investi de pouvoirs particuliers, il répartit les tickets repas, décide des aides financières, répond aux inquiétudes et aux doutes, combat les défaillances. C'est une hiérarchie nouvelle que la grève génère. Les anciennetés, les grades, tout s'efface devant les volontés et les conditions du moment. Gaillago disparaîtra aussi vite qu'il

## Gimenez

À l'arrière de la salle des guichets, dans un étroit et sombre local officie Gimenez. Il est préposé au relevage et traitement du courrier ordinaire issu des boîtes aux lettres ou *déposé en nombre*. Sans doute rapatrié d'Algérie, célibataire, quinquagénaire, bougon et ombrageux, il règne sur un antre obscur dont il concède parcimonieusement aux agents, les blouses blanches, l'usage du coin téléphone. C'est *notre manut*, le teint gris, édenté, ridé comme une vieille pomme, revêtu à l'année d'une longue blouse grise, une sorte de lévite, raide et luisante d'encre à oblitération. Il livre son combat personnel pour ramasser, séparer, redresser, oblitérer, livrer dans les temps lettres et paquets.

Très tôt dans l'après-midi, il débute ses inlassables rotations vers les boîtes des façades de l'avenue.

- « Gimenez... Du calme, tu as le temps ! »

L'inspecteur lui conseille moins d'impatience. Il reste sourd aux exhortations, il se méfie Gimenez, il a l'œil.

L'inspecteur, sait-il que le monde est peuplé de coursiers, chauffeurs, livreurs, cyclistes, porteurs, secrétaires, tous chargés de sacs, sacoques, enveloppes, cartons, plein de courrier ? Personne ne surprendra Gimenez. Déjà, il repart observer le couloir qui mène à son lugubre local, où tout à l'heure la machine à oblitérer va tourner à fond. Il ne s'accorde qu'une ou deux minutes d'arrêt pour téléphoner à un frère invalide quitté quelques heures plus tôt.

- « Allo, c'est moi... Ça va ? »

- « Ça va... »

L'échange est bref, ce soir ils se retrouveront dans la tour anonyme de banlieue pour ressasser *là-bas* les tournées de facteur sous le soleil d'Algérie. Le voilà reparti Gimenez. Tel un diable noir, il passe, repasse, ramasse, emporte, secoué parfois, lorsqu'il se croit seul, d'un grand rire silencieux. Tout nouvel arrivant à l'annexe III se doit d'entendre le récit du *fait d'armes* de l'heure de gloire de

Sans enfant, son mari est fonctionnaire à Paris, ils habitent un bel appartement près du zoo de Vincennes. Ils sont tous deux corses et heureux. Mais alors ? Alors me souffle t-elle :

- « Depuis des années, ici au bureau à Paris XV, j'ai *tanné* tout le monde et ma famille aussi, mes amis, mes voisins, avec nos fiches de vœux pour la Corse, le retour au pays. Elles ne sont jamais venues. L'appartement est prêt à Ajaccio et nous serons mon mari et moi bientôt en retraite... »

- « Et alors ? »

- « Eh bien... Vous ne le répétez pas ? ... »

- « Nous n'avons plus envie de partir ! Nous ne savons plus quoi faire ! »

Comme Berthe et bien d'autres, madame Orsini, au moment de franchir le pas, ne retrouve plus les raisons qui lui ont fait désirer si ardemment le retour vers ses racines. Les amis, les compatriotes, les bons voisins sont à Paris, pas dans l'île.

Alors qu'ont-ils décidé ?

Je ne possède pas la réponse, j'ai laissé trop longtemps les personnes, les noms, les visages *en jachère* sans m'enquérir des destinées. Mais je connais toujours l'anecdote amusante qui se chuchotait derrière le dos de ma brave collègue. Il s'agit, bien avant mon arrivée, du passage à l'annexe d'un responsable de la sécurité dans les établissements postaux. L'homme se déplace incognito, ainsi le voici progressant modestement dans la file d'attente vers madame Orsini. Son tour d'être servi venu, il exhibe une carte d'identité professionnelle barrée de tricolore :

- « Inspecteur principal Martin, je désire entrer... »

Surprise, la guichetière conserve la carte.

Qu'a t-elle entendu ?

Elle encaisse une communication, paye un mandat, s'affaire à d'autres tâches, les minutes s'écoulent, le visiteur patiente, stoïque. Cette fois, madame Orsini compulse le bac des instances, elle rejette brusquement la carte sur la banque :

- « Non ! Vous n'avez rien en *poste restante* ! ».

était apparu. Né dans la grève, il s'effacera après elle. Ses aptitudes revendicatives ont sans doute été remarquées par une autre hiérarchie, la syndicale !

Au milieu de ce merveilleux mois d'août, le mouvement atteint son paroxysme, on annonce environ quatre millions de grévistes, le secteur privé est touché lui aussi. C'est l'action revendicative la plus importante depuis 1936. Le gouvernement fait appel à la troupe pour remplacer certains services publics.

Les services administratifs du centre de tri nous attribuent des avances sur salaire et la cantine fonctionne toujours.

Avec Maurice Albert, nous nous baignons chaque après-midi à la piscine découverte de Levallois face à la Seine. Simples fourmis au milieu d'un conflit national, nous sommes inconscients, disponibles, et heureux ! Profiter du beau temps ne fait qu'amplifier notre bonheur.

Après trois semaines, la reprise intervient, dans la confusion syndicale. On accuse F.O. d'avoir brisé le mouvement, on cite Maurice Thorez :

- « Il faut savoir finir une grève !! »

Les revendications sont restées lettre morte, mais en haut lieu, *on met le paquet* pour résorber les immenses stocks de courrier.

Durant deux semaines, nous travaillons toutes les nuits. Par moitié, elles sont payées le double.

L'effort en heures supplémentaires: les *californies*, fonctionnent à fond. Le rétablissement financier des seules personnes des centres de tri est aussi rapide et spectaculaire que celui du trafic en reste. Les semaines sans salaires sont vite rattrapées.

Par contre, au niveau des revendications, rien n'est obtenu. C'est pourquoi, dès le mois de décembre de la même année, la grève générale éclate à nouveau.

De ce second conflit, spécifique aux bureaux gares, je ne garde pas de souvenirs très précis. Un seul tout de même...: à la réunion du personnel, dans le petit café de la rue de Berne, le principe de la grève est voté à main levée. Seul, un syndicaliste de la C.F.T.C., y est hostile, sous prétexte qu'il ne faut pas empêcher

l'expédition des colis de Noël pour les soldats du contingent !

La grève de 53 ! Comme les grands affrontements revendicatifs de 1968 ou encore ceux de l'automne 1974, elle restera bien ancrée dans la mémoire de notre corporation. Longtemps après, des collègues de bureaux mixtes m'avoueront leurs difficultés financières après la reprise du travail.

Pour ma part, je n'ai pas vraiment saisi l'importance de l'événement. Mon insouciance de célibataire, sans responsabilités, y est sans doute pour quelque chose.

Comment revivre *Germinal* sous un ciel aussi bleu ?

Venez... »

L'alignement frémit d'aise, attention il faut réfréner :

- « Ah non, désolé ! La CNE, je ne peux pas ! »

Gaillot excelle dans l'exercice qui rend le dépanneur si sympathique. Et puis surtout, il parle anglais ! Quotidiennement il faut faire appel à ses services. Auparavant, monsieur Merthet tente d'impossibles traductions. Il regrette :

- « J'ai fait allemand... Et c'est si loin... »

Il renonce, on appelle le spécialiste, l'artiste, modeste et indispensable Gaillot. Il écoute patiemment. Parfois imprévue, l'aide arrive de la salle d'attente, c'est l'entente cordiale mais de l'avis unanime et avéré :

- « Ces Anglais ne font aucun effort pour parler notre langue... »

Enfin exclamation générale, on a trouvé :

- « Non, la *Post Office* française ne pratique pas le change des dollars. »

Mais Gaillot va expliquer l'itinéraire pour se rendre à la banque la plus proche. Irremplaçable Gaillot !

Association surprenante. La pâleur, la blondeur du parigot côtoient le sombre profil de madame Orsini. Plus corse qu'elle...

Mince, la cinquantaine sans doute, elle a le teint mat, presque olivâtre, les traits du visage ascétiques, les yeux noirs, les cheveux de jais tirés vers l'arrière en un impeccable chignon. On pense à Colomba ou à sa mère, ou encore à l'intransigeante épouse de Gaston Defferre, l'écrivain *Edmonde Charles-Roux*, qui n'est pas corse, mais quelle ressemblance !

L'aspect un brin tragique de la dame se dissipe vite lorsqu'on la fréquente, elle se révèle affable et généreuse, mais très nerveuse et en mauvaise santé. Elle s'épuise au guichet principal. Son bon cœur, son désir de ne pas faire attendre la clientèle l'entraînent à multiplier, mélanger ses interventions, elle traite plusieurs opérations en même temps, ce qui déclenche parfois des quiproquos amusants.

Comme avec l'inspecteur Merthet, mon statut de nouvel arrivant me donne vite droit aux confidences.

Accompagnant l'inspecteur Merthet, j'ai pour habituels collègues de service un couple, très dissemblable : Gaillot et Madame Orsini, le parisien, la corse. Gaillot, jeune type sympathique est parisien de naissance, situation rarissime à la poste de l'époque. À peine postier, encore étudiant en esprit et en comportement, il supporte mal les contraintes réglementaires et s'interroge sur son désir de demeurer dans l'administration. Mai 68 est proche...

Il porte la blouse blanche négligemment ouverte et flottante, les poches sont lestées d'outils, de petits objets hétéroclites qu'il se propose de réparer, il rejette sans cesse en arrière la longue mèche de cheveux blonds qui lui barre le front. En 1966, il est la réplique exacte de l'acteur Hippolyte Girardot, qui dans *Manon des Sources* tient le rôle du jeune instituteur. Je me plais à penser, sans trop chercher à vérifier, la concordance des âges, que mon petit copain Gaillot a réussi sa reconversion au cinéma. Tenir Emmanuelle Béart dans ses bras est tout de même plus emballant que découper et vendre des timbres, même à l'effigie de Marianne !

En attendant ce futur imaginaire, gentil, serviable, virevoltant, il imprime un rythme de travail coopératif dans notre petite équipe, mais comment fonctionner autrement ?

Cette annexe III est curieusement organisée. Certes il y a trois guichets mais après *émission des mandats* puis *affranchissements*, le troisième guichet pompeusement baptisé *guichet principal* ramasse toutes les autres rubriques : téléphone, télégrammes, caisse d'épargne, vente des timbres, instances, etc. Hérésie, déséquilibre... Pourtant personne ne se plaint, le guichet principal reçoit sans cesse le secours des autres guichetiers. Nous partons à la *pêche aux clients*, nous picorons dans la file d'attente :

- « Madame... Oui Madame avec l'avis violet... Venez vers moi ! »

- « Monsieur... Vous n'avez que ce mandat à toucher...

Durant l'été 1954, l'administration me rappelle brusquement mon appartenance aux bureaux ambulants de la ligne de l'Ouest. Traduction : je vais devoir embarquer sur les wagons poste qui circulent chaque nuit sur les lignes de Normandie, avec pour destinations, Caen, Cherbourg, Rouen et même les villes bretonnes. Sur le service, on a choisi pour moi *Paris au Havre 2*, j'irai trier le courrier de la Seine Inférieure devenue Maritime et même simplement département 76. Le parcours, ou temps de roulement, est très réduit. Arrivée à Rouen vers deux heures, la fatigue est moindre mais, revers de la médaille, le temps manque et il faut travailler vite. Le service est modeste, presque familial. La brigade se compose de quatre agents trieurs, deux inspecteurs *exécutants*, plus un *courrier convoyeur*.

Par le jeu des glissements de positions, je remplacerai successivement ce petit monde parti en congés entre juin et septembre. Mes débuts sont besogneux, et même laborieux. Sur les services ambulants, les casiers de tri sont très fournis en séparations, la mémorisation est difficile pour un remplaçant. J'assume de justesse mon chantier personnel, mais je ne réussis pas à aider mes trois collègues pour le tri à effectuer en commun. Lulu, Daniel et le géant Gavoury n'en semblent guère perturbés. Lors des *arrivées*, ils terminent leurs *côtés en boulet de canon* et, un rien narquois, viennent me donner un coup de main.

À chaque *descente*, ou voyage aller, je subis une épreuve désagréable. Le dirigeant principal, le chef donc, vient rechercher un certain nombre de bordereaux correspondant à des bureaux de poste. Il s'agit de la célèbre feuille d'avis, cet imprimé important dans le service postal. En fait, un petit carré de papier orangé qu'il me faut retrouver dans sa case de destination. Je dois répondre à la liste d'appel. Le chef, un homme corpulent, brusque et bourru, originaire du Quercy ou du pays Catalan, possède un parler rocailleux à

souhait. L'énoncé des charmantes bourgades normandes, comme Goderville, Cany-Barville, Doudeville, ou Offranville, Incheville, Yerville ou Griquetot l'Esneval, devient pour moi un dialecte incompréhensible.

Sous la grêle de ses questions, je n'entends plus rien, je panique, mélange les feuilles. Je suis tétanisé. Il s'énerve, il doit tout répéter, je perds contenance, ce qui amuse Lulu, Daniel et les autres.

Heureusement, les bons moments sont plus nombreux. Je dors près de la gare, dans une chambre mansardée. À midi, les sirènes des bateaux au loin sur la Seine me rappellent que Rouen est un port. Durant quelques instants, je me prends pour un marin à l'escale...

Couché tôt dans la nuit, je récupère vite. J'attrape facilement le dernier service de repas à la cantine de Rouen chèques, toute proche. Vers 14h30 la brigade réunie se retrouve *Au Donjon*, tout en haut de l'artère principale de Rouen, c'est à dire la rue Jeanne d'Arc. On offre le café au *jeune sédentaire*, voilà mon titre officiel.

Durant ces grandes après-midi un peu creuses, je crois avoir visité la ville : la cathédrale, la rue du Gros Horloge, les quais de la Seine. Lulu et ses copains trieurs m'invitent enfin dans leur *coin secret*, une guinguette en banlieue. Nous jouons à une sorte de pétanque normande, qui consiste à lancer des disques de métal en direction d'un bouchon. Vers le soir, vainqueurs et vaincus dégustent un cidre odorant.

Cet autre soir, sans méfiance, je reviens au wagon, après avoir dîné aux chèques postaux. Le groupe vient de passer l'après-midi dans la *Forêt Verte*, un lieu réputé. Du coup, une fricassée de champignons noirs m'attend. Je dois déguster. Il s'agit des célèbres *trompettes de la mort*, délicieux, même après le dessert...

Pourtant l'harmonie de cette petite communauté n'est qu'apparente. Si le carré des trieurs semble très soudé, je remarque assez vite qu'agents et cadres vivent séparés lors de leurs journées de repos. Quant aux deux inspecteurs, ils s'ignorent totalement.

Le temps des congés sera trop court. Débarrassé de ma gaucherie initiale, je deviens plus efficace. Hélas, l'automne est là, je dois rejoindre le centre de tri.

heureux de ne pas rencontrer. En attendant, chaque jour, et surtout durant la semaine inaugurale *au Hilton le père Merthet* nous démontre avec bonheur que sa spécialité est encore le télégraphe. Il transmet lui-même le matin les télégrammes par téléphone. Comme naguère à Boulogne personne n'est prévu. Parfois il revient auprès du guichetier, presque en s'excusant :

- « Sur le Los-Angeles, il y a trois mots en plus, l'opératrice n'a rien voulu savoir... j'ai supprimé un mot inutile et un peu bricolé la formule de politesse... »

Il s'excuse encore :

- « L'anglais... à force... au télégraphe, on avait l'habitude. »

Brave Merthet, il veut nous éviter de devoir combler les insuffisances de taxes. Parfois, l'inspecteur ne peut rien contre la malignité de certains textes, réunions abusives, rédigées par des expéditeurs rompus, malgré leur fortune, à ces mesquines économies. Blouses blanches contre livrées grises, avec la troupe des grooms s'instaure des tractations bien éloignées de la rigueur de la réglementation postale. La minute du télégramme contesté est présentée au chasseur concerné, le *reste à payer* est annoncé.

Il s'inquiète :

- « Oui, nous avons déjà transmis »

Puis il lui faut se remémorer l'étage, le numéro de chambre, le visage de l'expéditeur. Il fait appel à ses copains. Sourire enfin :

- « Oui ! Le 734, le gros pasteur à lunettes dorées de Philadelphie, il est parti vers 10 heures... Il avait donné un bon pourboire... Ouf ! Il va payer. »

Humiliant marché. Nous réclamons à ces gamins des sommes qu'ils pourraient logiquement nous refuser puisqu'ils n'étaient qu'intermédiaires. Nous sommes avec eux, embarqués sur la même galère. Pourtant, un jour, quelqu'un remarque :

- « Tiens, aujourd'hui, *les Hilton* ne sont pas venus ! »

Le ballet se termine, les télex crépitent dorénavant au HILTON SUFFREN.

sous forme de nombreux télégrammes confiés à une noria de jeunes grooms en livrée grise et bleue. Dès l'ouverture des guichets, la ronde des petits hommes gris commence. Ils sont coiffés de calottes rondes ridicules, des couvercles de boîtes de camembert, et attendent sagement leur tour. Pour le guichetier, chaque rotation signifie : déchiffrement de longs textes manuscrits en langue anglaise, compte des mots, taxation, établissement de reçus individuels qui permettront au chasseur de récupérer les prix. Les pétroliers texans ne soignent guère leurs écrits, les textes sont même truffés de réunions abusives de mots, les taxations sont longues, difficiles, les petits garçons en livrée grise reviennent sans cesse. Lentement, nous commençons à les détester...

Tout cela serait invivable sans la présence et l'aide fournie par monsieur Merthet. Il est le plus âgé de nos deux inspecteurs, quarante-cinq ans peut-être. Rond, essoufflé, rougissant, les lunettes en bataille, il perd vite contenance si la clientèle l'interpelle ou se plaint. Brave Merthet, un homme en or, qui s'excuse sans cesse face à son jeune collègue de la brigade inverse qui le rudoie et le dénigre. Il déplore son inexpérience du travail des guichets, accentue son image de perdant alors qu'en réalité il nous rend d'énormes services durant la période folle des télégrammes du Hilton.

Dès ma venue, je serai renseigné sur la situation personnelle de monsieur Merthet, son cas ! Jeune arrivant, je peux recevoir ses confidences, je n'appartiens ici à aucune coterie, je ne connais pas ceux qui... mais je vais savoir. Il était-il y a peu inspecteur au service du télégraphe à Paris XV,

- « une spécialité », martèle-t-il fièrement, mais depuis des années, le trafic est en baisse continue et inéluctable, les techniques, les modes de vie changent, le téléphone surtout a porté un coup fatal. Bref, son poste vient d'être supprimé. Sa rancœur est immense, lui l'un des cadres les plus âgés de Paris XV, traité comme un simple pion, envoyé sur l'annexe III en exil, et sans formation. Il estime avoir été manœuvré, expatrié, on le savait *brave type*, trop gentil pour se plaindre. Cependant, il n'est pas surpris, il était *mal en cour*, peu considéré par « ceux de là-haut », ce monde lointain qui décide de tout et que, finalement, ici, avenue de Suffren, il est

Mais le travail et la vie des roulants me plaisent et puis, argument irrésistible, le 15 du mois, je perçois les frais de voyage. Ce sont des indemnités spécifiques aux postiers ambulants et, soit dit en passant, d'un montant bien supérieur aux modestes heures de nuit du bureau gare.

Aussi quelques mois plus tard, c'est sans hésitation que je dépose des fiches de vœux et postule pour un emploi ambulant toutes lignes.

## L'hôtel.

Depuis l'été 1954, mes errances ont cessé, je loge à *l'hôtel du Dauphin*, 7 rue Caroline, dans le dix-septième arrondissement. La place Clichy est proche, il suffit de traverser le boulevard des Batignolles pour rejoindre le quartier de la place de l'Europe et la rue de Berne.

Ma chambre est minuscule, l'unique fenêtre s'ouvre sur une cour intérieure assez triste, mais le grondement de la gigantesque ville est très atténué. L'hygiène est rigoureuse, le sommeil en journée est respecté.

Je serai hébergé d'abord, jusqu'en juin 1955 puis de 1957 à fin 1959, un long bail, mais ma fidélité ne fut guère reconnue. À chaque rentrée nocturne, il faut décliner son identité pour voir la porte s'ouvrir. C'est le fameux *cordon* des concierges parisiennes, les codes digitaux restent à inventer.

Quelle méfiance à cette époque paisible ! Combien de réveils brusqués, et de mauvais sommeils les patrons de l'hôtel se seraient économisés en nous dotant d'une clé, mes collègues postiers et moi.

Dans le bâtiment annexe de la cour où je loge, la femme de chambre s'appelle Claire. C'est une brave fille, maigre, sans âge. Quotidiennement, chambre après chambre, elle nettoie, frotte, passe l'aspirateur, refait inlassablement les lits. Si on engage la conversation, son visage ridé s'éclaire. Mais la récréation est vite contrariée. Dans l'escalier, les appels du patron se font pressants :

- « Claire, vous avez terminé la 4 ? »
- « Claire, vous pensez à faire les vitres dans la 6 ! »
- « Je vous attends pour le troisième étage, dépêchez-vous ! »

Même le dimanche, elle est là, monsieur et madame sortent, elle occupe la permanence, grâce au repassage du linge de l'hôtel, et le soir, lorsque toute la famille est réunie, Claire sert à table.

En 1955, Piaf chante :

« *Moi j'essuie les verres,*

employée, leurs gens de maison... Avec un papier ? Avec une autorisation ?

Voilà le mot enfin prononcé, nous remettons la formule réglementaire de procuration postale. La face est sauvée, elles l'emportent, mais elles et nous savons que le document ne sera ni utilisé ni rapporté et dans quelques semaines, le ballet recommencera.

Les bourgeoises du *Champ de Mars* ne sont pas les seules à vouloir nous assimiler à du personnel à leur disposition.

Très près du bureau, la supérette *Goulet Turpin* alimente et règne sans concurrence sur un quartier assez pauvre en commerces de proximité. Les affaires marchent fort, les achats se règlent en liquide, le gérant, petit homme trapu, traverse sans cesse la rue et vient délester les poches de sa blouse bleue des liasses de billets qui les gonflent. Jovial à son entrée, il salue à la cantonade mais très vite, si au guichet d'émission l'attente se prolonge, il devient inquiet, nerveux. Il lui tarde de vider ses poches. Question de sécurité, c'est un peu léger. Il soupire. Pourquoi nous reste-t-il fidèle ? À la banque, c'est sûr, il n'attendrait pas. Ah si nous étions son personnel, cela tournerait mieux.

Et s'il apprenait que chaque soir, faute de coffre, l'inspecteur va rapatrier vers Paris XV les fameuses *briques* dans la valise des timbres à date et en 2 Cv ! Heureusement la clientèle est diverse et changeante, les matinées surtout sont agréables, sauf si... ? La boutique se prête plutôt bien à un service rapide et nerveux, la pratique se révèle en général souple, réceptive mais nous devons répondre à des demandes de trafics inattendus pour un si petit établissement. Par exemple, les appels téléphoniques internationaux ou les dépôts de courrier *avion surtaxé*. Mais au printemps 66, à l'annexe, le vrai sujet qui fâche, c'est les télégrammes du HILTON.

Quelques semaines avant mon arrivée, entre la Seine et le bureau, le *HILTON-SUFFREN*, énorme hôtel de luxe américain vient d'être achevé, l'inauguration est imminente, le palace, tel une ruche fonctionne déjà, à quelques détails près. Ainsi, les télétypes, télescripteurs sont en devenir. La riche clientèle américaine ignore cette broutille, elle avertit *le monde entier* de sa venue

## Les beaux quartiers

En avril les platanes de l'avenue de Suffren reverdissent déjà, prêts pour l'assaut printanier vers les façades haussmanniennes. Bientôt un tunnel de verdure se formera au-dessus de la chaussée.

À partir de la Seine, l'avenue, dans ses numéros pairs, est classée 15<sup>ème</sup> arrondissement, ce qui justifie la présence de notre bureau et son appellation, mais le quartier, grâce à la qualité de ses demeures, à la proximité du *Champ de Mars*, de l'école militaire et de quelques ministères peut être décrit comme un beau quartier, aisé, chic, bourgeois, tout comme sa clientèle. Elles sont loin les files d'attente apathiques de Billancourt, ici prime le contact, le dialogue, presque la confiance avec l'employé.

Les dames du quartier sont vives, pressées. Elles ont tant d'occupations en perspective, tant de gens à rencontrer : leur boucher, leur banquier, leur *Goulet Turpin*, leur petit boulanger, leur postier, puisque aussi nous leur appartenons.

Elles détestent attendre, confondues dans des files anonymes et surtout, devoir justifier leur identité. Comment, pour percevoir ce petit mandat, ou récupérer cette simple lettre recommandée, il faut présenter une pièce d'identité, inconcevable. Voilà que nous refusons de les connaître, mais quelle incongruité ! Elle viennent si souvent ici, nous devrions savoir qui elles sont, des personnes de qualité qui demeurent à deux pas d'ici, aux étages au-dessus de nos têtes. Douloureuses et indignées, elles se refusent de penser que nous allons persister dans nos refus et les obliger à revenir. Elles quêtent l'approbation gênée des deux dames, les anciennes du bureau, qui savent forcément, elles, leur fidélité, leur appartenance au quartier, et aussi ce *monsieur l'Inspecteur* qui là-bas se rapetisse derrière son bureau, soudain totalement absorbé par son pointage.

Mais quelle honte, tout ce contre temps par le manque d'un bout de carton. À la banque, à la caisse d'épargne, on ne fait pas autant de difficultés, et si par exemple elles nous envoyaient leur

*Au fond du café*

*J'ai bien trop à faire*

*Pour pouvoir rêver... »*

J'interroge en vain ma mémoire pour savoir si à la fin de chaque année, je donne des étrennes à cette dame ? J'espère...

## La belle vie !

Vers 1955 le quartier Clichy Batignolles offre un visage alterné *jour nuit* fort agréable. Ce coin de Paris, désormais mon quartier, est épatant la journée. Besogneux, alerte, plein de petits commerces, mais sa véritable identité se révèle dès la nuit tombée...

La place Clichy, grisâtre et banale le jour, s'anime alors de mille feux. Peut-être son relief en pente inclinée la destine-t-elle à servir de frontière entre deux mondes bien distincts. Au bas, vers l'ouest, c'est le départ du boulevard des Batignolles vers les beaux quartiers, Courcelles, Villiers, le Parc Monceau et ses bambins joufflus surveillés par des nurses stylées. Mais côté est, le plus haut, la place reçoit la rue Caulaincourt qui dégringole de la butte Montmartre et surtout l'envolée du boulevard de Clichy vers les places Blanche et Pigalle.

La place Clichy a résolument opté pour ce côté, animé, joyeux, festif, et un peu encanaillé !

Tout autour de la place les cafés, petits et grands, sont nombreux. *Chez Dupont* par exemple, ouvert toute la nuit, les baraques à frites, les éventaires des écaillers proposent leurs produits à la sortie des cinémas. Tout en haut règne l'énorme *Gaumont Palace*, le plus grand cinéma d'Europe. À l'entrée de la rue Biot, discret, le théâtre music hall *l'Européen*, qui traversa le temps mieux que son voisin, scandaleusement détruit vers les années 1970 si mes souvenirs sont bons. Presque toute l'année, installées à l'entrée du boulevard des Batignolles, on trouve des boutiques de loteries ou des stands de tir.

On le devine, en après-midi ou le soir, si nous n'avons pas, les copains et moi, de buts précis de sorties, nos pas nous entraînent presque naturellement *place Clichy*, lieu de départ de toutes nos expéditions ou baguenaudes. Ce préambule va me permettre d'aborder avec plaisir et dans le détail la relation de nos loisirs et distractions. Ils sont multiples, variés, et accessibles à nos modestes

ici on a pas à craindre les bouleversements, nous ne connaissons pas notre bonheur... »

- « Alors vont-ils demander à revenir ? »

- « Ah mais... Cette fois ce n'était pas leur tour ! Trop bonnes filles, trop bons garçons ils sont... D'ailleurs ils connaissent plein de gens, des protégés à Cerdon, qui ne sont jamais venus ! »

Cela va se savoir lorsqu'ils vont *rentrer au XV*.

## L'annexe III de Paris XV

- Trois guichets en après-midi, deux le matin, la salle du public réduite aux dimensions d'une kitchenette,
- Le personnel : deux inspecteurs, cinq agents, un préposé.

Une boutique ! Moi qui recherchais un service avec de gros moyens, beaucoup d'agents, des cadres...

Mon arrivée se situe dans une période de mouvements de personnel, *cher ami* est sur le départ, il n'est pas le seul dans ce cas. L'annexe III voit passer trois types distincts de guichetiers :

- D'abord deux dames, des anciennes, titulaires à l'année
- Ensuite un noyau d'habitues dont je ferai partie, assidu mais pas inamovibles,
- Enfin un volant disparate de remplaçants désignés par le XV pour assurer les congés ou maladies.

Ces visiteurs d'une semaine ou d'un jour arrivent le plus souvent en traînant les pieds, ils râlent contre des puissances lointaines et mal connues de nous. Ils se rebellent contre ces désignations, selon eux, arbitraires et injustes. Bien sûr, ici nous ne pouvons ni savoir ni comprendre qu'ils ou elles sont sans cesse bourlingués depuis les guichets jusqu'au télégraphe, de la brigade financière jusqu'à la *mécano* et même changés de brigade.

Ah les victimes, les mercenaires, toujours les mêmes. Mais ils tiennent leurs comptes, il va le savoir *Cerdon*, dès leur retour !

Voilà le mot clé prononcé, *le retour* à la maison mère, le central d'arrondissement, le XV, la matrice, le soleil, là où il faut être, où tout se sait, où tout est décidé par des instances mystérieuses et souveraines : bureau d'ordre, receveur principal, inspecteurs et cet inquiétant monsieur Cerdon, l'inspecteur central des guichets accusé de tailler et trancher avec désinvolture dans la gente guichetière.

Mais l'annexe, qu'en pensent-ils ?

- « Eh bien, ce n'est pas si mal, pas de reproches marquants,

bourses.

Bien des années après, il m'est arrivé d'entendre de jeunes collègues, revenus vivre en province, dénoncer la vie chère et l'enfer parisien. Nous n'avons pas connu cela durant le début des années 1950, notre salaire d'agent des postes, amélioré, c'est vrai, par le versement des indemnités du travail de nuit ou frais de voyage, convenait honorablement à nos budgets de célibataires vivant à l'hôtel. J'ai consulté les antiques fiches de paye de mes débuts, les longs rubans de papier repliables, ils répondent (en anciens francs bien sûr) :

Juin 1953	24 105 francs
Juin 1954	25 653 francs
Décembre 1954	27 423 francs

Mon copain, Michel Jacquin, confirme et se souvient : son salaire de début, à la même époque, est de 23 000 francs et l'hôtel *Alexandra* à Levallois lui demande 1000 francs par semaine, été comme hiver. Mais le mot clé a été lancé, nous sommes presque tous célibataires et n'avons ni charges de famille ni logement à rembourser ou construire. Nos frais de transport sont quasi inexistants.

Certes, nous partons en vacances, le terme n'est guère employé, mais plus simplement, nous retournons dans nos familles. Dernier détail, un brin polémique, notre voiture ne nous coûte rien, puisque nous n'en possédons pas...

Notre petit monde de garçons, lorsqu'il se rencontre, s'offre alors fraternellement le *café calva* après les repas et souvent le restaurant le dimanche. Pour nos sorties lointaines dans Paris, comme par exemple pour nous rendre au *parc des Princes*, porte d'Auteuil, nous prenons le taxi à plusieurs.

Sans en avoir conscience, nous sommes privilégiés d'habiter la capitale, et non ces lointaines banlieues qui découragent d'emblée tout désir de sorties. La ville lumière nous offre ses théâtres, ses music-halls, ses cabarets et nous proposent de multiples spectacles. Nous sommes plusieurs à ne pas laisser passer cette chance.

Il me semble que vers 1955-1960, la palette des spectacles et distractions offertes est plus fournie et variée que de nos jours, mais surtout, moins onéreuse. Sans location préalable et à petit prix, nous décidons souvent de nos sorties au dernier moment et entrons dans la salle quelques instants seulement avant le lever de rideau.

Côté cinéma, d'aucuns tombent même dans la somptuosité:  
*On a tout vu !*

Ils traquent les films dès leur sortie, dans les plus grandes salles, sur les grands boulevards, ou même les Champs Elysées. Ils fréquentent aussi bien les *Madeleine Marignan*, *Wepler Helder*, le *Gaumont* ou le *Rex*; ces salles prestigieuses qui offrent des attractions, des documentaires, des jeux d'eau, l'air conditionné, des fauteuils capitonnés, et des ouvreuses aux élégantes tenues. C'est la belle époque ! La belle vie !

Depuis, les critères de rentabilité ont eu raison de toute cette magnificence. Envolé le bataillon coloré des belle placeuses ! Supprimé le documentaire !

Quant aux attractions avant le film, plutôt ne pas les évoquer. Dorénavant, dans les complexes multisalles, on a davantage affaire à des responsables de la sécurité, et la dame aux chocolats caramels se fait rare. La magie n'est plus, c'est sûr, monsieur Méliès, il faudrait nous revenir !

## Avenue de Suffren

Au téléphone la voix est chaleureuse, on tient à s'assurer de la réalité de ma venue, je suis attendu à 7h30 après-demain au 30 Avenue de Suffren...

- « Pardon, à quel endroit dites-vous ? »

- « Oui, avenue de Suffren, près de la tour Eiffel, c'est l'adresse de Paris XV, annexe III ! »

Je tombe de haut, comment imaginer une prise de service dans un lieu dont jusqu'à cette minute j'ignorais l'existence. Ainsi, ces annexes I et III pour Paris XV fonctionnent seulement en jours ouvrables. Les fonds, titres, timbres, y sont apportés chaque matin dans de curieuses valises métalliques. Je vais bientôt connaître tous ces détails.

À l'heure dite, derrière une méchante façade, l'inspecteur m'accueille. Brun, la trentaine, le haut du front dégarni, il ressemble à l'acteur Jean-Pierre Bacri. Son discours est aimable, je suis son *cher ami*, il abuse de l'expression et m'explique :

- « Tu as le profil parfait pour travailler sur les annexes, tu connais tous les guichets, tu es contrôleur et seras apte à remplacer les inspecteurs... Intéressant tout ça, cher ami. D'ailleurs, pourquoi ne pas débiter dès ce matin à l'émission, histoire de trouver tes marques ? »

*Cher ami* n'a pas tort, j'ai à apprendre. Paris XV et ses annexes viennent d'être *mécanisés*, il s'agit de la comptabilité. Si l'émission des mandats est totalement manuelle, par manque de trafic, toutes les autres opérations recettes dépenses correspondent à des frappes machines, les cahiers de caisse individuels ont disparu. Après contrôle et pointage par l'inspecteur, les bandes papiers et pièces comptables d'opérations sont confiées à des télégraphistes cyclistes qui les emportent à heures fixes vers les dames mécanographes du bureau principal rue d'Alleray.

## Le théâtre.

Les affiches offrent des spectacles variés, et toutes les salles proposent des places à bas prix. Les auteurs français sont dominants : Sacha Guitry, Jean Anouilh, Marcel Pagnol, Marcel Achard, André Roussin, Jean Cocteau, Marcel Aymé, Barillet et Gredy, Jacques Deval, ainsi qu'un certain débutant, Robert Lamoureux.

Paris et les tournées en province font connaître les compagnies. Celles de Jean-Louis Barrault et Madeleine Renaud, Olivier Hussenot, Jacques Fabbri, Robert Dhéry et ses Branquignoles. Mais les deux *locomotives* sont la *Comédie Française* et le *T.N.P.*

La majorité des comédiens alterne entre le cinéma et la scène. La télévision en est encore à ses balbutiements. Les distributions sont souvent étincelantes avec des couples de comédiens unis à la ville comme à la scène. L'époque est sage, on se déplace pour voir réunis, Yves Montand et Simone Signoret dans *les sorcières de Salem*, Alain Delon et Romy Schneider, François Perier et Marie Daems, Robert Dhéry et Colette Brosset, Jean Desailly et Simone Valère, Raymond Bussières et Annette Poivre, ou encore Pierre Fresnay et Yvonne Printemps dans *Père* d'Edouard Bourdet.

Les pièces conservent l'affiche très longtemps, servies par les plus grands noms du cinéma. Michel Simon, Pierre Dux, Paul Meurisse, Raymond Pellegrin, Jean Marais, Pierre Mondy, Yves Robert, Serge Reggiani. Parmi les femmes, Edwige Feuillère, Marie Bell, Sophie Desmarais, Elvire Popesco, Jeanne Moreau, Suzanne Flon, Annie Girardot, pour ne citer que les plus connues.

La *Comédie Française* est rayonnante, servie par une génération exceptionnelle de sociétaires : Jacques Charron, Robert Hirsch, Jean Piat, Jean le Poulain, François Chaumette, Louis Seigner, Michel Galabru, Jean-Paul Roussillon, Geneviève Casile, Micheline Boudet, Denise Gence, Catherine Samie et tant d'autres encore.

Grâce à des comités d'entreprises, le monde des ouvriers peut découvrir sur l'immense scène du *Théâtre National Populaire* et dans des décors dépouillés, la magie du théâtre, dans des œuvres de Bertold Brecht, Musset, Corneille, Molière, etc.

Deux noms quasi indissociables, deux personnalités de légende brillent d'un éclat incomparable : Jean Vilar et Gérard Philipe. Vilar, le patron, le chef de file, le metteur en scène, *le pape* du tout récent festival d'Avignon.

Gérard Philipe, l'étoile, le météore. Il triomphe à Chaillot, en Avignon, dans des rôles de jeune premier, le terme n'est plus guère utilisé, dans *Le Cid*, *le Prince de Hombourg*, mais aussi au cinéma dans *Fanfan la Tulipe*, *Till l'espiègle*, *Les Grandes Manœuvres*, etc. Il incarne la beauté, l'audace, le romantisme et la grâce. Mais aussi la justice, il est toujours préoccupé sur les tournages par les conditions de salaire et de travail des *petites gens* du cinéma.

*L'était un Prince en Avignon*

*Sans royaume, sans château, ni donjon*

*Là-bas tout au fond de la province*

*Il était un prince*

Le reste de la troupe du *T.N.P* est digne de ses stars. Quelle distribution en devenir ! Philippe Noiret, Charles Denner, Jean-Pierre Darras, Daniel Sorano, Jean Topard, Georges Wilson, Maria Casarès, Geneviève Page, Christiane Minazzoli, Rosy Varte et bien d'autres prendront vite leur envol personnel.

Jean-Pierre Darras a raconté plaisamment un épisode piquant sur la vie de la compagnie lors d'une tournée en U.R.S.S.

Devant un parterre enthousiaste d'étudiants, férus de culture française, on fait comprendre à Jean Vilar que le membre le plus illustre de la prestigieuse troupe doit venir se produire sur scène ! Or, depuis longtemps déjà, Vilar se consacre exclusivement à la mise en scène et à la gestion, il ne peut fournir brusquement, *au débotté*, un texte honorable. La salle insiste. Pris de court, il se contente de réciter, très mal, les *fablès de La Fontaine*. L'assemblée, qui connaît *le Corbeau et le Renard* ou encore *le Héron*, déclame avec lui et complète ses omissions... Oui, la Bérézina ne coule pas très loin !

## PARIS XV

Toute cette fureur s'est éteinte, la place Jules Guesde, ou Nationale, ne retentira plus des harangues enflammées des ténors syndicaux ou politiques tels Georges Seguy, Jean-Paul Sartre et tant d'autres. À la proue de l'île Seguin, paquebot industriel échoué, le drapeau de la firme au losange est désormais amené. *Renault* est entré dans le moule uniforme du mondialisme économique, il n'imprime plus ses avancées, techniques ou sociales à ses concurrents. Lentement, scientifiquement démantelé, il a ouvert l'espace à l'embourgeoisement du lieu. Boulogne la riche, l'élégante, a dévoré, dégusté même Billancourt, par l'avancée insidieuse puis triomphante des résidences grand standing type *Front de Seine*. Pourtant l'île Seguin demeure dans l'actualité cet espace de mémoire industrielle.

Va t-il être sauvé ?

Pendant près d'un siècle il a reçu les vagues migrantes, déferlant de tous les coins de la terre.

- Les russes des années 20,
- Les polonais, italiens, espagnols, nord africains des années 60,
- Enfin les portugais, africains, turcs, etc.

Tous venus offrir leurs bras, leur courage, leur sueur à Renault.

Et maintenant ?

Stratégie délibérée ou ironie du destin ? Le site serait la propriété d'un grand patron français. Les idées, les projets cheminent. Peut-être une fondation, un musée ? Magnifique, un lieu de mémoire ouvrière ?

Pas du tout. Il serait prévu un musée *d'avant-garde* !

Un thème où *Renault* trouvera sa place.

À posteriori, j'apprécie l'aptitude et l'appétit que j'ai eu face à toutes ces distractions, à cette culture qui s'offrait à moi, jeune provincial ignorant.

Sans guide ni conseil, je m'en vais picorer, déguster les meilleures pièces de l'époque. Sans ordre ni méthode je mêle théâtre, music-hall, opérettes, ballets, revues sur glace etc. Quel éclectisme !

Certains titres ou spectacles résistent au temps et à l'oubli. Ainsi en est-il de: *Le don d'Adèle* avec Gaby Silvia, *Beckett ou l'honneur de Dieu* avec Bruneau Cremer... pas encore Maigret, une pièce comique, *Le Chinois*, un crime chez les dames du Prix Fémina avec Jacques Dufilho et Françoise Dorin, comédienne et pas encore auteur à succès. La trilogie de Marcel Pagnol au théâtre Sarah Bernhardt défendue par la famille du midi, Henri Vilbert, Pierrette Bruneau, Relys, Milly Mathis.

*La Cuisine des Anges*, d'Albert Husson avec l'excellent comédien Jean Parédès qui, dans le rôle d'un bagnard employé dans une famille de planteurs en Guyane, modifie les événements et les destinées facilement, lui qui n'a plus d'avenir. *Ouragan sur Le Caïne* au Théâtre en rond rue Frochot. La salle est minuscule, les acteurs jouent au milieu du public qui peut presque les toucher. *Douze hommes en colère*, la délibération d'un jury d'assises, du bruit, de la fureur, un grand moment de théâtre et parmi les douze, Jean-Marie Amato, la célèbre voix radiophonique de *Signé Furax*. *Bon week-end Monsieur Benneth*, à la Gaité Montparnasse, une pièce anglaise très drôle mais surtout les inoubliables yeux bleus de Denise Grey, célèbre grand-mère bien des années plus tard du film *La Boum*.

La danse classique et moderne.

Au théâtre de l'Empire, Avenue de Wagram, la Compagnie du Marquis de Cuevas et les débuts de Roland Petit et ses ballerines Zizi Jeanmaire et Colette Marchand. Dernière féerie, le Châtelet qui, seul à proposer une telle capacité, permet l'accueil des foules adoratrices du Prince de l'Opérette, Luis Mariano ! Lorsqu'il chante *Une nuit à Grenade*, ce sont mille *Belles de Cadix* qui soupirent avec *toi mon amour*...

Pourtant, derrière le sourire éclatant se cache une toute autre réalité. Le beau Luis est complètement dominé, dévoré

même, par sa famille, notamment sa mère et sa sœur. Chaque soir, après la scène, il passe en garçon obéissant dans la chambre de maman pour l'embrasser et rendre compte !

J'évoque avec plaisir mon premier spectacle parisien, *l'heure éblouissante*, jouée au théâtre Antoine, qui relate l'égarement d'un couple irréprochable : lui pasteur anglican qui perd la tête avec la demoiselle de petite vertu qu'il rêvait d'assagir, et son insoupçonnable épouse qui s'abandonne dans les bras d'un beau voyageur. Tout comme le titre prometteur, la distribution est éblouissante : Pierre Blanchard, Jeanne Moreau, Suzanne Flon, Bernard Lancrey. Difficile d'oublier une telle prestation, même quarante neuf ans après !

En juin 2002, mon épouse Jacqueline et moi jouons les touristes à Paris durant quelques jours. Au Louvre, à Orsay, en mini croisière sur la Seine ou le canal Saint-Martin, nous grossissons le flot pacifique et multicolore des nouveaux envahisseurs. Ce soir là, ma femme propose d'aller au théâtre. Va pour *Madame sans gêne*, avec Clémentine Célarié, au théâtre Antoine ! J'accepte bien sûr, curieux de retrouver, cinquante ans après, ce vieux serviteur de la Comédie, toujours implanté boulevard de Strasbourg. Je crois reconnaître le plafond, les lustres. En fait, rien n'a bougé. Les peintures, les ors, les fauteuils, les tapis, tout est là, un brin terni, fatigué, mais toujours là. Le rideau se lève, la pièce est enlevée, joyeuse, comique, réussie, avec de beaux décors. À l'entracte, je monte vers le foyer. Sur les murs demeurent les affiches des succès passés. Elle est là ! Glorieuse, elle m'attendait, c'est sûr, l'affiche de l'année 1952, celle de *l'heure éblouissante* ! Je vérifie. Jeanne Moreau, Suzanne Flon, Pierre Blanchard, Bernard Lancrey et les seconds rôles, Guy Pierrot et Jean-Marie Amato, pas encore Furax. À qui faire part de ma nostalgie ?

Durant la fin du spectacle, quelques rangs derrière nous, une dame rit très fort. À la sortie, on se pousse du coude :

- « cette belle blonde aux longs cheveux, entourées de deux jeunes filles... mais c'est Brigitte Fossey » la petite fille des *jeux interdits*. Aïe, le temps passe, elle est peut-être mamie ».

## Au bout de la chaîne

Après mon départ je ne suis jamais retourné à Boulogne. Que reste t-il à présent ? Le bureau de poste, sans doute, mais *Renault* ? L'usine a fermé définitivement en 1992, sectionnée, dépecée, expatriée vers de multiples autres sites jugés plus fonctionnels, plus rentables, moins combatifs !

Les ateliers sont vides et silencieux. Les performantes chaînes de montage sont mortes ! L'île Seguin désole Billancourt. Elle est devenue un sinistre *no man's land*, une friche industrielle en mal d'existence nouvelle. Les historiens, les sociologues étudient, enquêtent sur le géant mythique, sur ses mœurs passées. On fait parler les témoins des époques glorieuses, ouvriers, contremaîtres, émigrés, etc... Le nom, l'histoire, la vie de *Renault* sont liés aux conquêtes sociales de notre pays, toutes arrachées par des actions, revendications, des grèves ouvrières puissantes.

Quel calendrier !

- 1936 : les congés payés, les 40 heures, les premières vacances,
- 1945 : la nationalisation de l'entreprise,
- 1955 : la quatrième semaine de congés payés mais aussi les temps de pose sur les chaînes, les locaux de repos dans l'usine, l'entrée des femmes dans les ateliers, etc.

Tout cela chèrement acquis au prix de luttes souvent intenses.

*Quand Renault éternue, la France s'enrhume !*

Le 27 mai 1968, il y a 25 000 manifestants dans l'usine de Boulogne qui sera occupée par ses ouvriers durant trente trois jours.

Déjà en 1953 elle avait été violemment évacuée par les forces de l'ordre.

Image saisissante, lourde de symbole : la découverte dans la Seine d'un couple enlacé dans une ultime lutte, un manifestant et un C.R.S.

Limoges et puis l'échéance du paiement des *avances sur pensions* à préparer.

Mais ce soir, en se passant de dîner, peut-être que ce sera encore possible pour le ciné...

Enfin, à l'ABC, un immense succès populaire, *la route fleurie*, opérette charmante, cocktail de chansons et de bonne humeur. Le théâtre est petit, la pièce restera à l'affiche boulevard Poissonnière durant des années. Mille représentations ! Chapeau bas ! Georges Guétary est la vedette vocale mais le succès se déplace vers un couple imprévu, un duo tendre et comique, Bourvil et sa jeune partenaire Annie Cordy. On rit aux larmes. Le soir où nous assistons à la représentation, nous découvrons que l'un de nos copains possède le rire inextinguible et *haut perché* de la vedette Bourvil. Dans la salle, entre deux hoquets, les spectateurs se retournent, scrutent l'obscurité, et cherchent l'origine de cet écho hilarant qui déclenche à son tour de nouvelles tempêtes de rire. Scène et salle se répondent.

« Moi, j'aime le music-hall ! »

À la fin de l'année 1954, autour des *bourguignons de Saint Lazare* gravitent dorénavant de nouvelles têtes. Ce sont des gens du sud-ouest fraîchement incorporés au service de nuit. Il y a Vergnes, un tarnais, Franczal, un mince garçon brun peu loquace et promis à un tragique destin, et enfin Guy Lamolle, un catalan qui chante à tous moments. Grâce à lui, nous nous intéressons et fréquentons le music-hall presque à notre porte, l'Olympia. Comme je regrette de ne pas avoir acheté et conservé les programmes, les traces des revues du moment.

Les premières parties avant la vedette sont incroyablement fournies en attractions et numéros en tous genres: manipulateurs, jongleurs, gymnastes, dresseurs d'animaux, ventriloques, humoristes, chansonniers, encadrent, à un rythme infernal, les espoirs de la chanson baptisés *vedettes anglaises*, voire *vedettes américaines*, pour trois ou six chansons, selon leur notoriété naissante. Tous ces artistes sont présentés par l'hôtesse maison, Suzanne Gabriello, fille de papa Gabriello, comique bafouilleur, mais surtout celle qui suscitera chez Jacques Brel une passion ravageuse,

« *Ne me quitte pas,  
Il faut oublier,  
Tout peut s'oublier....* »

1950 – 1960, sans doute la décade la plus éblouissante de la chanson française. Tout a été dit sur Piaf, Montand, Brel, Brassens, Trenet, Bécaud, Aznavour, etc. Une constellation jamais remplacée d'auteurs compositeurs interprètes. J'ai vu et entendu tous ces *monstres sacrés*. Mais à leurs côtés brille également toute une profusion d'autres grands talents.

La plupart attendront que se lève le rideau rouge, que le cercle de lumière les projette vers un public prompt aux applaudissements, mais aussi parfois aux sifflets. Beaucoup connaîtront cela.

Inspecteur, contrôleur, receveur, entourent Berthe et recherchent les erreurs.

Le personnel est prêt, habillé pour sortir, il attend, il y a cette fois, madame T., un agent chevronné qui se ronge les sangs, son mari patiente à la porte, ils ont un train à prendre bientôt gare d'Austerlitz. Il lui faut partir et enfreindre la consigne ou solliciter le receveur. Elle n'ose rien, et ratera le départ du train !

Après le retrait de monsieur Bernard, j'ai vécu des *soirées comptables* plus détendues, son successeur ayant délégué ses pouvoirs. Les agents partis, avec la nuit, une ambiance feutrée s'instaure. Le reste du bureau est plongé dans l'obscurité. Seule la table du bureau d'ordre, recouverte de registres et cahiers, est inondée de lumière. Berthe recopie les derniers chiffres sur le brouillon de caisse, nous attendons, redoutons l'annonce :

- « Tiens, cent vingt francs en plus ! »

Avec Rialland ou Jean Pierre Lambourieux, nous vérifions chiffres, totaux, reports.

- « Attention aux 5 de Madame Raoux, ils ressemblent à des 3 ! »

Nous savons ! Tandis qu'au loin, la sonnette des derniers autobus retentit, au-dessus de nos têtes l'énorme tic-tac de la grosse pendule résonne. Instants magiques ! Parfois Jean-Pierre lève la tête.

- « Bon sang ! Ma femme va hurler... Nous devons aller au cinéma... »

Ah, on ne cherche plus cent vingt francs mais vingt centimes, c'est plus difficile...

Les dénouements sont joyeux, voire comiques. C'est Berthe qui soudain s'interroge... Cette régularisation comptable matinale, oubliée, qu'elle a, peut-être, effectuée dans le mauvais sens !

“Ouh, ouh, Berthe !”

Derniers échos sonores. Les hurlements vengeurs de Lambourieux jetant un stylo rageur en direction du chiffre coupable. Le charme est rompu, nous nous saluons à peine et disparaissions. Demain sera un autre jour et sera vite là. Tiens, mais demain, il y a la quinzaine des *mandats payés* à expédier au centre de contrôle de

## Départ

Mes archives personnelles l'attestent : le 1<sup>er</sup> avril 1966, j'ai quitté Boulogne Billancourt sud. Il ne me reste aucune image de ce départ puisque me voilà déjà vers mon futur, une nomination régulière et désirée sur Paris XV.

Je pars sans nostalgie puisque ceux qui viennent de m'accompagner durant ces trois années, Bernard, Berthe, Yves, Marie-Rose, Marie Jeanne, Jacques et Lucette Perrier Lambourieux, Rialland sont, eux aussi, déjà loin ou en partance. Les lieux ne sont rien sans les êtres qui les occupent, les habitent.

Que dire de plus, retrouver d'ultimes anecdotes, des ambiances...

Évoquer encore l'ancien receveur, le redoutable monsieur Bernard, personnage d'un autre âge... Les agents les plus expérimentés redoutaient ses commentaires, son ironie. Sa présence, presque un règne, a sans doute retardé l'éclatement des effectifs du bureau. Qui aurait déposé entre ses mains des demandes de fiches de vœux pour partir ? Retour donc sur les après-midi du samedi où l'autorité du patron se mesure particulièrement.

Les fins de vacances autour de seize heures y sont pesantes, de vraies folies parfois ! Ces quelques heures récemment retirées aux usagers, les bureaux ferment à 16h30, sont pour tous, mal vécues. Les portes sont closes dans une ambiance d'émeute, ensuite il faut tarir la salle de ceux qui sont encore là ! Et la pendule qui galope :

- « Bientôt 17 heures, je n'ai pas compté ma *sous-caisse* et *le vieux* qui tambourine et attend mon versement... et mon mari... et ma femme qui piaffe dehors ! »

Le samedi, tous veulent aller vite, trop vite, les erreurs se multiplient, spécifiques et presque normales... Mais à Boulogne Sud, samedi ou non, on ne transige pas avec la règle : les guichetiers attendent l'ajustement de la caisse générale pour quitter le bureau !

Et aujourd'hui encore, la journée comptable accroche.

Quelques décennies après, j'apprécie, *avec un plaisir morose*, la courbe de carrière de ces fantômes magnifiques. Les triomphes interrompus, l'insidieux effacement, et même l'oubli total.

Comme le chante Charles Trenet, *Moi, j'aime le Music-hall*, et sa magie. J'ai donc applaudi au gré des programmes Mouloudji, Patachou, Gréco, Jacqueline François, Jacques Pills, Colette Renard en robe rouge, Marcel Amont, Mick Micheyl, Salvador -dèjà-, les Compagnons de la Chanson, Félix Marten, Brassens à son premier passage à l'Olympia, les Marino-Marini, groupe italien formidable, les Platters, et oui... peut-être seulement en première partie de programme, et un percussionniste hors pair, Lionel Hampton !

La liste complète serait longue, certains résistent mieux à l'oubli par la grâce d'un détail: Léo Ferré, figé, retient sur scène par le collier un énorme Saint Bernard, aussi immobile que lui.

Très à l'aise, Eddie Constantine chante et blague avec son pianiste Jeff Davis, un gros type sympathique. Déjà connu au cinéma pour son personnage de dur à l'accent américain, son passage à l'Olympia est triomphal. Durant nos nuits laborieuses, nous sifflons et fredonnons ses succès.

Une silhouette élégante dans le halo de lumière, les épaules nues qui émergent d'un long fourreau noir, la classe de Dany Dauberson.

Des éclairages verdâtres pour un escogriffe qui joue de sa maigreur et de ses immenses bras, Philippe Clay à ses débuts chante entre autres refrains :

« J'suis un noyé assassiné  
par un gars qu'en voulait  
à mon porte-monnaie... »

Fulgurant éclat de rire repris par la France entière, *Si t'as été à Tahiti...*

Voilà Paola, vedette d'un seul titre. Elle n'a pas été plus loin.

Une petite jeune fille, des nattes, une guitare, c'est Marie-José Neuville, baptisée *la collégienne de la chanson*, totalement tombée dans l'oubli.

Autre débutant sur la scène du boulevard des Capucines,

maigre, petit, un peu sinistre, et cette voix... mais cette voix... Aznavour, vraiment à la peine pour ses débuts.

Le public ovationne la puissance, l'engagement, le souffle de Pia Colombo, sans doute une des nouvelles Piaf si... pauvre colombe, frappée si jeune, face au regard impuissant et désespéré de Maurice Fanon, son mari.

*Quelle vilaine liste*, que l'évocation de tous ces interprètes muets trop tôt : Lucienne Delyle, Colette Deréal et sa chanson fétiche pour moi :

- « *À la gare Saint Lazare* »

René Louis Lafforgue, fils d'émigrés espagnols, auteur interprète prolifique, *le poseur de rail* et l'immense *Julie la rousse*.

Un trio vocal dispersé par l'assassinat d'un de ses membres, Les trois ménestrels. Comme pour les Frères Jacques, leur prestation sur scène atteint la perfection.

En 1959, à Bobino, nous sommes si bien placés que nous pouvons presque toucher l'artiste, Jacques Brel ! C'est un fleuve, un ouragan, il emporte tout, n'attend guère les applaudissements, enchaîne déjà avec un nouveau titre. Il est encore en bonne santé, la période un peu *prêcheuse* de ses débuts est dépassée, la maturité, la virtuosité verbale s'affirment, c'est l'heure de *La valse à mille temps*, *Vesoul*, *Madeleine*, *Bruxelles*, etc.

Vers 1960, *les bals de la Mutualité*, place Maubert, connaissent le succès. La formule mixte plaît : une première partie music-hall puis bal après transformation de la salle.

Mariés depuis peu, Jacqueline et moi y allons, mais les retours aux premières heures de l'aube s'effectuent *pédibus jambis*.

Ce soir là, deux chanteuses se partagent l'affiche : la blonde et rose Pétula Clark joue de son délicieux accent anglais face à une déesse brune, longue robe blanche, à la voix de cristal, Maria Candido, qui chante *les cloches de Lisbonne*.

La révolution est pourtant au programme, mais nous l'ignorons.

Pour deux chansons, un grand type blond vêtu en cow-boy déboule sur scène. Il maltraite sa guitare, hurle, se déhanche, tape des

altercation entre deux titulaires –chenus- de la retraite du combattant, la belle réplique finale :

- « Monsieur, j'étais à Verdun, et je ne vous y ai point vu ! »

Revenons à Boulogne Sud. Est-ce possible ? Je l'ai fait durant quelques absences de Madame Raoux, j'assume... Je suis titulaire, au guichet : paiements, bons du trésor, emprunts, pensions, etc. Une épreuve, pour moi qui compte mal et lentement. Les grosses sommes, les masses de billets et surtout, les opérations *à risques* : émission, remboursement des bons du trésor et emprunts. Heureusement peu nombreuses mais imprévisibles, elles me donnent le vertige ! Ainsi cette dame discrète qui, avec un geste de conspirateur dépose sur la banque une liasse de bons, sa voix est un souffle :

- « À renouveler... »

Les titres ne sont pas *domiciliés*, une chance, ce serait encore plus long mais j'opère *sans filet*, le client est anonyme, gare à l'erreur !

Marie Jeanne, elle, connaît son monde, on me le fait vite savoir :

- « La dame n'est pas là ? »

- « Elle revient lundi... »

- « Ah... »

Soupir de déception, il faudra faire avec ce jeune...

Le paiement des coupons d'emprunts est lui aussi redoutable, avec consultation des numéros de titres *sortis au tirage* et remboursés avant échéance. Marie Jeanne est bonne collègue, elle ne s'absente pas aux échéances des *avances sur pensions*. C'est un exercice spécial, de nombreuses retraites dont les accidents du travail sont dues au trimestre échu, le code des pensions autorise des avances mensuelles mais avec retenues. Nous appliquons donc un taux de frais, calculé sur des fiches roses spéciales.

Le jour de l'échéance, dès l'aube, les postulants se pressent en nombre, bien avant l'ouverture des portes. Longues attentes, bousculades, mauvaise humeur sont au rendez-vous. Comme pour l'ouverture de la pêche, c'est ce jour là, et pas un autre. Peut-être est-ce pour ces têtes grises l'occasion de se voir, de se compter ? Mais personne ne doit tricher, chacun son tour, les resquilleurs sont repérés, dénoncés, parfois le ton monte et reviennent les vieux réflexes guerriers ! Ainsi vécue dans un autre bureau, suite à une

pieds et termine couché sur les planches ! Le parterre applaudit poliment mais aux galeries supérieures, c'est le délire. Il y a là-haut de très jeunes spectateurs. Johnny Hallyday, et avec lui la vogue yéyé sont en marche.

*Souvenirs, souvenirs*. La déchirure est si légère d'abord, personne n'y prête attention, les jeunes se choisissent des idoles pour affirmer leur indépendance. Ils cessent de chanter les refrains de leurs parents, pire, ils les brocardent ! Une légère accalmie, grâce à *Clo-Clo*. Encore une fois, les filles et leurs mères dansent avec les *Claudettes* puis pleurent Claude François. *Alexandri, Alexandra...*

Le fossé devient gouffre, la langue anglaise s'installe et règne sur tout ce qui s'écoute dans les discothèques. *La chanson française*, cette grande dame désormais en haillons s'interroge :

- « Comment et pourquoi suis-je tombée si bas ? »

Chez le disquaire, lorsqu'il existe, on peut retrouver, avec une patience d'ethnologue, Montand, Ferrat, Ferré ou Mireille frileusement regroupés sous l'étonnante rubrique *chansons françaises*.

Pouah ! Des vieilleries, des curiosités, à consommer avec précaution... les paroles sont dans la langue de Molière !

Cette perte d'identité culturelle n'interpelle guère pour le moment et il en existe beaucoup d'autres formes.

En attendant des jours meilleurs, évoquons encore la chanson et le music-hall, grâce à la reine, -incontestablement pour moi-, je veux parler d'Edith Piaf.

J'ai eu l'immense privilège de l'avoir vue et entendue lors de deux de ses passages à l'Olympia.

En 1954, Bruno Coquatrix achète un cinéma boulevard des Capucines et le transforme en music-hall. Le succès est immédiat.

D'abord en 1955 elle prend la relève de son tout récent mari, Jacques Pills.

La deuxième fois, entre février et avril 1958, elle y triomphe avec des titres mythiques comme *La foule*, *Tu me fais tourner la tête*, *C'est à Hambourg*, *Les amants d'un jour*, etc. Elle impose alors son protégé du moment en première partie, Félix Marten qui chante, entre autres refrains, *Fais moi un chèque !*

Il me reste des images, de l'émotion.

En 1958 sans doute, l'orchestre joue dissimulé derrière un immense voile de tulle blanc. Devant la scène, la petite silhouette vêtue de noir puis l'incroyable voix, la présence, l'envoûtement...

La salle est totalement conquise, c'est irrésistible. Après chaque chanson les applaudissements et les clameurs sont interminables.

Ce jour là, un homme s'élanche dans l'allée, vers la scène, crie sa dévotion, il est comme fou. Piaf s'amuse, elle en a tant vu. De sa voix aux accents faubouriens, elle le calme :

- « Mais oui mon gars, t'es gentil, mais s'il te plait, ... retourne à ta place. »

Chaque soir c'est le même triomphe, le contrat initial est prolongé de plusieurs semaines, les artistes prévus doivent patienter ou s'incliner face à la reine.

Piaf immense, inoubliable, éternelle. Elle est l'héritière de Mistinguett, de Chevalier, elle est Paris et la France, elle incarne la rue, les bals populaires, le monde des bistrotts, des filles perdues, des petits matins blêmes, les amours qui finissent mal, le peuple avec sa dureté ou ses petits bonheurs.

Je ne suis pas seul parmi *les gens de ma saison* à mesurer dorénavant l'avance implacable du temps devenu même *mon temps* !

Il n'est plus celui concédé à l'employeur ou consacré à la famille ou aux loisirs, il est devenu *le temps qu'il me reste*. J'en suis le comptable unique et pointilleux. Avec mes pairs, nous paradons encore, plaisantons, remettons à un peu plus tard la montée vers le fameux troisième âge, le grand, le vieil, enfin l'âge quoi !

Que de tricheries, coquetteries sur le sujet, un florilège d'expressions chiques ou techniques circulent, des *placebos* de l'âge pour édulcorer, consoler... *On trouve les papis, les mamies, les anciens, les seniors, etc.*

Les rappels à l'ordre surviennent parfois imprévus, par un détail, un mot, un regard. Ainsi, il y a peu, relevée lors d'un voyage aérien, l'ironie à peine voilée de jeunes passagers à l'encontre de notre groupe de retraités. Les sentences drôles ou philosophiques concernant l'âge ou la différence d'âge sont nombreuses, dont le fameux :

- « Une personne âgée, c'est quelqu'un qui a dix ans de plus que vous ! »

Diable, si je sollicite des réductions de tarifs aux entrées de cinémas, piscines ou musées, voici que l'on n'exige plus la preuve de mon état de retraité ! Aïe, je n'ai plus à démontrer que je suis vieux, ça se voit ! Vais-je la rencontrer encore une fois la merveilleuse caissière qui aura un doute sur mon âge et me réclamera, bonheur suprême, une pièce d'identité ! Mais certainement, tout de suite, avec plaisir, la voilà, merci, bonne journée à vous, charitable personne !

On est toujours le vieux de quelqu'un ! Me voilà celui de mon double, lui qui caracole dans ma tête toujours agile, ailé, jeune...

Tel un montreur de marionnettes je le meus, l'actionne, le promène à mon gré dans les méandres de mes lieux de mémoire, étonné de ses performances passées, pourtant modestes et banales.

Les garçons sont joyeux.

- « Allez, on finit les bouteilles et on invite monsieur le receveur. »

Il trinque, trouve le Bordeaux convenable. Il se renseigne. L'entreprise *Untel*, il connaît, il retournera les voir après les fêtes.

On oublie l'événement. Un soir, le patron revient de visites, il a l'œil mauvais, il sort de chez l'imprimeur. Le vin, le carton de bouteilles, il en était l'unique destinataire ! Honte à nous qui lui avons bu, *sifflé* son vin ! Il se révèle très mauvais perdant, n'apprécie pas du tout la farce, cela ne le fait pas rire, ni même sourire. Très longtemps après, il remet le sujet sur la table, rêve t-il d'une compensation ? Ce personnel *ces cochons* qui ont bu son vin ! Nous voici marqués d'une manière indélébile, comme les tâches de vin sur la nappe.

Sacha Guitry l'a compris. Dans son film *si Versailles m'était conté*, elle chante *Ça ira* sous les grilles du roi Louis XVI.

Contrairement aux interprètes modernes, Piaf n'a pas d'auditoire précis, pas plus qu'une tranche d'âge privilégiée dans ses adorateurs. Elle est populaire et universelle. Elle a même séduit l'Amérique.

En septembre 1962, la France sait que dans le pauvre corps, cassé par les accidents, torturé par la chirurgie, ruiné par les excès... la voix d'Edith demeure miraculeuse.

Et l'incroyable se produit.

La petite forme hésitante entrevue aux actualités cinématographiques et soutenue par des infirmières renaît :

- « Piaf va chanter ! »

Le nom magique résonne encore une fois. L'Olympia est programmé. Le peuple de Paris a compris, il sera au dernier rendez-vous. En un seul soir, tous les titres du dernier récital flambent. Ils sont en parfaite adéquation. C'est encore une fois la vie de la Môme Piaf, ses erreurs, cette existence qui brûle trop vite, trop fort.

Cette dernière folie, ce jeune mari grec Théo Sarapo qui chante sur scène avec elle et questionne :

*À quoi ça sert l'amour ?*

Et Piaf de répondre :

*« Toi tu es le dernier,*

*Toi tu es le premier... »*

Un an plus tard, le 14 octobre 1963, Théo et le peuple de Paris accompagnent le cercueil d'Edith Piaf jusqu'au Père Lachaise. Deux millions de personnes sont, dit-on, sur le parcours. Des funérailles nationales !

Théo Sarapo mourra jeune lui aussi. Mais il lui faudra sept ans pour rembourser les dettes d'Edith.

J'ai visité une fois les tombes glorieuses au Père Lachaise. De loin, j'ai vu un vieux type arroser les fleurs de la tombe d'Edith Piaf. Il s'agit d'un ancien musicien qui vient là depuis des années, chaque jour...

Je n'attache que peu d'importance à la météo, ses variations, ses records. Pourtant je peux attester d'une chose, c'est que mes premiers hivers parisiens, notamment ceux de 1953 à 1955, furent particulièrement rigoureux. Dans le quartier de la place de l'Europe, le soir venu, la vie semble ralentie, comme les voitures qui roulent *au pas*. Des ombres emmitouflées rasant les murs des immeubles et, comme moi, utilisent les trottoirs avec d'infinies précautions tant ils sont recouverts - et pour longtemps- d'une épaisse carapace de glace sale.

Je l'ignore bien sûr, mais en cette fin d'année 1954, je passe mes derniers mois à Saint-Lazare.

Papa est décédé en juin 1953.

Éloigné à Paris, je n'ai pas vécu les étapes de sa maladie. Désertion, fuite inconsciente... Je tente de me faire pardonner par de fréquentes visites auprès de maman et mon jeune frère Pierrot.

Ma mère est dans une situation difficile. Elle avait quitté son emploi de vendeuse en confiserie à la naissance de mon frère. Il est âgé de neuf ans mais mon père est mort trop jeune pour qu'une pension de veuve soit versée. Trop âgée désormais pour le commerce, ma mère doit se résigner à des emplois pénibles et mal payés. Elle s'épuisera dans un établissement de bains, une cantine, puis à faire des ménages chez divers patrons. Je l'aide un peu financièrement mais j'aurais pu faire beaucoup mieux. Par fierté, elle ne me demande rien. Recevoir une semaine son *grand fils* de Paris doit représenter une coupe sombre dans sa très modeste économie. Je n'en ai pas conscience ! Et puis, insidieusement, voilà les *grincements* de notre vieille maison qui se manifestent : la fuite d'eau dans la cour, les tuiles cassées sur le toit, cette porte qui ne ferme plus. Le froid insupportable de l'hiver, les seaux de charbon à hisser

En cette fin d'année 1965, notre receveur accentue ses visites auprès des entreprises rattachées au bureau. On parle dépôts de courrier, machines à affranchir, sans doute aussi assurances de la C.N. P. etc.

En soirée, les dépôts en nombre deviennent plus fournis, la période des fêtes de fin d'année survient, c'est le temps des étrennes. Nous recevons des calendriers publicitaires, quelques boîtes de bonbons.

Comment remercier, et qui ? Les cadeaux se font à la sauvette, à travers un petit guichet à l'arrière, par des anonymes, une secrétaire, un chauffeur... Tout de même, ça fait plaisir, on nous aime ! Personne n'ose ouvrir les boîtes, les chocolats attendent la dégustation. À quelques jours de Noël, quelle surprise ! Une entreprise nouvellement installée, une imprimerie je crois, livre en même temps que le courrier, un petit carton de bouteilles de bon vin, des appellations contrôlées en crus de Bordeaux : cadeau !

- « Vraiment, ils sont gentils, merci, merci beaucoup... Remerciez monsieur votre directeur, il y a une carte de vœux, nous sommes surpris, contents, heureux, merci encore... Joyeux Noël... »  
Les jours, les semaines passent.

Michel, un solide catalan de la brigade du matin n'y tient plus. Lors de son retour en soirée, il consulte :

- « Alors ce vin, on se le boit oui ou non ? »

- « D'accord, tu t'en occupes... »

Ce sera une fête expresse, sur le pouce, quelques verres et gobelets hétéroclites, des biscuits, les chocolats. On trinque à la sauvette à l'arrière.

- « J'ai du monde à mon guichet... »

Madame Raoux hésite et tarde longtemps avant d'oser, rougissante, tremper ses lèvres. Et si les clients devinaient... respiraient les effluves...

remplacé pour quelques jours par un Inspecteur de la brigade de réserve. C'est un homme âgé, discret, humble, il a des yeux las, gris bleu délavés, rien ne semble le contrarier. Il respire la simplicité, la bonté. Bien sûr, il ignore tout de l'enquête et redonne les mêmes conseils de patience, avec les mêmes mots, dix fois entendus. Il subit ensuite, sans mot dire, la lecture publique et hargneuse des lettres d'excuses déjà reçues par la plaignante.

Nous n'avons pas compris qu'aux îles, elle a vécu la plus belle aventure de sa vie et que par notre faute, il ne reste aucune trace de la belle histoire, nous lui avons gâché, perdu ses souvenirs. Lionne frémissante et magnifique, elle vide son sac. L'orage éclate, les critiques pleuvent sur la tête du petit homme. Nous nous sommes moqué d'elle, nous sommes des incapables, il en est le plus beau spécimen. Elle ne pardonnera jamais, elle nous hait ! Par chance, le guichet fait barrage, sinon elle le saisirait sans doute par le col. Elle termine en beauté par l'insulte définitive :

- « Sale petit fonctionnaire ! »

Cent paires d'yeux ont suivi le lynchage avec gourmandise...

Enfin elle part. Le petit inspecteur n'a pas bronché, son œil reste triste, lointain, presque détaché. Il s'épanche sobrement :

- « Elle était vraiment en colère ! »

Doux euphémisme !

Martine devient rare, dédaigneuse, elle nous ignore.

sur deux étages, les réserves de petit bois à préparer. Je fais de mon mieux mais j'ai la tête ailleurs. J'ai vingt ans !

Précisément, ma courageuse mère propose de fêter cet anniversaire marquant. En novembre, sans doute à coups de privations, elle concocte un petit budget qui permet de réunir mes deux cousines et mes proches copains *descendus* de Paris : Michel, Jacky, Roger Dubois et Roland qui a travaillé la nuit précédente et qui n'est pas très frais. Qu'importe, la fête est réussie, nous la finissons à la foire de Dijon.

Je suis convoqué à la *salle des états de Bourgogne* à Dijon pour le célèbre *conseil de révision*. Impossible d'ignorer mon avenir. Mais pas d'inquiétude, le 8 mai 1954, l'inéluctable reddition du camp retranché de Dien Bien Phu a lieu en Indochine, la guerre se termine et je fais partie des *petits veinards* qui vont bénéficier d'un service militaire raccourci. À cet instant, je n'y pense guère. Il me faut consommer ce bon temps qui me reste. J'aurai tout le loisir d'évoquer ces heures éblouissantes durant l'immobilisme du temps militaire.

À Saint Lazare, dans l'environnement du bureau, la cantine, les cafés, les trottoirs de la rue de Berne, notre génération trieuse s'épanouit. Est-ce le pressentiment des lendemains qui chanteront moins ?

La nébuleuse des copains de sorties fluctue au rythme du service. Il y a d'abord le noyau dur, ceux de Levallois : Michel Jacquin, Jacques Prost dit Jacky, Forest, tous bourguignons mais aussi des francs-comtois, Arbey, Climonet.

Face à l'armada bretonne, nous recrutons large. Pour ce groupe, l'après minuit au métro *Louise Michel*, c'est d'abord le rituel des tournois de baby-foot interrompu par le redoutable :

- « Messieurs, on ferme ! »

Puis, avec la bénédiction d'un patron d'hôtel bienveillant s'ouvrent les nuits non stop de tarot, dans un Levallois désert et silencieux. Ce sont d'interminables parties, hors du temps, et sans les contraintes habituelles

- « Demain tu dois te lever, tu y penses ? »

Précisément, demain ils ne se lèveront pas. À l'aube, saturés et satisfaits, les combattants se dispersent dans les étages, les chambres...les lits sont là...

À Levallois, l'hôtel Alexandra rue Rivet c'est Macao ! Mais on y joue seulement à dix sous le point.

Pour les autres, après le ciné ou le dernier métro, on se raccompagne en faisant de longues errances nocturnes. L'heure importe peu, la ville nous appartient. Ses rues, ses trottoirs, le temps aussi. Nous ne sommes guère pressés de rejoindre des chambres d'hôtel anonymes et surtout, nous n'avons pas sommeil.

Magie de la nuit, les lumières, le monde des noctambules, des rencontres. Peut-être ? On ne s'aborde pas de la même manière que le jour. La nuit, le temps est ralenti, presque suspendu. Même Pigalle, Blanche et Barbès sont paisibles, nous évoluons parmi le monde des gens de la nuit. Sur les grands boulevards, l'arrivée de la belle saison amène l'ouverture des terrasses des grands cafés, les tables et chaises investissent les trottoirs, les orchestres sont là, Aimable et son accordéon retiennent les badauds en rangs serrés vers la Porte Saint-Denis. Le spectacle est gratuit, on passe la soirée là, le flot automobile est encore discret.

Joseph ! Dans les années 50, l'ancienne gloire footballistique du racing club de Paris et de l'équipe de France. Il y a peu, il brillait au Parc des Princes avec les Vignal, Marche et Cisowsky. Technicien et dribbleur incomparable, le voici ici, déjà voûté et rétréci, il passe le plus clair de son temps dans le discret restaurant yougoslave.

Voilà qui est mince concernant les clients célèbres. Pour retrouver d'autres personnalités, il faut des circonstances particulières. Ainsi Martine, hôtesse de l'air, une profession qui fait rêver à l'époque, la trentaine, belle, grande, les cheveux châtons et flamboyants, elle est une cliente discrète, jusqu'au jour fatal où...

Elle revient de vacances inoubliables passées aux Antilles. Nous l'apprendrons d'abondance dans les jours à venir, elle a vécu là-bas quelques semaines de rêve avec un garçon qu'elle baptise *son dernier amour*. De ces jours merveilleux, la mer, les plages, les fleurs, les palmiers, les couchers de soleil, les enlacements romantiques, il reste une pellicule photos 24x36 expédiée vers un laboratoire lointain depuis notre bureau.

La tragédie se met en place. Les jours, les semaines passent, les photos ne reviennent pas. La réclamation est établie, mais il s'agit d'un objet ordinaire. L'expéditrice devient de plus en plus nerveuse à chaque passage, mais elle garde confiance. Nous l'avons tous, au moins une fois, rassurée, conseillée, il lui faut donner des détails pour l'identification des photos, à Libourne, au centre de recherches du courrier. C'est qu'elle en a des détails à fournir Martine sur *son dernier amour*, les lettres pleuvent ! À chaque retour de voyage, elle nous harcèle, devient incontournable. À midi, lors des relèves, les agents du matin signalent à monsieur Rialland agacé :

- « Martine est venue pour *son affaire*, elle repassera ce soir... »

L'inspecteur ne sait plus quoi répondre, les relances sont sans effets, il ne se passe plus rien. Un jour enfin, la réclamante comprend. En face d'elle se trouve une administration, impavide et insensible, un *machin* dirait *le Général*, ce jour là est douloureux pour un innocent. Martine a revêtu son bel uniforme bleu d'hôtesse de l'air et demande à rencontrer monsieur le Receveur. Il est absent, dommage, alors l'inspecteur. Monsieur Rialland est

Marie Rose fréquente depuis peu un agent de Jaurès, le second bureau satellite de Boulogne. L'inclinaison est née, sans doute, à la cantine du central téléphonique Jasmin. La cantine, terme jugé péjoratif, a laissé place à celui de restaurant administratif, fonctionnel et distingué. Les repas sont-ils meilleurs ? Postiers, télécommunicants des deux sexes ont-ils encore le temps de s'y connaître ? Au bureau, la référence, le modèle, devient Jaurès !

- À Jaurès, ils ne procèdent pas comme ça...
  - À Jaurès, il y a plus d'agents, plus de guichets, plus de ceci, moins de cela...
  - La receveuse de Jaurès a obtenu... a décidé... accepte que...
- C'est bien connu, ailleurs l'herbe est plus verte !

Située au nord de la ville, touchant le seizième arrondissement de Paris, la clientèle de Boulogne Jaurès est bourgeoise et aisée, les personnalités, les vedettes y sont nombreuses, elles n'élisent pas domicile à Billancourt. Dans ce registre, nous faisons aussi *pâle figure*, la liste de nos stars est bien maigre. Nous avons Philippe Lemaire, comédien et ex mari de Juliette Gréco qui demeure au *Point du Jour* et sans doute dans l'attente du téléphone, il fréquente nos cabines. Nicolas Silberg, un jeune et discret sociétaire de la Comédie Française. Mario Bena, un ancien radio reporter sportif, tombé dans l'oubli, ce qui est sûrement son drame. Personne ne le reconnaît, il vient toucher des mandats et se soumet de fort mauvaise grâce à la vérification d'identité... Il serait davantage vexé si j'osais lui avouer que j'ai grand peine à reconnaître le fringant jeune homme brun de la photo apposée à son permis de conduire délabré, vieux de quarante ans et monégasque, dans le sexagénaire rondouillard et ronchonneur qui me fait face...

Enfin, derrière le bureau, rue Molière, dans le petit bistrot qui jouxte notre bâtiment, le crépuscule du Dieu ! Accroché au bar des heures durant, boit-il ? Je ne peux l'affirmer. UJLAKI... Monsieur

C'est précisément durant l'été 1954 qu'apparaissent les premières manifestations d'un phénomène qui va totalement bouleverser la vie des français. Sur les trottoirs, des groupes de gens s'agglutinent contre les vitrines de magasins *Radio – électro – ménager* et fascinés, regardent à l'intérieur.

En juillet 1954, la Suisse accueille pour la première fois en Europe depuis l'après-guerre la *coupe du monde de football*. Les matchs peuvent se regarder sur l'écran d'un étrange boîtier : la télévision !!

Quelle promotion pour la magique invention. Par exemple, les évolutions des virtuoses du moment, les footballeurs de l'équipe nationale de Hongrie. La France ne participe pas à la compétition, mais ici on admire le jeu soigné, élégant, et la technique des Magyars. Ne viennent-ils pas de *ridiculiser* l'équipe d'Angleterre, notre ennemi héréditaire, à Wembley ?

Les premiers matchs confirment les pronostics : Puskas, le capitaine hongrois, surnommé le *major galopant*, et ses copains Boszik, Kocsis, Czibor dit *tête d'or*, sont en marche vers un succès triomphal.

La finale du 4 juillet, face à la toute nouvelle équipe de R.F.A. sera une formalité pour les artistes qui ont déjà passé en phase éliminatoire, un terrible *6 buts à 2* à cette formation allemande.

Devant les vitrines, on suit en noir en blanc les évolutions des petites silhouettes. Il pleut sur Berne, mais les hongrois ne digèrent pas le jeu ultra physique de leurs adversaires, la surprise est énorme. Les supers favoris sont battus !

Moins de dix ans après la guerre de 1939/1945, scindée en deux, l'Allemagne renaît de ses cendres et ses footballeurs remportent l'une des plus célèbres épreuves sportives. Bien plus tard, on écrira, on parlera d'une équipe de *laboureurs*, on évoquera à mots couverts les méthodes spartiates d'entraînement, les substances

absorbées par les jeunes allemands.

Puskas part à Madrid monnayer ses talents, il ne sera pas le seul à tirer profit de l'événement. Les *étranges lucarnes* vont faire la fortune des marchands de postes T.V. Adieu les reportages à l'écoute de Georges Briquet !

Les Dieux du stade perdent aussi de leur brillant. Sous la plume des journalistes spécialisés, leurs gestes et performances étaient chantés, magnifiés de manière épique. Et voilà le téléspectateur qui à son tour devient juge, entraîneur, sélectionneur, critique.

Complètement tombée dans l'oubli, cette conséquence *loufoque* de la coupe du monde 1954, l'Affaire Zacharias. En septembre, la bombe éclate dans les milieux sportifs et mêmes politiques. L'un des principaux clubs de football français, le L.O.S.C. de Lille vient de recruter un joueur de l'équipe de Hongrie : Zacharias. Certes, il s'agit d'un remplaçant peu connu mais la réputation est là. Sans doute après la coupe du monde n'est-il pas repassé à l'est. Après l'annonce, les jours passent, le début du championnat est proche, les journalistes s'interrogent. C'est vrai, il s'agit d'un passage à l'ouest, rien n'est simple, les autorisations, les visas, etc. Viendra, viendra pas Zacharias ? Un vrai feuilleton !

Enfin il est là ! Promis, il sera sur le terrain, mais hors de forme, lors d'un match amical du L.O.S.C. à Rouen. Et Zacharias apparaît !

Quoi, ce gros type poussif, un titulaire de l'équipe de Hongrie !

Personne ne le reconnaît. Mais qui le connaissait ? Vu à la télévision, et si petit sur l'écran...

Dès le début du match, Zacharias tente un truc insensé : un shoot énorme, décroché de très loin, très puissant et qui frise le but ! Et puis, plus rien. Il ne court pas et rate tout ce qui se présente.

À la mi-temps, la police vient arrêter Zacharias dans les vestiaires. Il s'agit d'un ancien légionnaire, peut-être hongrois, mais pas footballeur et qui bien sûr avait demandé, aux dirigeants lillois des avances sur salaire. Le légionnaire était sur le sable !

- « Nous rembourserons, pitié, nous sommes honnêtes ! Ne me renvoyez pas ! »

Le vieux est mal à l'aise, il grogne.

- « Relevez-vous, je vous en prie ! Je vais faire un courrier explicatif... »

L'affaire va s'arranger, sans doute transformée en dommages de guerre !

Inexorablement, la dame rapatriée doit être envoyée sur un guichet un peu plus difficile. En soirée, elle est placée sur le guichet caisse d'épargne, retraits à vue. Les opérations sont simples : encaissements, décaissements. Cependant, elle perd cent francs ! Les procédures de détections et recherches consistent à convoquer, sous une forme évasive, tous les usagers ayant effectué une opération ce jour là.

Voici revenu cet après-midi un trio d'algériens brandissant les avis de madame Bardenois. Elle est absente. Ce sont deux pauvres gars fatigués qui ne parlent pas notre langue. Ils sont flanqués d'un pilote, sorte d'interprète, lui, très à l'aise. Ils sont méfiants.

- « Que veut dire : pour affaire vous concernant ? On ne va pas toucher d'argent ? »

Enfin le chef comprend. Il sait de quoi il s'agit. La sentence tombe :

- « Elle a perdu de l'argent... C'est bien fait pour elle ! »

Malchanceuse, courageuse Madame Bardenois, victime de notre indifférence. Parmi nous, quelqu'un, quelqu'une a-t-il tenté de la comprendre, tout au moins l'écouter ? Elle incarne le drame, l'adversité des rapatriés. Quelle chute pour tous ces gens ! Bourgeoise aisée, respectée, peut-être dominatrice, une fin de vie heureuse l'attend dans un pays qu'elle pense être le sien. La voilà précipitée dans les épreuves, le dénuement, un quotidien difficile dans un environnement anonyme, presque hostile. Infortunée Madame Bardenois, je ne connais rien d'autre sur elle, sera-t-elle encore présente à mon départ de Boulogne ? Je l'ignore...

l'aube, elle ne le quitte pas à midi et dort sur quelques sacs durant ses heures libres. Elle a de mauvaises jambes et termine chaque soir ses vacances sans ses chaussures !

Voilà Monsieur Garabey, notre Receveur, de bien bonne humeur ce matin, après l'ouverture du courrier :

- « Regardez ça Lambourieux... notre consommation téléphonique du mois dernier, sur le poste du télégraphe, ces *couillons là* ont fait une erreur monumentale ! Vous voyez la somme, c'est impossible, renvoyez tout ça à la comptabilité téléphonique ! »

Lambourieux s'exécute. Mais quelques jours plus tard, le patron, furieux, brandit de nouveau la facture de téléphone.

- « Ce n'est pas possible... Le montant est confirmé ! Regardez cette somme énorme, qu'est-ce que cela veut dire ? Vous avez une explication ? »

Lambourieux est prudent, il a bien sa petite idée :

« J'ai entendu dire... il paraît que... Madame Bardenois....

La nouvelle... ne quitte pas le bureau entre midi et seize heures, elle occupe très longtemps le poste téléphonique de l'arrière... »

Le vieux est déchaîné. Tel un Jupiter tonnante :

- « Que Madame Bardenois vienne dans mon bureau immédiatement, remplacez-là ! »

Nous connaissons plus tard les détails de l'entrevue.

Tous les jours, l'épouse du notaire demande au service international le numéro de son mari en Algérie.

- « C'est le 12 à Batna, hé petite, je suis une collègue... tu ne me marques pas ! »

Vraie ou fausse naïveté, inconscience, ancienne pratique des temps heureux de la colonisation, plus rien n'est pareil désormais, les dames téléphonistes de l'international établissent à chaque demande de numéro un ticket, et les longues conversations des époux Bardenois vont générer une addition impressionnante.

Chez le receveur, c'est :

- « Tragédienne ! Comédienne ! »

En larmes, les cheveux défaits, la dame se traîne à ses genoux. Elle implore :

Cette histoire extravagante coûtera cher au grand club nordiste, fragilisé et ridiculisé par sa naïveté. Il va descendre en deuxième division et attendra plus de vingt ans pour revenir parmi l'élite.

Beaucoup de professions connaissent le travail en service cyclique, les postiers des brigades de nuit par exemple. Pour eux, le dimanche a perdu de son caractère particulier.

Le jour de repos, ou celui du Seigneur, la grasse matinée, rien de tout cela. Pire même pour nous, jeunes célibataires éloignés de nos parents, l'évocation du fameux repos dominical ou de la table familiale ne nous apporte que nostalgie ou morosité. Le dimanche, la grande ville s'apaise, elle se tait, les commerces sont fermés, les métros se font rares. À la poste Saint Lazare, la cantine est close, comme les cafés de la rue de Berne qui, elle, retrouve pour quelques heures silence et calme. Cependant on ne peut retarder indéfiniment les levers et sorties d'hôtel.

C'est dimanche. Mais que faire ? D'abord, passer une chemise blanche comme le chante Francis Lemarque dans *l'assassin du dimanche* ! Puis se donner rendez-vous à la cantine du central téléphonique Archives situé on le devine dans la rue du même nom dans le troisième arrondissement. Nous sommes loin de notre cher restau Saint Lazare, de son ambiance bon enfant, ballet de blouses grises, courses échevelées de Marcel, le serveur. Ici, tout est net, clinquant, ciré, feutré et même guindé. Nous évoluons maladroitement, le plateau repas à bout de bras. Lointaines, quelques demoiselles du téléphone, blouse rose, écouteurs au bras, rejoignent déjà leur service, *le meuble*, la surveillante. Pour attirer leur attention, peut-être faudrait-il téléphoner...

À la sortie, si le célèbre Racing club de Paris ne joue pas au Parc des Princes, l'après-midi va bêtement s'étirer en parties de 4/21 ou de billards électriques dans les cafés alentours.

Quelle inculture insouciant que la nôtre ! De la place de la République à la rue de Rivoli, du carreau du temple à la place des Vosges, le quartier du Marais nous propose ses demeures historiques, palais, hôtels de style, témoins des architectures des siècles passés.

Bernard Loste, muté à Paris XV revient parfois chanter les avantages de son nouveau bureau, un central d'arrondissement parisien avec distribution, des moyens en personnel, des tâches variées, des cadres nombreux, etc. Tout ce qui manque ici. Voilà une voie à suivre, je vais tenter de l'imiter.

Cette dame âgée est-elle la remplaçante de Bernard ? Je ne sais plus. Elle est arrivée très tôt un matin. Petite, raide, farouche, elle se présente presque au garde à vous :

- « Madame Bardenois... rapatriée ! »

Le receveur renseigne discrètement le personnel. Elle est l'épouse d'un notaire demeuré en Algérie après l'indépendance pour tenter de sauver quelques biens. Ancienne postière, elle reprend le service, après de longues années d'interruption. Nous devons bien l'accueillir. Madame Bardenois occupe le guichet des *affranchissements et instances*. Assez vite, nous remarquons qu'elle traite la nombreuse clientèle nord africaine de manière agressive. Ce sont des apostrophes en langue arabe, des opérations refusées pour des motifs peu évidents. La dame livre sa guerre d'Algérie. Auparavant, aucun de nous n'avait imaginé faire supporter aux travailleurs émigrés de Renault les événements d'Algérie. Depuis le guichet d'émission, le plus fréquenté par les clients étrangers, Marie-Rose donne le ton.

Il est admis que les envois de mandats à destination de l'ex union française, le régime E, sont des opérations longues : conversion des monnaies, visa des fiches de paye, établissement des formules vertes 3 ST PTT du contrôle des changes, etc. Mais la clientèle arabe est patiente et disciplinée, elle connaît et apprécie la rigueur de la *gazelle blanche de Boulogne*. Tous les usagers sont traités avec la même équité. Pour la première fois depuis la venue de Madame Bardenois, ce n'est plus le cas. Par ailleurs, la dame se révèle assez folklorique et ne s'intègre guère. Présente au bureau dès

sur les pédales, et s'envole. Mais aux arrivées, le masque du visage est effrayant. Les yeux si creux, les rides profondes, l'ange a trop souffert. Il promet, il va se surveiller même s'amender, mais ses résolutions passent aussi vite que lui en ce dimanche de mai 1965. Une vision de quelques secondes, un météore qui pense déjà à la piste rose du parc des Princes, le dos rond, la roue avant collée à l'étrange motocyclette, et derrière, la meute des voitures. Geminiani debout, tel un empereur romain triomphant ! Les autres coureurs vont passer aussi mais l'exploit du crack, ce sera sa seule participation à l'épreuve, les condamne à l'oubli.

Pour lui, une victoire exceptionnelle, pour moi, une journée particulière.

J'ai vu rouler Jacques Anquetil !

Nous ne levons pas la tête. Rien ne nous interpelle. Ni les archives nationales, encore moins les palais Soubise, hôtel de Rohan, Salé, Carnavalet, Sévigné, etc. Face à ces merveilles, nous ne sommes que des *barbares indifférents*. Osons le dire, nos principales préoccupations étant la recherche du café le mieux équipé en baby-foot doté du billard électrique qui ne fait pas *tilt* trop vite.

Lorsque la perspective des spartiates plateaux-repas du central Archives paraît trop insupportable à nos beaux dimanches, nous filons chez Chartier. Le vénérable établissement a été repéré grâce à la file d'attente qui se forme aux heures des repas rue du Faubourg Montmartre, face au journal *L'Equipe*. Étudiants, célibataires, touristes déjà, tous se pressent sous le porche d'accès à la cour intérieure. L'attente ne dure guère. Quelle meilleure publicité que ces gens affamés, regroupés dans une joyeuse ambiance.

J'ai découvert il y a peu de temps une allusion inattendue dans la célèbre chanson *Félicie aussi* interprétée par Fernandel. On se souvient du

*Homard qui avait du poil aux pattes*

*Félicie aussi !*

Mais aussi

*Qu'afin de séduire la petite chatte,*

*Je l'emmenais dîner chez Chartier, etc.*

Le temps écoulé depuis les années 1930 fait oublier l'ironie du propos, mais enfin si la belle *bourgeoise* a l'air d'une andouille... ou est bancale... pour l'éblouir, il suffit de l'inviter... chez Chartier, et pas à la Tour d'Argent !

La rengaine est née durant les années 30. Nous voici dans les années 2000, on chante encore *Félicie* mais Chartier comme en 1955, résiste lui aussi, grâce à des menus assez élaborés et servis très rapidement. Le décor intérieur est du type brasserie 1900, boiseries rouge foncé, grandes glaces, chaises canées avec un étage mezzanine. Dès l'entrée, le chaland est interpellé, presque racolé, par une nuée de serveurs vêtus de longs tabliers. Ils sont bavards, familiers et efficaces, les commandes relevées en voltige sont griffonnées sur les nappes de papier.

Les raisons du succès ? Sans doute la rotation rapide de la clientèle et le nombre important de repas servis. On mange bien, joyeusement, la carte est variée, les assiettes copieuses et très vite on vous propose... l'addition. Ultime surprise à la sortie sous le porche, la file d'attente est toujours là !

Quarante cinq ans plus tard, mon épouse et moi revenons en pèlerinage dîner chez *Chartier*. On continue à patienter sous le porche mais en face l'enseigne de *l'Équipe* n'est plus là. Le placier officie encore :

- « Deux personnes, ça roule ! »

Il était temps, un car de Japonais est annoncé !

Le décor intérieur n'a pas changé, la peinture est un peu écaillée, normal, elle est d'époque. La salle, l'atmosphère semblent moins bruyantes que par le passé. La carte est moins fournie mais les spaghettis à la bolognaise ont traversé le siècle. Me voici pointilleux, trop sans doute. J'observe des tâches de sauce sur la manche de chemise de notre serveur, je détériore mes souvenirs ! À la sortie, quel démon me titille, je lance une phrase vers le placier :

- « Nous étions clients dans les années 50. Alors, vous tournez toujours ? »

Il se rengorge :

- « mais, Monsieur, *Chartier* est mondialement connu ! »

Sous le porche, une nouvelle vague asiatique cornaquée par une jeune guide s'avance. Il conclue, triomphant :

- « D'ailleurs, nous sommes sur internet ! »

Voilà qui est définitif. Mais alors, sur le net, on doit trouver...  
*Félicie aussi !*

J'ai vu passer...

Un autre espace de verdure, le parc de Saint-Cloud, lieu rare, est considéré comme un *poumon* précieux pour les parisiens. Nous y accédons par le métro, au pont de Saint-Cloud par le nord ou au pont de Sèvres par le sud, face à la manufacture de porcelaines. Le parc est immense, très boisé, peu fréquenté, voire quasiment désert ! Durant la semaine, nous y promenons notre fils le plus souvent possible.

En ce dimanche après-midi du 30 mai 1965, l'atmosphère y est inhabituelle. Sur les pelouses, les saucissonneurs replient hâtivement nappes et serviettes. Pourtant, les transistors grésillent. Vite ! Il va passer à la grille de Ville d'Avray, là, sous nos yeux... Il vient d'avaler la côte de Dourdan, seul, détaché. Forcément puisqu'il s'agit de Jacques Anquetil ! Il est en passe de réussir le pari fou qu'il s'est lancé à lui-même : courir et gagner dans les Alpes la grande semaine des grimpeurs, la course par étapes du *Dauphiné Libéré*. Puis, grâce à l'avion spécial prêté par le général De Gaulle, rejoindre Bordeaux et s'aligner au départ de Bordeaux Paris. C'est une course redoutable, réservée à des spécialistes, courue en partie la nuit derrière des cyclomoteurs, les *dernys*.

Il s'ennuyait Jacques Anquetil... Toujours les mêmes victoires : grand prix des nations, record de l'heure, tour de France, etc. Il s'est lancé dans l'aventure pour que la France l'aime un peu plus et reconnaisse son immense talent. Jacques Anquetil ! Déjà le nom seul est aérien, synonyme de grâce, d'exception.

Le champion est fantasque, prodigue de ses dons, il ne s'économise pas, ne s'entraîne guère, oublie les régimes alimentaires et parfois néglige de dormir avant les épreuves. Il préfère les errances nocturnes avec Janine, l'épouse, la complice qui cumule les emplois : chauffeur, masseuse, infirmière...

Dans les pelotons, le Normand, distrait, oublie ses adversaires, connaît à peine leurs noms. Enfin, il se réveille, appuie

parties se terminent entre deux rideaux de spectateurs qu'il faut sans cesse écarter. Parfois la foule proteste. Pour *casser* la main de l'adversaire une équipe abandonne totalement l'aire de jeux, voilà le bouchon lancé dans une allée forestière, on se déplace, il faut quitter les pliants, vraiment ils exagèrent, ils se moquent du public !

Une partie se termine. Elle était pleine d'embrouilles. Ce personnage avantageux, un grand ponté, y lançait une seule boule, et fort mal ! Il a provoqué la défaite de ses partenaires qui ne lui manifestent aucune rancœur. Une boule sans doute achetée à prix d'or, alors les cracks accusent la souche, le brin d'herbe, le petit caillou imprévu, ou encore ce dernier carreau qu'ils n'ont pas réussi... Ils sont fascinants !

Mais je ne peux les admirer jusqu'au soir, notre fils réclame vigoureusement son biberon. Demain, ou après-demain, ils seront encore là ! Mais font-ils autre chose que jouer aux boules ? Peut-être en soirée, le poker !

## Le petit théâtre de Roger.

Le groupe s'ouvre à un nouveau venu, Roger Dubois, un champenois, pétillant comme le vin de sa région. Il loge lui aussi à l'hôtel du Dauphin. Nous devenons vite amis. Comment lui résister ? On remarque rapidement son côté provocateur, fanfaron, *flamberge au vent* qui transparaît joliment dans une petite anecdote à laquelle le temps a donné un relief savoureux.

Par cette soirée de printemps, en voisins, nous entrons à plusieurs à *l'Européen*, le petit théâtre de la rue Biot, presque sur la place Clichy.

À l'affiche, une pièce légère, très légère, dont j'ai oublié le titre. Le chansonnier Jean Rigaux en est l'unique vedette. Que vient-il faire dans cette galère ? Il est surtout, comme le célèbre Roger Nicolas, un raconteur d'histoires drôles, à la radio et dans les cabarets.

Il se démène donc dans ce vaudeville incertain sauvé par sa faconde, il y joue le rôle d'un joyeux docteur, entouré de jolies filles, chanteuses et danseuses. Clou du premier acte, le docteur et sa troupe vantent en chanson les plaisirs de la profession lorsque les patientes sont peu farouches. Pour cela, plaqué derrière le dos d'une plantureuse partenaire, il glisse ses avant-bras sous les aisselles de la pin-up et mime une auscultation.

Afin que les spectateurs retiennent bien la valeur du message, couplets et refrain sont appuyés sur les variations possibles entre *médecin* et *mes deux seins*. Ah, ah !

La salle est presque vide, nous occupons une loge, et plongeons littéralement au-dessus de la petite scène, les danseuses sont à quelques mètres. La blonde a terminé son numéro. Elle s'ennuie peut-être ? Son regard s'est-il égaré un instant de notre côté ? Roger Dubois en est certain, elle lui a souri, deux fois. Transporté, il ne la quitte plus du regard et lui lance ses œillades les plus assassines ! Le rideau tombe, nous retrouvons les néons de la

place Clichy, *l'Européen* éteint déjà les siens, il faut retenir notre Roger, il veut attendre la belle comédienne, il a un *ticket*. Il suffit de trouver l'entrée des artistes devenue sortie à cette heure. Il se rend finalement à nos raisons et repart avec nous. A t-il rêvé ? Sûrement.

La jeune personne en question n'est pas tout à fait une inconnue. Vers 1955, au cinéma, doucement, elle se fait un nom : Nadine Tallier. Mais elle va devenir beaucoup plus célèbre après un féerique mariage. Oui, c'est elle la future baronne qui prend le thé à cinq heures : Nadine de Rothschild !

Ce Roger, tout de même...

boules ! Comment ? Les boulistes, mystérieux, quelle blague ! Et pourtant...

À nos arrivées les parties ont débuté et nous partirons à la nuit tombante, avant leurs fins. Le public est nombreux. Sans doute un peu initié, il se tait.

Parmi la douzaine de joueurs, certains attendent la partie suivante. Ils n'ont pas le profil débonnaire de l'habituel joueur de pétanque. Les tenues sont élégantes et même recherchées, pantalons, polos, pulls de marques, souples mocassins, parfois gourmettes dorées. Voilà le moment important, une partie se termine, on mélange les équipes, les nouvelles compositions sont âprement discutées, loin des badauds. Véritable ballet de tractations, refus, fausses colères, regards absents, têtes baissées, longs conciliabules auxquels le bon peuple n'est pas convié. On l'aura compris, les parties sont payantes et ici ne joue pas qui veut. Ces compositions, ces triplettes, sont semblables à nos pratiques d'écoliers dans la cour de récréation de ma chère école communale. Lorsque nous formions deux équipes destinées au jeu *des gendarmes et des voleurs*, il fallait équilibrer ! Si les hasards du tirage donnaient trop d'élèves forts et rapides dans un camp, l'un des chefs acceptait, magnanime, quelques petits, ou lents, dans sa phalange.

Enfin voici à Auteuil les équipes formées. J'ai mes deux champions préférés en point de mire, ils sont rarement ensemble, ce sont des tireurs exceptionnels. L'un est un grand type osseux, âgé d'une quarantaine d'années. Déjà grisonnant, mince, vêtu avec recherche : pantalon clair, chemise blanche aux manches négligemment relevées, il devient le leader naturel des équipes où il se trouve, souvent contraint à réussir des tirs miraculeux pour rétablir des situations compromises. Il relance le bouchon en direction de deux dames qui chaque jour assistent aux parties, assises sur de petits pliants, telles des estivantes.

La deuxième figure remarquable est un gitan joufflu, brun et bouclé. Il porte un large pantalon noir en velours côtelé, un foulard rouge autour du cou. Le public est là, nombreux. Les mesures de points s'éternisent en interminables discussions, les tentatives de tirs s'effectuent parfois depuis des distances insensées, les

Et le monde, que devient-il ? Que se passe-t-il dehors, loin de la rotonde ? Je ne m'en occupe guère. À la maison, le bébé, au bureau, peu d'échanges d'idées. Dès le seuil, le service nous absorbe totalement. Le matin, il faut faire vite avant l'ouverture des portes. Ce sont les entraides à préparer, les commandes de timbres, les jetons des cabines téléphoniques, les fonds à reconnaître, le courrier, les recherches à traiter...

Précisément, voilà déjà les premières galopades, les clients qui surgissent et réclament :

- « S'il vous plaît, ma lettre ! Hier soir, vous étiez déjà fermé ! »

- « Je vous prie... Ce numéro, en Corse, après cela ne passera plus ! »

Et la terre, elle tourne toujours ? Elle se débrouille, comme nous ici, surchargés, accaparés, dévorés par cette presse humaine qui demande, sollicite, exige, sa lettre, son paquet, son jeton, son argent...

- « Viens vite, tu as du monde à ton guichet ! »

Le seul fait extérieur qui me permet de jalonner cette période est l'assassinat de John Fitzgerald Kennedy, le 22 novembre 1963. Fantastique événement, à l'image de l'Amérique, et traité à son échelle. Le président du pays le plus puissant du monde supprimé dans des conditions rocambolesques. Le reste de l'univers découvre, incrédule, la brutalité et le cynisme des Etats-Unis par des images choc : la voiture décapotable, la fusillade, le sang sur le tailleur rose de Jackie, la mort en direct de Lee Harvey Oswald le vrai, ou faux assassin ? L'incroyable scénario explose dans les éditions spéciales des journaux du soir lorsque mon épouse et moi promenons notre fils derrière l'hippodrome d'Auteuil, l'un de nos habituels lieux de détente. Petit plaisir supplémentaire, j'adore venir y contempler les exploits de gens un peu singuliers et mystérieux, les joueurs de

Qui décide ? Qui choisit le but des sorties ?

Peut-être est-ce simplement l'événement qui nous attire et nous guide. En tout cas la narration de quelques virées est plaisante à évoquer.

Le 18 février 1955, nous investissons longtemps à l'avance le *palais des sports de Grenelle*. La presse l'écrit, ce soir se déroule *l'événement pugilistique de l'année* ! Il s'agit de boxe, dans la catégorie reine, les poids moyens, on attend le successeur de Marcel Cerdan. Charles Humez, le nordiste, rencontre donc le normand Pierre Langlois. En France, et même en Europe, ils ont fait le vide autour d'eux à coups de K.O, sans jamais se rencontrer. La salle est comble, l'arrivée des combattants est très spectaculaire : des bannières, des fanfares...

Humez est entouré de mineurs en tenue de puits, casqués, lampes à la main. Comme souvent la belle affiche ne tiendra pas ses promesses, durant quinze rounds insipides les deux champions se neutralisent. Verdict : match nul !

Insoucieux du sort tragique qui le guette, le Vel d'Hiv nous accueille durant *les six jours* de l'hiver 1954. Sa démolition imbécile n'est pas encore programmée, elle surviendra le 17 avril 1959. Bien longtemps après, je me demande encore si cette destruction précipitée a eu pour seul motif de *faire du fric* en construisant des immeubles de grand standing. Peut-être plus subtil et même sordide la volonté d'effacer un lieu de mémoire.

C'est ici que les 16 et 17 juillet 1942 a eu lieu la grande rafle des juifs parisiens, avant le départ vers les camps d'extermination : 12 884 personnes dont 4 000 enfants. Le Vel d'Hiv rasé, pas de commémoration !

En 1954, le monde du sport utilise d'autres appellations : *la piste de Grenelle* ou encore *l'anneau de la rue Nelaton*.

Nous sommes très bien placés. Derrière nous, au poulailler,

les habitués saucissonnent, les bouteilles circulent, l'ambiance est électrique, nous nous amusons comme des fous. Sur la piste de bois, aux virages relevés à la verticale, les écureuils roulent, sprintent, s'attrapent à la selle, se relancent avec, à chaque passage, le chuintement soyeux des boyaux qui frottent la piste.

Depuis l'adolescence nous connaissons les couples célèbres de coureurs : Carrara/Lapébie, Godeau/Goussot, Reynés/Le Nizery, Bouvard/Chapatte. Oui, il s'agit du futur patron de l'émission sportive télévisée *Stade 2*, et les redoutables Belges Stan-Ockers /Rick Van Streenbergen.

Dominant le vacarme, la voix impassible du célèbre Georges Berretrot annonce les réclames et les primes à gagner lors des sprints. Au parterre, on soupe au champagne. Chanteuses, vedettes, élégantes se font remarquer mais gare aux plaisanteries lancées depuis les gradins, ici le titi parisien est roi. Le spectacle est partout, le Vel d'Hiv est un monde à part, une véritable attraction. Honte à ceux qui ont décidé sa destruction. Comme celle des halles de Baltard c'est un peu de l'âme de Paris qui s'est enfuie.

Ce matin là, après la sortie, nous déambulons jusqu'au métro *Bir-Hakeim*. Jacky reprend au vol l'annonce d'un crieur de journaux :

- « Demandez *France Soir*, le Colonel Rozanoff est mort ! ... Accident !... Mort du Colonel Rozanoff !... Demandez *France Soir* ! »

Il s'agit d'un as de l'aviation française qui s'est *kraché* en exercice au centre d'entraînement de Melun Villaroche.

L'imitation, ce n'est pas très malin. Pourtant, autour de nous, on rit.

Cet autre matin, avant de quitter la salle de tri, l'annonce circule parmi les casiers :

- « On descend aux Halles... manger la soupe à l'oignon ! »

Comme les rats du Conte de Grimm, nous allons suivre notre joueur de flûte. Il se nomme Jacques Maret et c'est un bon musicien. À sa suite nous prenons d'assaut les premières rames de métro bondées de travailleurs impavides. L'audition matinale de *Petite*

s'excuse même de ne pas pouvoir lui offrir un poste digne d'elle. La voilà guichetière, retombée *petit soldat*, elle ne brille guère.

Les jours passent à Boulogne Sud. Un matin, à l'heure des premiers clients, celle où caustiquement Berthe venait se raconter auprès de madame Raoux, le jeune footballeur annonce brusquement :

- « Cet avis de paiement arrive de Tarascon... C'est Berthe qui l'a rédigé ! »

Il peut l'affirmer, l'écriture torturée de *la grande* est reconnaissable entre toutes. Il se révèle, féroce :

- « Je suis sûr... Il y a une erreur ! »

Il triomphe vite :

- « Là, dans la somme en lettres, elle s'est mélangée les crayons ! »

C'est bien elle. Un ange passe... En chaussures plates, Berthe à l'émission, pauvre Berthoune, elle nous a fait signe, elle nous manque déjà.

La dernière image d'elle, je dois l'imaginer à partir d'une de ses confidences. Une vision insolite : un homme court derrière elle, la nuit, sur un trottoir désert... Que va t-elle chercher la grande fille ? Elle se trouve *ridicule*, déambulant le soir après la fermeture du bureau sur le boulevard Jean Jaurès aux côtés du nouveau brigadier, monsieur Blondeau. Il est tout petit, frisé, rondouillard et vite essoufflé. Berthe ne supporte pas l'image du couple ainsi formé avec lui. C'est Don Quichotte et Sancho Pança. Elle allonge le pas au maximum et derrière elle, le malheureux doit courir à perdre haleine, sans comprendre !

## Adieu Berthe !

Boum ! Voilà le ciel qui tombe sur la tête de Berthe, la demoiselle du bureau d'ordre. L'incroyable, l'impossible se produit. Elle reçoit son préavis de mutation pour sa ville natale, Tarascon ! Depuis des années elle renouvelait ses vœux, sans vrai désir de départ, presque réconfortée par les obstacles. Les réponses : *rang très éloigné*, les informations trompeuses concernant les rapatriés d'Algérie à reclasser, etc. Le fonctionnement du tableau des vœux de mutation est coutumier de ces surprises, ces brusques et incompréhensibles accélérations, difficiles à accepter pour les non initiés. Il faut savoir que l'acceptation d'un poste sollicité par vœux annule logiquement tous les autres bureaux postulés par la même personne. Berthe est tétanisée, elle tourne, tel un grand oiseau blessé. Que faire ? Que décider ? Elle prend soudain conscience de son bonheur présent. Elle est libre, son travail est intéressant, elle a ici de bonnes amies, profite des spectacles parisiens, Lucette, sa collègue, attend un bébé. C'est promis, elle sera la marraine. Mais aussi, quelle brutalité, après cette longue et léthargique attente. Il faut répondre sans nuances, oui ou non, en quelques jours seulement.

- « Non : je passe mais, que va penser la famille qui m'attend là-bas... Comment expliquer ? »

- « Oui : adieu à ma vie libre, indépendante, à ce bureau difficile mais plein de chaleur et d'amitié. »

Elle choisit le départ, sans doute peu de choses aurait suffi pour la retenir : un mot de regret, un souhait, une pression du receveur... Dommage !

Son remplacement s'effectue en souplesse. Lambourieux, l'homme à tout faire, le boulimique, est candidat. Il absorbe le métier en virtuose.

Déjà partie, elle téléphone, elle commente comiquement son installation. Son dossier personnel, élogieux, l'a précédée. Un agent déjà titulaire dans un bureau d'ordre parisien, ce n'est pas rien à Tarascon. Elle est accueillie avec considération, on

*Fleur* de Sydney Beckett ne ravit que nous, les parisiens en ont vu d'autres !

Les Halles nous accueillent. Va pour ce bistrot, et soupe à l'oignon pour tous !

Le petit vin blanc est commandé mais l'établissement n'est guère pressé de nous satisfaire, malgré l'écoute des *oignons*, ceux de Sydney Maret, l'attente n'en finit plus, l'ambiance est tombée, les paupières s'alourdissent.

Soudain quelqu'un décide :

- « On en a marre, on s'en va ! »

En une seconde, c'est la fuite éperdue et riieuse.

Derrière nous, la main levée, tenant la bouteille en suspens, un barman ahuri contemple la belle rangée de verres de vin blanc enfin servis !

Au début de juin 1955, le printemps s'annonce prometteur, les instances du football français imaginent une nouvelle compétition. Elle s'appelle *la coupe Drago*, elle sera éphémère. Le champion de France rencontre sur un match le vainqueur de la Coupe de France. Cette année, impossible de faire mieux. Le prestigieux stade de Reims, Kopa, Piantoni, Fontaine, Jonquet, etc. rencontre les Lillois du glorieux L.O.S.C. emmenés par Jean Vincent.

Il fait si doux ce soir là, l'affiche est attrayante, c'est la ruée, imprévue et tardive, de milliers de candidats spectateurs. Nous sommes, mes copains et moi, perdus dans l'immense file d'attente autour du *Parc des Princes*. L'impatience grandit, la rumeur du public, énorme et si proche, nous galvanise. Soudain, à quelques mètres des guichets, l'annonce tombe :

- « Il n'y a plus de billets ! »

C'est l'incrédulité générale, personne ne bouge, des milliers de gens grondent derrière nous. Quelques policiers nous encadrent, mais depuis l'intérieur des grilles, un officier tient à sortir afin de nous disperser... On déverrouille les grilles, funeste initiative... Tel un barrage qui ne retient plus ses eaux, les deux énormes portes de métal sont soulevées de leurs gonds, et projetées vers l'intérieur. Une mer humaine déferle. Un homme interpelle Jacky Prost, mon copain :

- « Monsieur, ...mon gosse !! »

Le gamin a la tête coincée entre d'autres barreaux sur le côté. Jacky parvient à le désincarcérer. Nous sommes projetés, emportés dans les escaliers, je crois bien avoir escaladé une grille intérieure, je vole !

Le match commence, nous nous installons, debout, tout en haut des tribunes, mais le plus curieux reste à voir. Il s'agit de l'ancien Parc des Princes doté d'une piste cyclable où se termine, par exemple le tour de France.

Soudain le souterrain Boulogne vomit littéralement une marée humaine qui se répand sur la piste rose, entre les gradins et le terrain. Combien seront-ils ce soir là, les resquilleurs ? Dix mille, ou le double ? Difficile à dire, sagement, debout, appuyés sur les épaules de ceux qui les précèdent pour compenser la pente des virages, relevés, ils rempliront totalement l'anneau de ciment.

Et le match ?

Gagné par Reims, sans incidents, ni bagarres, ni blessés. L'époque ignore la violence urbaine et les débordements sportifs à venir. Nous sommes à trente années du Heysel et même en Irlande le mot Hooligan ne veut rien dire. Mais ce soir là j'ai découvert et mesuré la force d'une foule. Elle est aveugle, incontrôlable, et dangereuse !

soupire, elle n'avait pas cru possible que ce joli bureau, si clair, si animé vu du dehors, se révèle une réalité de problèmes, questions, réclamations, cas à régler sans cesse, et surtout, tant de travail ! Désemparée, perdue, elle tourne parfois sur elle-même. Sa fierté, son élégance, abandonnées ! Elle cherche le salut un peu vers tout le monde. Lorsqu'elle vient vers moi pour un dépannage, elle saisit mon poignet et m'entraîne, implorante !

Pauvre Madame Balderici, elle redoute surtout l'implacable appel de mademoiselle Lamain, *l'oiseau des îles*, qui, lointaine et désinvolte, clame à la cantonade :

- « Inspecteur ! La machine est en panne... »

Inimaginable, les belles mains aux ongles manucurés, déroulant les rouleaux noircis d'encre de la machine à affranchir...

Cette situation, inconfortable pour tous, ne dure pas. Madame Balderici avait conservé quelques solides appuis derrière les portes matelassées de l'avenue de Ségur. Elle repart, aussi vite qu'arrivée.

Une hirondelle ne fait pas le printemps à Boulogne Sud !

J'imagine assez bien la dame racontant sa folle odyssée à ses anciens collègues dans les bureaux douillets du ministère.

- « Que dites-vous... Le manque de personnel, sans cesse des remplaçants, un seul inspecteur, beaucoup d'émigrés, les mandats internationaux, la crise du téléphone... »

- « Et c'est à Boulogne près de Paris dites-vous ? Comme c'est curieux, les statistiques ne le font pas apparaître... Sans doute une situation ponctuelle, en voie de résorption... Les émigrés vont repartir, c'est sûr... »

Un solide brigadier remplace Madame Balderici. Mais sur le bureau de l'inspecteur, personne dorénavant ne renouvelle les fleurs.

## Une hirondelle

Une hirondelle ne fait pas le printemps, mais tout de même, en cette fin d'après-midi, Monsieur Garabey n'est pas mécontent de venir annoncer à son inspecteur, monsieur Rialland :

- « Je viens de recevoir un nouvel agent, c'est une contrôleur divisionnaire, elle a demandé le bureau ! Elle habite Boulogne, elle arrive du ministère ! »

- « Vous allez voir, elle a la classe ! »

Phrase lourde de sous-entendus. Le vieux n'a pas exagéré, Madame Balderici porte sa belle cinquantaine avec une élégance rare. Chaque jour ses tenues sont variées et fraîches, des couleurs tendres, crèmes, vert pomme, des corsages de dentelle, les chaussures assorties, les cheveux soignés, elle n'est que distinction et raffinement. Gracieuse, aimable, elle fleurit le bureau de l'inspecteur et s'instruit auprès de monsieur Rialland avec qui elle va travailler. Précisément le sujet est abordé, le receveur s'inquiète. Enfin il dévoile ses batteries :

- « Elle a vraiment de la présentation... et une telle distinction ! Elle arrive du ministère, on ne peut pas la placer au contrôle ! Il lui faudrait un poste personnalisé, en rapport avec ses capacités. Je la verrais très bien sur une position d'hôtesse C.N.P. ! »

L'inspecteur comprend enfin. Il rougit de colère, lui si calme d'ordinaire. Sa réaction est brutale :

- « Madame Balderici arrive sur une position d'encadrement, il est hors de question de placer le contrôle en *position mixte*, et si vous supprimez un guichet, le personnel se met en grève !

Et il n'aura pas tort ! Garabay ne s'attendait pas à une telle sortie. Il bat en retraite, il va réfléchir...

La belle dame occupe le bureau et la place d'inspecteur, elle tourne en service de brigade avec monsieur Rialland. Las, sa réputation va vite pâlir. Mal préparée, naïve, un peu nuageuse, elle laisse passer bien des erreurs. On ne l'accable pas mais.... Elle

## Les papiers militaires.

Une autre belle soirée du printemps 1955 : *La nuit du cinéma*.

Elle a lieu au *Gaumont Palace*, le plus grand cinéma d'Europe. Cette puissance tutélaire implantée sur les hauts de la place de Clichy exerce sur nous une forte attraction. Les simples affiches de l'événement, placardées sur les flancs du monstre, suffisent à nous attirer. Le spectacle est *non stop* jusqu'à l'aube, le programme très fourni. Les acteurs défilent devant l'immense rideau rouge à un rythme accéléré : interview, chansons, sketches, en prologue du grand film prévu après minuit.

Il me reste deux souvenirs assez diffus, alors pourquoi les évoquer ?

Patience. D'abord, la prestation du fantaisiste, chanteur, comédien Jean Bretonnière. Très doué, il passe en souplesse du répertoire d'opéra aux bluettes de l'époque, telle *Ma petite folie* reprise par Line Renaud. Avec son épouse Geneviève Kervine, ils forment un couple charmant. Les voilà totalement tombés dans l'oubli. Salut les fantômes ! Bécaud est-il venu ? J'ai oublié.

Et puis *l'important* cette nuit là, ce n'est pas *la rose*... pas même *le p'tit coquelicot* puisqu'il s'agit de Mouloudji. Pantalon noir, chemise blanche, col ouvert, il pourrait contenter les spectateurs grâce à sa chanson fétiche, ou encore *la complainte des infidèles*, succès assuré. Ce sera sobrement devant une salle soudain attentive *le déserteur*, le pamphlet de Boris Vian contre la guerre. Dien Bien Phu est encore proche, et en Algérie déjà, assassinats, répression

*Monsieur le Président,  
Je vous fais une lettre,  
Que vous lirez peut-être  
Si vous avez le temps,  
Je viens de recevoir  
Mes papiers militaires  
Pour partir à la guerre*

*Avant mercredi soir*

Le Président est-il au Gaumont ? Il est élu depuis peu. Pour inaugurer des chrysanthèmes –nous sommes sous la IV<sup>ème</sup> République-, il s'agit de René Coty. Le message de Mouloudji restera illisible pour moi. Insouciance, absence de culture politique, ignorance totale de ce que signifie un enrôlement militaire et ses conséquences...

La chanson sera bientôt censurée, et pour très longtemps. L'interprète aura bien du mal à faire rebondir sa carrière.

Quant à moi, je vais bientôt recevoir mes papiers militaires...

clignotants à la gloire de la C.N.P. Nous découvrons, scandalisés, qu'il est rétribué sur le maigre budget des heures supplémentaires qui jusqu'à présent permettait l'ouverture d'un guichet de caisse d'épargne les samedis après-midi.

Le receveur ne juge que par lui :

- « Je verrai avec Da Silva »

- « Da Silva s'en occupera... »

Qui a commencé ? Bernard Lhoste sans doute, et puis les trois anciennes copines de Desfeux. Voilà à point nommé la période de dépôt des fiches de vœux. Marie-Rose demande Boulogne Jaurès. Madame Raoux et ses amies guignent Paris 100 à la Porte Saint-Cloud. J'imité Bernard et lance Paris XV, les Perrier demandent Meudon. La fuite généralisée est programmée, quel gâchis ! Nous étions si heureux ensemble.

Enfin le voilà ! Il est entré dans le logement de fonction, il arrive de Besançon Battant, bien sûr, il s'agit du nouveau receveur.

Il passe, rapide, affairé, il a la cinquantaine, il est chauve, avec un accent rocailleux, c'est un pyrénéen. Monsieur Garabey ne paraît guère pressé de nous connaître. Tout de même, un matin, avant l'ouverture, il nous délivre *son message*. Nous sommes des veinards ! Nous allons profiter de sa compétence, il est un spécialiste de la C.N.P (Caisse Nationale de Prévoyance). Les assurances vies, placements, rentes, etc., il en est le virtuose et il sait qu'ici, à Billancourt, il y a de l'argent à collecter. Nous sommes sur une véritable terre vierge, nos chiffres actuels en produits d'assurances sont ridicules, *nous* allons les faire bondir ! La manière : nous détectons les clients potentiels et les dirigeons vers la porte du receveur. Facile ! Nous allons être surpris par les remises, elles vont pleuvoir, mais d'abord, place à la publicité, Monsieur Garabey va s'en occuper, c'est un spécialiste !

Mais, mais... Le manque de cabines, le manque de guichets, la position *Inspecteur* souvent en mixte, le guichet CNE promené sans cesse, l'émission trop chargée, la transmission des télégrammes, etc., etc. Le patron concède. On verra tout ça, plus tard... D'ailleurs, les portes viennent de s'ouvrir.

Dans les semaines qui suivent, l'impression se confirme. Le nouveau receveur est indifférent à tout ce qui n'est pas : assurances, emprunts, bons du trésor, etc. Et aussi, nous allons très vite le décevoir. Nous n'avons pas le *feu sacré*, le réflexe CNP. Nous ne dirigeons pas la clientèle vers lui, notre manque d'enthousiasme est flagrant ! Le divorce va très vite être consommé. Un nouveau personnage entre en scène, il s'agit du concierge du foyer des jeunes filles PTT, situé dans l'immeuble. Monsieur Da Silva, père de famille actif et disponible apparaît sans cesse, il tire des fils électriques, fixe des enseignes, des flèches lumineuses, des tableaux

Je quitte Saint Lazare le 21 mars 1955, sans surprise. J'ai reçu ma nomination d'A.E.X non embrigadé aux services ambulants du nord-est. Pour les copains, c'est aussi l'éparpillement. Jacky est à l'est, Roland rejoint les ambulants de la Méditerranée, résidence Marseille, Michel part à Dijon. Nous bradons en catastrophe nos nuits à rendre ou récupérer, des cadeaux sont offerts, il faut savoir partir en beauté. J'ai cependant conscience d'avoir à évoquer encore quelques figures marquantes.

D'abord Marcel, le serveur de la cantine, dont il est un peu l'attraction. Personne ne connaît son nom, petit nerveux, la taille serrée dans un grand tablier bleu, des espadrilles aux pieds, il virevolte à toute vitesse autour de la trentaine de tables.

Les cuisines s'ouvrent au fond de la longue pièce lumineuse, les assiettes pleines s'empilent sur ses bras, il s'élance, distribue en voltige et achève sa course par une glissade dans la sciure des allées. À l'heure du coup de feu, il est un peu débordé, il aurait besoin d'aide. Ce qu'il refuse obstinément, car dans la poche ventrale de son tablier, tintent les piécettes jaunes de nos modestes pourboires et Marcel rebondit déjà avec une énergie décuplée. À minuit il sera encore là pour servir les casse-croûtes et les cafés.

Autre pivot immuable dans ce petit monde en perpétuelle mutation, un deuxième Alfred. Celui-là travaille en brigade de jour. C'est l'*Aimé Jacquet* de Saint Lazare !

À chaque nouvelle arrivée de personnel, il sélectionne ceux qui veulent bien faire partie de l'équipe de foot, engagée dans le championnat *inter centres*.

L'Alfred n'a pas le profil sportif. Dos rond, cheveux gominés et plaqués, un éternel mégot aux bords des lèvres, le voilà pourtant comblé par notre génération footballeuse : les Desailly, Albert, Cordenos, Marty Maître-Alain, Climonet ainsi que la vedette marseillaise Charly Martin lui permettent d'aligner une brillante

équipe au stade de Pantin. La saison suivante, l'équipe sera à reconstruire, mais il a l'habitude. Petit détail, le seul plaisir que le match peut apporter aux joueurs, c'est celui de gagner parfois !

Les équipements et les survêtements sont inexistants, les vestiaires rudimentaires. Durant le match, l'Alfred conserve sur lui montres et portefeuilles. Au coup de sifflet final, le décrassage des mollets boueux se fait au-dessous d'un improbable filet d'eau froide, de quoi faire hérissier les cheveux sur la tête des kinés actuels. Mais pour ceux qui seront debout face au casier, le plus dur est à venir. J'assiste à quelques matchs à Pantin. En surplomb des terrains de l'A.S.P.T.T., par-delà un très haut mur, passe le boulevard périphérique déjà encombré. Certains jours, les accompagnateurs sont rares. Pourtant, là-haut, sur le mur, deux spectateurs crient en agitant frénétiquement leurs bras. Inlassablement. Voilà de vrais supporters, quel enthousiasme ! Enfin quelqu'un a saisi le message. L'équipe des maillots blancs – Saint Lazare – joue depuis dix minutes avec ses douze joueurs. L'Alfred s'est *mélangé les crayons* dans la composition de son équipe. Il voulait tellement que tout le monde joue !

À l'opposé, la dernière figure évoquée est sombre à souhait et ne cultive pas, elle, le désintéressement. Dans les établissements postaux des années 50 à fortes concentrations de personnels, malgré la *prestation de serment*, les vols et malversations peuvent se produire. Ce qui va suivre est exemplaire à plus d'un titre.

Depuis quelques temps, des courriers disparaissent, adressés à monsieur le curé de Lisieux, dans le Calvados. La construction de la célèbre basilique, lieu d'accueil des pèlerins, a nécessité des campagnes de demandes de dons, lancées dans le monde entier, et principalement en direction des Etats-Unis. Les dollars affluent. Tous n'iront pas vers leur destinataire. Bien avant mon arrivée au Centre de tri, ignorée et discrète, une enquête est en cours.

Depuis des mois, une équipe réduite est attelée au problème et des recoupements successifs ont permis de connaître à la fois le service, les potentiels suspects et enfin le présumé coupable. Il s'agit d'un agent antillais, dévoré par la passion des courses de chevaux. Il est sans méfiance lorsqu'un matin on lui confie une tâche

## « Madame Renault »

Au fil du temps notre administration a produit des efforts et réalisé de gros progrès en ce qui concerne l'accueil des clients. La volonté de dialoguer est là, principalement en direction des entreprises.

Ce qui semble logique et naturel maintenant ne l'était guère durant mes années dans les bureaux mixtes. J'ai en mémoire un exemple précis et exemplaire. Bien longtemps après, lorsque j'évoque *Madame Renault*, je ne comprends toujours pas. Bien sûr ce n'est pas son nom, nous l'ignorons, et pourtant elle vient chaque jour. Elle est sans doute comptable au service de paye de la Régie Renault. À partir de 18 heures, lorsque l'on tient le guichet émission des mandats, sa discrète silhouette est anxieusement guettée dans la file d'attente.

Lorsque son tour arrive, elle dépose une épaisse liasse de mandats, dissimulés sous sa capeline grise. Cela concerne le personnel malade ou en congés qui reçoit ainsi salaires ou primes. Tous ces mandats-cartes sont de sommes et droits différents, parfois expédiés en Afrique du Nord ou en Yougoslavie. L'émission est longue et difficile. Enfin voici la minute de vérité. Il faut réclamer à *Madame Renault* une somme identique à celle qu'elle a calculé à l'avance, et pointer s'il y a désaccord...

Tout ceci est exécuté face à une file d'attente qui s'allonge démesurément, parfois les réflexions fusent, *Madame Renault* en essuie une partie, son visage se durcit, elle part sans un sourire, sans un merci. L'incompréhension est réciproque, on ne lui propose aucune solution et elle s'obstine à venir à l'heure la plus chargée. Peut-être une manière un peu perverse, tient-elle à nous faire souffrir avec elle ? Des améliorations auraient pu facilement être mises en place : encaissement à l'arrière, avec reçu global provisoire par exemple, mais personne ne le propose et chaque soir vers 18 heures, l'agent de l'émission devient nerveux ! Combien de mandats *Madame Renault* cache-t-elle sous sa capeline ?

Revenons à Pol Réault, emprunté et gaffeur, il doit pourtant céder la place, comme les autres avant lui, face à l'arrivée de deux dames brigadières de la réserve départementale. Notre guichet des affranchissements devient superbement la vitrine des recrutements postaux en Outre Mer puisque deux jeunes femmes antillaises l'occupent. Il y a l'humble et discrète Madame Palicaud et la superbe Mademoiselle Lamain. Ses apparitions vers midi sont spectaculaires : madras, fichus bariolés, robes à volants, c'est Joséphine de Beauharnais en personne qui daigne passer à nos guichets. Nous observons de loin l'étrange comportement des deux dames, Madame Palicaud semble au service, mieux, aux ordres de son impériale collègue qui la traite presque dédaigneusement et la mitraille d'ordres en tous genres. Le ton est d'ailleurs tout aussi catégorique à l'adresse des clients et de monsieur l'inspecteur !

particulière, sur un casier vide... Les lettres pour Lisieux sont toutes repérées. Incapable de résister à l'appât, il sera facilement confondu.

Lorsque l'on connaît le nombre considérable de manipulations que nécessite l'acheminement d'une lettre à son destinataire, la performance des *enquêteurs* est remarquable. La profession a réussi, sans aide extérieure, à éliminer sa *brebis galeuse*. Notons que la chose fut possible grâce à la probité générale de l'époque.

Adieu Saint Lazare, adieu l'ambiance de la grande salle de tri après minuit. Les agents de renfort dits de 17/24 sont partis, l'atmosphère devient feutrée, confidentielle, la nuit s'est installée. Les bruits, les ordres s'apaisent, chacun travaille enfermé dans le halo de sa lampe, les cadences ne baissent pas, avec des gestes d'automate, l'esprit s'évade. Mais voilà que l'inspecteur pousse une nouvelle *roulante*, des lettres, des lettres, des rangées de lettres encore et encore. Dans les travées, l'éternelle plaisanterie circule :

- « Mais laissez-nous donc dormir ! »

Et encore beaucoup plus tard, dès l'apparition des premières lueurs de l'aube, ce cri maison traditionnel et triomphant :

- « Le jour se lève ! »

Oui, l'aube arrive, elle va nous libérer. Certains piétinent depuis 20 heures hier soir sur quelques centimètres carrés de dallage : les chevilles douloureuses, les jambes lourdes, les yeux rougis.

L'heure de la fermeture générale de la *Seine et Oise* arrive. Ce sera l'ultime *ballet des chefs* !

Ils se font pressants, enjôleurs, oublient leur dignité, courent tels des écureuils à travers les travées pour répartir les dernières demi rangées, les poignées finales de lettres.

- « Allez, c'est la fin, sauvez-moi ça ! »

Sur les *côtes*, la fermeture est tendue, les *fonds de casier* sont glissés à la sauvette dans les sacs. Déjà, les manutentionnaires râlent :

- « Le transbord n'acceptera pas les dépêches trop lourdes... »

Il faut *dédoubler* en catastrophe.

Enfin, le dernier monte-charge referme ses portes. La fièvre est retombée. La fatigue est là.

*Le jour se lève !*

Voilà de quoi rassurer les plus fatigués mais à Saint Lazare, chaque matin, le signal de la délivrance prochaine survient de manière singulière ! Tel un métronome, à 5h45 précise, la *créature du jour* fait irruption chez les blouses grises, dans le monde de la nuit. Petite, âgée, grincheuse, menue forme bleue, chaussée de bottes en caoutchouc, elle dépose bruyamment ses seaux et balais à notre porte, saluée inmanquablement par les vivats de la jeunesse trieuse. Le chef a compris. Le bruit retentissant du seau sur le carrelage marque la fin du labeur, il ne peut que s'y soustraire.

Moins inattendue mais tout aussi efficace, quelques années plus tard au centre de tri de la gare du nord, ce sera l'annonce :

- « Messieurs, la pause est terminée ! »

C'est la voix de monsieur l'inspecteur qui, venu boire un café à la cantine, tapote simplement avec sa petite cuillère sur les bords du verre. On ne peut discuter avec une petite cuillère !

À Saint Lazare, au chantier Seine et Oise, toute la nuit est orchestrée par l'incessant ballet des titulaires de côtés qui passent ramasser leur case.

Voilà Maurice Albert, le sédélocien. Son secteur est l'un des plus chargés, on y trouve par exemple Sevrans et Kodak, Sarcelles, Livry-Gargan, Gonesse, Goussainville, etc., des banlieues explosives. Souple et preste, il effectue sa récolte derrière chaque trieur, les lettres s'empilent par milliers le long de son bras. Tel un danseur, il repart. Nous savons tous déplacer des quantités de plis maintenus solidement dans le creux de nos bras, comme s'il s'agissait de bébés.

Après minuit, c'est aussi le moment où l'Hercule Le Bigot et ses aides s'accordent un peu de repos. Ils composent l'équipe de l'ensachement de journaux, travail de force où Jean y rayonne à l'année. Breton, visage aux traits burinés, il est puissant, les épaules musculeuses. Il fume la pipe et porte un maillot noir, accentuant ainsi très volontiers son allure de pirate. Son existence est scindée en deux

énormes commandes de timbres, il est imprégné de sa puissance commerciale et financière. Il vérifie à peine les planches et carnets reçus. Les postiers : du menu fretin pour ce commerçant prospère. Pourtant, il va proposer à trois garçons du bureau de venir travailler chez lui le dimanche matin dans son établissement de la place Nationale. Le marché est vite conclu, la rémunération est consistante. Voilà les postiers transformés en agent du PMU. Enregistrement de mises sur le tiercé et autres courses, la communauté nord africaine aime le jeu. Et le miracle se produit : les mêmes visages impassibles ou grognons rencontrés en semaine dans les files d'attente deviennent de bonnes figures détendues, joyeuses et amicales le dimanche au PMU. Et les pourboires, inconnus à nos guichets, tombent *comme à Gravelotte*. Important, le changement de cadre...

Et que penser de cette régularisation de mandat, tentée au domicile du destinataire ? Le titre a été touché, mais non acquitté au dos, Madame Raoux est la responsable de cette petite omission, elle ne supporte pas que la rectification traîne en longueur. Le destinataire, Chaouch Mohamed, a été plusieurs fois convoqué. Sans doute méfiant, il ne vient pas. Marie-Jeanne n'y tient plus, cet après-midi avant le retour de 16 heures avec Bernard et Jacques, ils partiront à la recherche de Chaouch.

La guerre d'Algérie se termine, ce quartier de Billancourt est majoritairement habité par les travailleurs nord africains de Renault.

Chaouch n'est pas là. On le retrouvera, peut-être... chez le coiffeur, à deux pas d'ici. Il pleut, les deux garçons sont en imperméable sombre, les cols relevés, ils entrebâillent la porte de l'échoppe et depuis le seuil, demandent à voir Chaouch Mohamed. Les clients, tous nord-africains, le barbier le rasoir à la main, se transforment soudain en statue de sel, la pendule, les mouches, plus rien ne bouge, le silence est total. Derrière, Madame Raoux ne comprend rien, et veut voir. Son visage paisible apparaît entre les deux inquiétants inquisiteurs. Elle explique :

- « C'est la poste ! On cherche Chaouch Mohamed ! »

La poste ! Ah, le mot magique. Le bras et le rasoir retombent, la pendule redémarre, les mouches bourdonnent de nouveau. Chaouch, bien sûr on va le retrouver, dans cinq minutes il sera là.

d'assaut du wagon de métro ou l'autobus raté de quelques secondes.

Revenons à Pôl Réault, je suis à quelques mètres de lui, au guichet financier : mandats payés, bons du trésor, pensions, etc., je ne rigole pas. Avant dix huit heures, j'avise dans la longue file qui progresse vers le guichet des affranchissements un habitué du bureau, une personne aimable et discrète. Il apporte un énorme colis et manifestement *hors norme*. Si j'avais le temps, je l'avertirais, mais... Plus tard Pôl et le colis sont derrière moi :

- « Je ne peux pas le peser, il ne tient pas sur la balance. Comment je fais ? »

Je me revois l'année dernière, j'étais sans doute aussi gauche.

- « Le total des trois dimensions, tu y penses, il est trop grand. »

Il repart, enchanté, voilà un client qui sera vite expédié.

18h30. La salle ne désemplit pas, j'aperçois le gros colis qui repasse. Il a bien maigri. Pôl revient aussi :

- « Il tient sur la balance le paquet mais il pèse 3 kg 500 ! »

- « Voyons, tu sais bien, c'est 3 kgs maximum. »

La fermeture approche, les files d'attente tarissent lentement, le client est encore là, sa soirée est sacrifiée à l'envoi de ce satané paquet. Cette fois c'est un Réault presque euphorique qui ne vient que pour une ultime confirmation :

- « Il pèse juste 3 kgs, ça va maintenant ? »

Je m'apprête à acquiescer et tâte machinalement l'envoi. L'adresse me saute aux yeux. :

- « Il est pour la Suisse ! En *petit paquet* seulement, et maximum 1 kg ! »

J'ai ma propre caisse à rendre, je n'ai pas le temps d'avoir honte ! Le client au paquet, homme sympathique, n'a pas crié vengeance, cependant si certains usagers ne nous portent pas dans leur cœur, d'autres parfois nous réconfortent, par une attitude, un mot.

Comment interpréter par exemple, la curieuse démarche du propriétaire du plus important café tabac PMU de Billancourt ?

Lorsque, cigare odorant à la bouche, il dépose vers nous ses

parties, l'une sombre, à l'image des nuits passées à la poste de Paris Saint Lazare et l'autre de lumière, couleur bleu océan. Car dès qu'il a acquis un petit pactole suffisant grâce aux nuits de remplacement, il s'évade dans sa Bretagne pour embarquer sur un bateau de pêche.

Je ne fais pas partie de son cercle d'admirateurs, voire de disciples, mais je sais que Le Bigot concrétise à sa manière les rêves de ses compatriotes, déçus et impatients de ne pouvoir rejoindre avant longtemps leur terre natale. À leurs yeux il est l'exemple, la solution, la référence. À ses côtés il est plus souvent question de la chute du cours du merlan à Douarnenez et des dimensions de la maille des filets de pêche que de réglementation postale.

Chaque nuit, sur la tôle brillante de la table d'ouverture, *le pirate* et ses acolytes soulèvent des tonnes de journaux et imprimés, sectionnent des kilomètres de ficelles et projettent inlassablement les liasses de presse dans toutes les directions. Dans l'odeur chaude des encres d'imprimerie, Jean le Bigot est heureux. Il entretient ses muscles pour la prochaine campagne de pêche au cabillaud. Mais le *pêcheur postier* n'est pas le seul à épouser les horaires contraignants des services de tri.

Dans le minuscule bistrot adossé au flanc du monstre Saint Lazare, tel l'oiseau pic-bœuf au dos du rhinocéros, le patron et sa famille travaillent, dorment, vivent eux aussi au rythme de l'acheminement du courrier. Ils font la brigade !

Aux premières heures du matin, le patron débute seul : cafés, petits blancs et rhums sont servis à la demande des chargeurs, livreurs, chauffeurs de presse etc. C'est qu'en hiver le froid est terrible sur le bitume des quais. Autour de 6 heures, c'est la relève nuit/jour, les changements de brigade, c'est l'heure des croissants et des petits déjeuners, et si peu de temps avant les pauses de 9 heures, le percolateur s'essouffle !

À midi, quelle folie ! Dans la minuscule arrière-cuisine, on y réussit les grillades, les sandwiches, les œufs au plat. La patronne et la serveuse ne suffisent plus pour la déferlante des cafés calva, la piste de 4/21, les jeux, les cartes. La boutique ne désemplit jamais. Ces quelques mètres carrés rue de Berne, composés seulement de cinq tables et banquettes de moleskine sont devenus une

véritable annexe postale. *De l'or au bar* pour les propriétaires ! Le patron, aveyronnais ou cantalou, n'a pas hésité à faire venir en renfort sa jeune nièce, jolie brune au rire éclatant. Éclatants aussi les bénéfiques du tonton qui rêve déjà plus grand, et moins dur ! Le centre de tri en cette année 1955 est dépourvu de foyer. Il est évident que ce petit café, lieu d'accueil et de détente, point de rendez-vous naturel pour tous ces garçons sans famille, compense sans aucun doute ce manque.

Ultime flash, *la période* de début d'année. La folie s'installe. Les temps et les coutumes ont changé, mais dans les années 50, les Français ne manquaient pas de se souhaiter mutuellement et par écrit des vœux de bonheur. Comment le bureau réussit-il à absorber ces quantités prodigieuses de petits formats, ces cartes de vœux que l'on appelle *mignonnettes* ?

L'effort me paraît remarquable pour faire face à cette invasion. Bien sûr il y a les nuits payées, les californies, etc.

Les mignonnettes sont empilées sur les chariots à tube utilisés pour le transport des sacs. Elles sont alignées en longues rangées puis recouvertes d'un lit de sacs postaux. On empile une nouvelle couche, puis d'autres, jusqu'à ce que le chariot complet soit daté, numéroté. Et on recommence. C'est effarant ce prodigieux effort pour acheminer ces montagnes de bons sentiments. Aujourd'hui on ne peut que faire le constat d'un trafic, et d'une recette donc, qui a inexorablement déserté la poste pour les télécommunications.

Adieu Saint Lazare !

désaccord avec les nombres de mots taxés. Je suis témoin de l'incident qui va précipiter son renoncement. Une réceptionniste peu patiente, une *peronelle* vient de bousculer verbalement monsieur Mulot, il est cramoisi, il tremble de colère et répond à l'insolente :

- « Je ne te permets pas ! Je pourrais être ton père, je suis un ancien combattant ! »

C'est la goutte d'eau qui...Le vieux monsieur n'a pas l'habitude d'être traité de cette manière aussi désinvolte, il était peut-être à Verdun, il se drape dans sa dignité et nous quitte, sans un au revoir mais de cela, nous avons l'habitude.

Pour une fois, l'histoire se termine bien, une dame plus jeune prend la suite, elle est efficace et discrète, mais pas présente toute la journée. Arrivent ensemble deux jeunes agents d'exploitation, forcément issus d'un cours de formation accélérée. Apparemment notre bureau ne tente personne, mais il y aura un jour l'exception ! Les deux gaillards sont très différents.

Il y a ce jeune footballeur de la région lyonnaise, large d'épaules, calme, réfléchi, il apprend vite, il est si lisse, je n'ai pas retenu son nom. Aucune chance d'oublier le second, Réault Pôl, il est breton, pâle, le cheveu en bataille, il a l'aspect d'un pierrot fariné, naïf et mal réveillé, un brin cafouilleur il semble sans cesse découvrir ce qu'il est déjà censé connaître. Dormait-il au centre d'instruction ? Il pose mille questions, je lui dois l'une de ces anecdotes qui font ma joie, mais c'est aussi l'exemple parfait de ce qu'il ne faut pas faire subir au client.

Nous sommes dans l'un de ces après-midi de folie où des conjonctions néfastes, échéances de paiements, veilles de fête, font exploser les chiffres habituels de fréquentation. En ces jours *particuliers*, nous savons qu'il n'y a aucun secours à attendre, collègues des autres guichets, inspecteur, bureau d'ordre, nous sommes tous dans le même bain, le salut n'arrivera qu'à l'ultime fermeture de la porte d'entrée. Pourtant côté salle, l'atmosphère est différente, les récriminations sont rares, il y a de la compréhension chez ceux qui patientent. Pour ces travailleurs, l'attente à la poste fait partie des difficultés de leur quotidien, au même titre que la prise

Le tourniquet des départs et arrivées s'accélère. Monsieur Bernard quitte le bureau et la poste, d'une manière étrange. Simplement, un matin il n'est plus là. Aucun adieu, pas de souhaits ni discours. J'espère qu'il a passé une bonne retraite !

Durant les années 80, dans un centre de tri automatique de province, j'ai connu un garçon qui, après son dernier jour d'activité, est venu durant la nuit déménager son vestiaire et les tiroirs de son bureau.

Un jeune inspecteur frais émoulu du centre d'instruction va assurer l'intérim. Sa famille est restée à Macon, il débute, rien ne lui sera facile. Il est appliqué, patient, courageux et gentil. Comme au football, il va se fondre dans le collectif. Cependant, il est surpris par les mauvaises conditions de travail et le manque d'effectifs. Révélateur à Boulogne Sud, la transmission des télégrammes. Sans que cela fasse partie de ses attributions, un jeune manutentionnaire très efficace les transmet par téléphone durant ses heures de présence à l'arrière. C'est le fameux A comme Anatole, B comme Berthe, C comme Camille et bien sûr Z comme Zoé.

Las. Voilà notre Jean-Pierre qui retourne dans ses Cévennes natales, son poste n'est pas comblé. Le personnel du bureau ne se rebelle pas, il n'y a pas d'interlocuteur. Le célèbre

- « Vous verrez ça avec mon successeur » prend tout son relief.

Après les transmissions en voltige des gens des guichets aux premières heures de la matinée, l'inspecteur prend la relève. Parfois à midi sa propre tâche n'est pas commencée. Un avis est passé en mairie pour un poste de quelques heures quotidiennes, les candidats ne se bousculent guère. Heureuse époque ! Enfin un petit bonhomme âgé se manifeste. Monsieur Mulot va s'accoutumer difficilement. Sa hantise, c'est la transmission des textes des télégrammes, il est à la torture lorsque les dames des *télégrammes téléphonés* sont en

Mon passage à la ligne du Nord sera de courte durée, trois mois environ, l'armée m'attend.

Je suis un *jeune sédentaire*, appellation réglementaire qui paraît contradictoire avec la fonction. Selon le *Petit Robert*, sédentaire est à l'opposé de *mobile* ou encore *n'entraîne aucun déplacement*. C'est pourtant bien le contraire qui m'est promis, je dois remplacer des gens absents sur les services ambulants du réseau Paris-Nord ! Je vais donc beaucoup bouger. Mon patron s'appelle monsieur Brenot, il ventile ce petit monde de sédentaires afin de palier aux maladies ou absences pour congés des personnels ambulants embrigadés. Chaque soir, vers 19 heures, nous apprenons nos embarquements éventuels :

- Paris à Lille 2
- Paris à Dunkerque 2
- Paris à Valenciennes 2
- Paris à Bruxelles
- Paris à Tergnier

Si aucune absence n'est signalée, nous travaillons en renfort à *quai* ou dans les étages du Centre de tri. Les sédentaires chevronnés ne redoutent pas cette vie instable. Selon le jargon du métier, ils sont sur un X. Il s'agit d'un remplacement dont on ne connaît pas la fin. Bien sûr on m'avertit, monsieur Brenot apprécie les attitudes conciliantes, les départs en voltige acceptés au dernier moment, les dimanches soirs. Il sait renvoyer l'ascenseur et vous laisser sur un X. par exemple. Je n'ai pas le temps d'apprécier la compréhension de notre responsable, j'ai tout juste celui de faire quelques voyages sur le train-poste du Nord, à Lille, et deux ou trois autres sur Paris/Bruxelles. Cet ambulant sera supprimé durant le temps de mon absence militaire, mais je tiens à en parler, tant ces quelques nuits passées sur Bruxelles furent surréalistes.

Sur le wagon poste, un inspecteur, deux agents, un chargeur.

J'ignore tout du travail à effectuer. Il s'agit de courrier international. Ici tout est différent : les sacs, les colliers, les étiquettes, les adresses, le tri, les destinations, etc. On ne m'adresse pas la parole, le collègue masque des sacs, c'est-à-dire qu'il modifie leur destination, sans les travailler. Nous roulons durant des heures, les sacs s'entassent partout, je suis désemparé. Le jour se lève, voilà Bruxelles, les postiers belges nettoient notre chargement, nous couchons *au wagon*. L'inspecteur m'apprend à confectionner mon lit avec des sacs postaux. L'aventure commence !

Pendant toute la matinée notre chambre roulante est tractée, lancée, tamponnée au gré des aiguillages de la gare de *Bruxelles midi*. Les locomotives crachent, sifflent, les hauts parleurs s'interpellent. Bientôt le soleil frappe nos tôles, implacable. À l'intérieur du wagon règne une chaleur épouvantable. On me secoue, j'ai la tête en feu, il faut vite descendre sinon nous irons très loin sur une voie de garage. Vers 14 heures je déguste le café au lait avec les cheminots puis tout au long d'une interminable après-midi je déambule seul dans le centre de la capitale Belge. Le supplice reprend sur le trajet du retour. J'ai la sensation d'être inutile. Celui qui m'accompagne n'est pas désagréable, mais, je l'apprendrai plus tard, est réputé pour son mutisme absolu.

Mais comme mes jours civils, mes voyages sont désormais comptés.

avec un naturel parfait. Lucette vole, bourdonne, vibronne autour et au profit de Jacques, jeune seigneur souriant et débonnaire qui accepte avec flegme et simplicité ces continuelles démonstrations d'adoration. Parfois, un petit nuage obscurcit leur azur, les nécessités du service les obligent à se séparer durant quelques heures. Lucette est loin de Jacques, elle travaille avec nous ce matin, soudain nous la voyons écrire fébrilement... A midi lorsqu'ils se croiseront sans doute, Jacques va adorer la fugitive pensée amoureuse qui vient de la traverser et qu'elle consigne hâtivement entre deux clients.

Enfin la voici ! Il a fallu l'attendre cette fois encore, cela n'étonne plus, elle avait oublié mille choses capitales. Tout de même, elle est là Berthe ou Bertha, ou Bertie, et même Bertoune les jours d'affection, parce qu'on l'aime Berthe ! Grande, très grande, elle complexe. Mince, trop mince, elle complexe encore. Brune, provençale et un brin languissante, elle règne au bureau d'ordre, une appellation pompeuse pour ce vestibule encombré qui précède le bureau du receveur. Berthe sert les registres comptables, traite le courrier d'arrivée, ventile, enregistre les timbres, bons du trésor, emprunts, reçoit les versements, etc. Elle travaille en horaires mixtes, matinées et soirées. On peut la voir comme une méridionale rieuse, prompte à plaisanter. En réalité, elle cultive un certain mal de vivre.

Déjà les années tournent, elle hésite, elle cherche un sens à son existence. Bien sûr, elle regrette son midi, son soleil, sa ville natale. Depuis longtemps, elle a déposé des fiches de vœux. Mais tient-elle vraiment à repartir vers des neveux, ou une mère dominatrice ? Ici elle est libre, protégée dans le cocon du bureau d'ordre avec un patron qui lui pardonne ses petites étourderies.

de la baie d'Audierne. Elle a suivi son mari ouvrier de Renault à Billancourt. Le couple vit sans enfant et attend sagement un hypothétique retour au pays, grâce à des implantations d'usines automobiles dans l'ouest de la France.

Expérimentée, sage et modeste, Marie-Jeanne sait écouter les confidences, les rêves de ses jeunes collègues des deux sexes, ce qui donne un peu de folie à son existence feutrée. Elle recueille, conseille, pondère dans les domaines les plus variés, la poste, le ménage, la cuisine ou le courrier du cœur. Pour elle, ce lundi matin commence un exercice périlleux. Il lui faut, tout en reconnaissant ses fonds et timbres à toute vitesse, donner quelques conseils culinaires à Lucette, toute jeune mariée, mais encore enregistrer le prénom du nouveau flirt de Marie-Rose, voilà qui peut servir durant cette semaine..

Marie-Jeanne, c'est aussi la courte mémoire du bureau. Boulogne Billancourt Sud n'a pas de passé. Auparavant il y avait Desfeux, mais personne ne veut en parler, il reste trois rescapées et monsieur le receveur. Au-dessus de Marie Jeanne plane la crainte de prêter le flanc aux critiques. Elle rend un travail irréprochable, elle est sans cesse soucieuse de venir en aide à ses jeunes collègues dont je fais partie. Cependant, elle est vite inquiète et perturbée par la hantise de l'erreur pour elle ou pour les autres. Alors les grands yeux s'affolent. Que vont penser d'elle l'inspecteur et le receveur ?

Les soirs de journées tendues, lorsque les millions ont défilé entre ses mains, que la salle est enfin vide, la bretonne fait appel au ciel avant d'attaquer ses comptes. Croyance sincère ou superstition, comme nos modernes footballeurs sud américains pénétrant sur le terrain, elle se signe et implore sa patronne :

- « Sainte Anne d'Auray, faites que je sois juste ce soir ! »

Et ça marche !

Alors Boulogne au présent, c'est nous ! Marie-Rose, Bernard, Yves, Lambourieux, Marie-Jeanne, les Perrier, Berthe et quelques autres encore.

Les Perrier, Lucette et Jacques. Ils ressemblent aux petits amoureux de Peynet. Sans cesse elle pense à lui, ne vit que pour lui, qui reçoit ses marques infinies d'affection et d'amour

## L'ARMEE

Tout semble les opposer. Chien et chat, feu et eau, rigueur face à la souplesse, stricte application de la règle contre scepticisme et insouciance. Il la sait légaliste, respectueuse des interdits et affiche, en façade, dédain et désinvolture pour l'ordre. Assuré du résultat, tel un matador, il plante ses banderilles. Elle se cabre et réplique vigoureusement, mais ça aussi, il aime ! Ce soir, elle distille des remarques patiemment recueillies et dénonce :

- « Ce Bernard, il fait n'importe quoi ! Pour faire l'appoint, il accepte les tickets de métro, les timbres, et même pire... il fait des cadeaux aux clients. Surtout aux clientes ! »

Elle l'imité :

- « Laissez Madame, vous me devrez... Vous me donnerez la prochaine fois ! Quelle honte, il se croit à la boulangerie ! »

Ainsi elle a remarqué son manège. Il est aux anges. Leur confrontation a débuté bien avant mon arrivée. Face à son intransigeance, il feint un détachement plus fabriqué que réel, ainsi réussit-il souvent à la faire sortir de ses gonds. Existe t-il un contentieux affectif entre eux ? Il adore, à la cantonade, lui déclarer sa flamme : ils sont faits l'un pour l'autre, destinés à s'aimer. Elle résiste mais c'est inéluctable, elle va tomber dans ses bras ! Il est prêt, pourquoi résister ?

Placide, elle écoute :

- « Chante, beau merle, cause toujours mon mignon... »

Parfois les noms d'oiseaux pleuvent :

- « Grand sifflet, grand serin ! Ne te fatigue pas ! Jamais, jamais ! »

Les belles tirades se lancent le plus souvent dans la salle arrière et dans la bonne humeur générale, les témoins apprécient le rituel. Marie-Rose serait sans doute déçue si le jeu cessait et Bernard bien interdit si elle lui disait :

- « chiche ! »

Vers treize heures, réconciliés, ils partent avec les autres célibataires du bureau déjeuner à la cantine Jasmin.

A tour de rôle, les duettistes et les autres viennent confier leurs états d'âme auprès de madame Raoux. Marie-Jeanne Raoux est une belle personne brune aux yeux magnifiques, bretonne

gaillard est doté d'un grand flair et d'un sens aigu du négoce.

Au printemps 1965, il s'envole pour l'U.R.S.S. Il est *de gauche* et, autant par goût du tourisme que par curiosité naturelle, il veut voir. Des semaines à l'avance, il se délecte du chocolat qu'il ira boire au café Pouchkine. La chanson de Bécaud, *Nathalie*, fait rage. De retour, il raconte sa sortie homérique de l'avion à Orly, en pantoufles et très petite tenue. Il a échangé à Moscou la totalité de ses vêtements, chaussures, objets de toilette pour rapporter des icônes ! Bien sûr, ce n'est pas très noble, mais le régime soviétique est encore en place. Incapable de résister à l'attrait de l'échange, du troc, à la gourmandise de l'achat, au plaisir d'acquérir pour revendre, il a pris des risques.

Chaque soir, les portes fermées malgré l'urgence des travaux de reddition des comptes, les gens du guichet dégustent le plaisir fugitif de posséder le lieu pour eux seuls. Ils étaient totalement tournés vers les clients, les voilà réunis. Instants courts, rares, et précieux.

Les incidents marquants resurgissent. On bavarde brièvement. Demain, mini événement, les positions habituelles de travail sont bousculées et surtout, Marie-Rose quitte l'émission ! Elle hérite du guichet central : les articles d'argent, le paiement des mandats, etc.

Bernard exulte. Il tient son sujet et commente avec gourmandise :

- « Attention, il va y avoir du sport ! Les passeports périmés : refusés ! Les cartes d'identité non signées : rejetées ! Les signatures différentes : non valables ! »

Il force le trait, délire franchement. Sûr de ses effets, il imagine dès demain *des files craintives de clients, militairement alignées, les coiffures retirées, les pièces d'identité présentées d'une main tremblante, sous les ordres d'une Marie-Rose impérieuse... !*

Il adore faire son numéro. Furieuse, elle réplique :

- « Tu peux parler, tu payes avec n'importe quoi ! »

Douloureuse, elle nous prend à témoin :

- « Je l'ai vu hier, il a accepté comme pièce d'identité... une carte de pêche ! »

## Ottersweier.

16 juin 1955. C'est l'été, il s'annonce superbe. Voyageurs aux bagages légers, nous encombrons la salle d'attente de la gare de Dijon. Nous ne pouvons nous ignorer, tous munis d'un titre militaire identique de transport.

Déjà, un sous-officier procède au premier appel :

- « Présent ! »

Oui, contraint et forcé. Un garçon tranche par son élégance vestimentaire : costume gris clair, chemise blanche, cravate, cigarette blonde aux lèvres, il tente de consoler une fille accrochée à lui. Nous embarquons pour Besançon, leur séparation est spectaculaire. Il se nomme Dantin et durant la longue fin de journée, dans une caserne de transit, il entretient une petite cour autour de lui. C'est un ouvrier plombier qui se montre intarissable sur ses sorties dans les bars et dancings de Dijon tels la Rotonde ou le Triomphe.

Le voyage reprend durant la nuit, d'abord le train puis le passage de la frontière, enfin les camions, nous appartenons aux forces françaises en Allemagne, les F.F.A. Au petit matin nous débarquons dans un camp plutôt rustique formé de baraquements de bois, très bas, une sorte de ranch. Le lieu se nomme Ottersweier, province du Bade-Wurtemberg situé à environ cinquante kilomètres au nord-est de Strasbourg. Après la dépose de nos valises et un alignement frileux, nous recevons déjà l'accueil musclé du maître des lieux qui se présente virilement :

- « Je suis le Lieutenant Raquet et ici... Staline, c'est moi ! »  
(sic)

La suite est du même tonneau, nous allons devoir marcher droit. Cette dérive verbale ne correspond cependant pas au personnage. Raquet-Staline se révélera plutôt bon bougre et

ne sévira que rarement. Il a gagné ses galons durant la bataille d'Italie, précisément à Monté-Cassino. Il s'ennuie ferme dans ce centre d'instruction pour jeunes recrues.

Au réfectoire, sur des tables encore poisseuses, nous répondrons à des questionnaires et à une série de tests. Très vite ceux qui nous encadrent se penchent, se concertent à voix basse au-dessus de certaines têtes. Dantin est du lot. À la sortie, le secret est percé. Notre groupe de soixante appelés recèle six illettrés. C'est énorme. Nos professions se révèlent modestes : un chimiste, un instituteur, deux cuisiniers, quatre employés chez Schneider au Creusot, deux postiers, un mineur, un restaurateur, quelques chauffeurs et une majorité d'agriculteurs, presque tous originaires de Saône et Loire.

L'incorporation s'effectue sans hâte, nous recevons nos paquetages, tenues, chaussures, casques, fusils, et nous défilons vers le médecin major ou le coiffeur. Nous apprenons notre appartenance à un service, les essences, qui n'est pas une arme, comme l'infanterie ou l'artillerie... Après le centre d'instruction nous rejoindrons nos compagnies respectives dans d'autres zones d'Allemagne. Une question me taraude. Pourquoi ne suis-je pas versé à la poste aux armées, moi le postier ?

Au cours d'une attente, soudain le haut parleur du camp crache mon nom, je suis appelé dans les bureaux, moi uniquement ! J'arrive, je vole, c'est ça, l'erreur est réparée. Ce vieux maréchal des logis tenait à me rencontrer. Il a repéré mon adresse dijonnaise, 10 rue de la Cité. La famille de sa femme possède un garage dans cette rue ! Une remise, pour placer chaque soir l'éventaire des fruits et légumes vendus place Darcy. Il me demande si je les connais. Il est heureux de constater que je situe ces gens, des émigrés espagnols courageux et me dit qu'il en parlera à sa femme le soir. Je tombe de haut, adieu la poste aux armées. Quel cinéma je me suis inventé !

Nos immenses vacances peuvent commencer. Durant ce bel été, mes camarades et moi allons profiter du soleil vivifiant de cette campagne allemande redevenue paisible.

Début la période dite *des classes*. Nous sommes les bleus, vêtus de treillis kaki saillants, chaussés de gros godillots et saluons à tous vents le moindre supérieur.

comprennent. Les milliers d'ouvriers Renault vont bientôt payer leurs polices d'assurances par mandats 1418 (versement sur C.C.P.) ou 1401 (Mandat lettre), le trafic va donc encore augmenter...

Mais les récriminations de la *petite reine de l'émission* n'émeuvent guère, son aspect frêle cache une volonté de fer, c'est une boule de vitalité et au guichet, une belle mécanique de précision, difficile à perturber... A chaque occasion, l'unanimité se fait :

- « Marie-Rose, tu es la meilleure à l'émission ! »

Pas dupe, elle renaude encore, mais elle aime aussi les louanges. D'ailleurs, qui mieux qu'elle garde son calme lorsque la vieille machine ANKER se décale. Cette mécanique imprimante et totalisatrice se dérègle plusieurs fois par semaine, l'inspecteur intervient, il faut reprogrammer avec une clé spéciale durant de longues minutes. La machine cliquette comme une horloge, les clients s'accroissent, incrédules :

- « Pourquoi est-ce que ça n'avance pas ? »

Lointaine, impériale, Marie-Rose ne bronche pas. La reine de l'émission !

Une seule personne cependant réussit parfois à la perturber. Il s'agit de notre collègue Bernard Loste. Enfant du Quercy au visage émâché, pâle aux yeux bruns, il étire sa grande carcasse, affichant, voire cultivant même une certaine désinvolture destinée, si l'occasion se présente, à provoquer Marie-Rose. Ce garçon est l'un des plus originaux rencontrés au cours de ma vie postale. Si son propre destin l'avait sans doute conduit vers la branche commerciale il aurait rapidement fait fortune. C'est un véritable marchand dans l'âme. Modestement, il exerce ses talents dans le domaine de la philatélie mais tout ce qui touche aux vieux meubles, bibelots, objets anciens, cartes postales, monnaies, brocantes en tous genres l'intéresse. Son jugement est rapide et infailible.

Il passe le plus clair de ses loisirs au marché aux timbres de l'avenue Gabriel. Comment sait-il que cette sortie de figurines va faire *un tabac* et pas la suivante ? Il déclare ne pas aimer les timbres, pourtant certaines séries seront achetées par dizaines de planches. Un peu ostentatoire, il prétend doubler son salaire grâce au commerce des timbres. Fanfaronnades ou réalité ? Le

Réprobateurs, ils me rendent responsable de leur attente ici, du retard engendré, du bus qu'ils vont rater, et de l'absence inexplicable de la guichetière des affranchissements.

- « Elle arrive tout de suite, monsieur ! Elle recherche un paquet ! »

Je ne peux me concentrer sur mon travail, ils me regardent...

Le bureau se révèle une position stratégique pour contempler de dos ou de profil mes fidèles collègues. Une communauté solidaire et courageuse, ces petits combattants de la poste, à Boulogne Sud.

Comme tous les bureaux mixtes sans distribution, c'est-à-dire sans facteurs, nous tournons sur le service appelé *de brigade avec retour*. Le personnel, travaillant le matin, revient en fin d'après-midi *en retour*, ce qui permet l'ouverture d'un cinquième guichet et à l'arrière du bureau le traitement du courrier départ.

Mes modestes chroniques de Billancourt ne peuvent se poursuivre sans la présentation des acteurs.

A la poste de Boulogne, on ne tourne guère. Presque à l'année, les mêmes personnes exécutent les mêmes tâches : l'homme et sa machine, la guichetière et son guichet. Pour évoquer Marie-Rose, je dois donc parler d'émission de mandats.

C'est le gros guichet, le plus fréquenté, celui qui réclame le plus d'attention, où le maniement d'argent est le plus important. Marie-Rose est faite, vouée même, pour l'émission. Bretonne, mince et brune, ses yeux bleus lui donnent une certaine ressemblance avec Isabelle Adjani, mais la comparaison s'arrête là. Sur le plan professionnel, Marie-Rose est à l'opposé de la fantasque comédienne. C'est une merveille de précision, de calme et de rigueur. Peut-être les inspecteurs abusent-ils de ses aptitudes et la maintiennent-ils trop souvent à ce poste, mais quelle sûreté ! Ses erreurs ou pertes d'argent sont quasi inexistantes. Elle tient une comptabilité rigoureuse. Quel confort derrière une telle personne !

Bien sûr, elle râle. Voilà des semaines et des mois qu'elle passe à ce guichet réputé dangereux. Les garçons font les malins mais ne semblent pas se bousculer pour prendre la place. Elle veut en sortir, et même avant la prochaine échéance *MATMUT*. Elle se rappelle, l'an dernier, elle était déjà la victime ! Tous

- « Conducteur machin, à vos ordres ! »

Toute une hiérarchie s'intéresse à nous. Les sous-officiers de carrière, assistés par les maréchaux des logis appelés les *marginis*, eux-mêmes aidés par les caporaux issus des contingents précédents. La journée débute par un cross qui, de nos jours, ferait hurler le cardiologue le plus optimiste. Moins de cinq minutes après le tonitruant

- « Debout là-dedans ! » du réveil, nous courons déjà hors du camp en short et baskets. Dans les chemins creux et raidillons le train est ultra rapide, les jeunes hommes se mesurent, personne ne veut abdiquer, cela se termine par des sprints éperdus. Nous voilà lessivés avant de commencer la journée. Mais la médecine du sport n'existe pas, même dans le monde civil. Si nous sommes boueux, ce sera une autre lutte, une jambe en l'air jusqu'au filet d'eau des lavabos.

Mais le ménage prend vite le pas sur l'hygiène, nous devons réussir et présenter le lit au carré, couverture tendue, bords serrés, ainsi qu'un alignement parfait de nos chemises dans le placard, chaussures bien cirées. En journée pleine, nous voilà livrés aux aboyeurs qui se relaient autour de nous. Objectif : le maniement d'armes et la marche de groupe au pas cadencé. Je retrouve vite les réflexes acquis dans les colonies de vacances de ma jeunesse. Les *une-deux, demi-tour à gauche*, et changement de pas, etc. Je connais, mais quel calvaire pour certains.

Ainsi, ce grand paysan blond si taciturne piétine à l'agonie depuis des heures. Un moniteur est spécialement attaché à ses pas. Il ne parvient pas à diminuer l'ampleur de ses immenses enjambées, une allure forgée depuis l'enfance dans les prairies et les labours. Ultime torture, ses chevilles sont reliées par un cordon pour tenter de diminuer ses mouvements.

Sous le chaud soleil notre phalange manœuvre de mieux en mieux. Parfois nos *cornacs* oublient de lancer le : *à gauche, gauche !* qui modifie notre trajectoire. On voit alors cinquante types casqués, le vieux fusil US-1917 à l'épaule qui piétinent inlassablement face à un mur... Les ordres sont les ordres !

Le véritable responsable de notre instruction est le maréchal des logis chef, Manier, nommé chef Manier. Il est

infatigable et inventif dans l'arsenal des revues, inspections, distributions de brimades ou punitions diverses qui constituent notre quotidien. En retire-t-il un plaisir personnel ? Difficile à dire, quelques anecdotes peuvent donner des éléments de réponse...

Au cours d'un exercice nous progressons, couchés au sol, armés et casqués dans la campagne. Nous abordons des champs de légumes où s'affairent des Allemands civils. L'ennemi ? Il est fictif, nous pourrions facilement contourner les terrains. Le chef Manier lui, est en exercice, il nous ordonne sèchement de *ramer droit*. Nous dévastons donc les légumes, les Allemands serrent les poings mais ne bronchent pas.

Quelques semaines plus tard, le chef Manier organise, en pleine nuit, une attaque fictive du camp. Il a sollicité l'aide des anciens, les contingents qui nous précèdent. Tout y est : les fusées, les tirs, les explosions, la sirène d'alarme, les hurlements, etc.

J'occupe une chambre idéale, nous sommes liés d'amitié et très soudés. Autour de nous tout s'agite, c'est un brouhaha de godillots, de galopades et de coups de sifflets. Ont-ils pris les fusils ? L'un de nous flaire le piège. Sans allumer, nous demeurons dans la tiédeur de notre lit. On nous oublie. Une heure plus tard le calme est revenu, d'ennemis, point ! Au matin, le chef a l'œil mauvais, il ne peut triompher complètement, il a perdu une bataille et la *gueguerre* va continuer avec les occupants d'une certaine chambre...

Le chef Manier détenteur d'un pouvoir quasi absolu ne gagne pas toujours dans son entreprise quotidienne pour nous inculquer une discipline aveugle envers les gradés et les ordres. Il a repéré une *tête de turc* d'autant plus facilement qu'elle dépasse souvent de l'alignement. Elle appartient à Coiffier, un grand lorrain rétif et rôleur au visage déjà buriné et à la voix rauque.

Fils de mineur- lui même a déjà tâté du métier-, l'armée est venue le cueillir alors qu'il était outilleur dans une usine de métallurgie près d'Hagondange. Aujourd'hui, nettoyage et revue d'armes, nous devons astiquer notre fusil, l'antique US 17, qui pèse environ quatre kilos, précision approximative mais quelle solidité ! Il nous faut faire très attention en le maniant à ne pas laisser retomber la crosse sur nos pieds. Dans la *baraque chambrée* nous

Et d'autres encore, ceux qui vont rester une paire d'années ou un peu plus, au total une dizaine d'agents. Pour les retrouver, j'appuie sur *arrêt sur image* depuis le bureau de l'Inspecteur.

J'y suis parfois, avec appréhension bien sûr. Je fais fonction sur la position dite : *inspecteur – contrôle*, mais sans avoir eu le temps de rouler sur toutes les positions de guichet. Situation inconfortable et ambiguë.

Guichetier encore novice, revêtu de la toute nouvelle blouse blanche, je sollicite souvent les conseils et l'aide de mes collègues. La semaine suivante, au gré des absences ou des besoins, je suis *l'inspecteur* en costume et cravate et cette fois on me hèle de loin :

- « S'il vous plaît, monsieur l'inspecteur, cette dame veut vous parler... »

A la demande de guichetiers paradoxalement beaucoup mieux aguerris que moi, j'interviens, je renseigne, je décide. Un jeu de rôles, mais dans lequel je joue *profil bas* !

Celui qui appelle le responsable, un bien grand mot, sollicite en fait la caution d'un supposé supérieur pour une option qu'il sait à l'avance désagréable :

- « Vous voyez, madame, monsieur l'inspecteur confirme ! »

Grâce à celui qui se déplace depuis l'arrière ou le bureau, à coup sûr un chef, ce n'est plus le guichetier qui refuse, mais le règlement qui interdit. Nuance !

Un théâtre donc, notre rotonde vitrée !

J'y tiens plusieurs rôles. Guichetier à peine dégrossi, je dois dans l'urgence des remplacements me transformer en inspecteur doté de l'assurance et des certitudes que requiert la fonction. Quel métier ! Au centre de la salle trône le bureau et la chaise de l'inspecteur. Aux premiers jours, j'ose à peine m'y asseoir et encore moins relever la tête. C'est sûr, ces gens agglutinés à quelques mètres derrière la banque me regardent tous !

Voilà qui est un peu court, jeune homme, merci pour la collaboration !

Derrière son dos, le personnel s'interpelle. Après chaque demande, même les plus saugrenues, la célèbre réponse fuse :

- « Tu consultes le *Guide Officiel*, tu trouveras ! »

Micro société si révélatrice !

Voilà l'homme à la pipe parti militaire, il ne reviendra pas.

actionnons avec ardeur dans le canon des fusils, une tige de métal percée d'un chas qui retient un chiffon nettoyeur. Il nous faut montrer une arme impeccable.

Voici venue l'heure de la revue. Le chef, hargneux à souhait vérifie. Il rejette de manière théâtrale quelques fusils jugés mal nettoyés. Parmi les victimes bien sûr, Coiffier, il faut le mater. Une fois le chef sorti le grand explose. Son arme mal tenue, lui, l'outilleur ! Qui travaille de ses mains depuis l'âge de quinze ans dans les usines. L'acier, la ferraille, il connaît. On ne lui fait pas. Que les autres nettoient s'ils le veulent mais pas lui, il juge son fusil irréprochable. Le chef repasse, félicite cette fois, c'est propre, sauf chez le conducteur Coiffier ! Encore à refaire et la section toute entière attendra... consignée !

Les voilà tête contre tête ces deux là, ils se sont reconnus. C'est l'ancestral affrontement de l'outil contre la matraque, le mineur, le sidérurgiste, la grande gueule contre le garde mobile, le militaire, l'uniforme, le défenseur du pouvoir qui, ici, dans cette campagne allemande, lors des cours dits de sécurité militaire évoque, évasivement, l'ennemi *intérieur* à combattre... Le lorrain têtue ne bronchera pas. Il ignore encore le fusil. Pour la troisième inspection l'arme récalcitrante est dressée vers la lumière. Enfin le chef s'extasie, il trouve ce *bonsoir de tuyau* convenable, voilà du bon nettoyage.

- « Rompez les rangs ! »

Aujourd'hui le brouhaha de détente est particulièrement joyeux et rieur.

Est-ce que je règle déjà mes comptes, avec, ou sans plaisir ? J'ai mieux à faire. Par exemple faire apparaître les premiers acteurs de mon nouveau théâtre.

Dantin m'interpelle, il a un problème. Il a déjà reçu des lettres de son aimée, qui doit toujours ignorer qu'il ne sait ni lire ni écrire. Pour les réponses, il compte sur moi. Je signerai : *ton Lulu* ....Simple !

Je m'inspire donc d'un recto-verso débordant de mille baisers et de tendres caresses. La puissance des sentiments est affirmée par une trentaine d'empreintes de lèvres rouges apposées sur le

papier, ce n'est plus une lettre, c'est un véritable drapeau. La demoiselle relate aussi l'emploi du temps de son premier week-end de solitude. Dantin se révèle jaloux, voire tyrannique. Il me dicte une volée d'interdictions en tous genres, sorties, fréquentations, etc. Je ne peux tout de même pas la quitter, après ces menaces, sans quelques douceurs épistolaires. Je peux, par exemple, tenter *les tendres baisers de ton Lulu qui pense à toi...* Quel métier !

Ma copie rendue, le répit est de courte durée. Toutes fraîches et débordantes sur l'enveloppe, un nouveau bouquet de lèvres frémissantes quête déjà ma réponse. L'exercice dépasse mes compétences, je rends mon tablier. Dantin ne paraît d'ailleurs pas contrarié, sans état d'âme, à chaque lettre reçue, il recrute une plume différente pour ses réponses.

Avant la période dite *des classes*, Dantin est, selon la formule officielle, renvoyé dans ses foyers donc réformé pour –doux euphémisme– pieds plats. Il n'est pas le seul illettré à partir. Le grand paysan si mauvais marcheur au pas l'accompagne, mais lui se plaint ici, il aurait aimé rester. Il pleure ! Bien sûr il a fallu un peu le rudoyer pour l'obliger à prendre la première douche de sa vie mais on sait que, dans sa ferme bressane où il repart, lui le costaud, il est maltraité et battu par sa belle mère... Et dire qu'au pas de tir il réussissait les meilleurs cartons de la section, quelle mauvaise gestion des compétences !

Incohérence des situations : le baraquement dortoir accueille aussi Prosper D., un autre cultivateur, désespéré quant à lui de son destin du moment. Son père est mort quelques mois avant son incorporation. Sa mère reste seule pour faire tourner la ferme à Saint-Maurice en Rivière près de Châlon s/ Saône, mais surtout, suprême ironie, à quelques kilomètres de Gergy où la compagnie des essences, notre unité, possède une caserne et un dépôt de carburant.

Prosper, garçon maigre, tanné, ridé, vieilli avant l'âge, ne cherche pas à dissimuler sa désolation. La lecture des lettres familiales attise ses soucis. La crue de la Saône inonde les champs, les récoltes sont compromises, les bêtes sont malades, sa mère n'y arrive plus. Pauvre Prosper dont on n'ose même pas se moquer

bureau d'ordre. Si une ou plusieurs *caisses individuelles* accrochent, les versements tardent.

Alors le receveur piaffe et on l'entend, lui le grand-père, soupirer à mi-voix :

- « Les cochons ! Ils vont me faire rater *Nounours* ! »

Le futur retraité prépare depuis longtemps sa nouvelle existence, une maison en construction. Certains après-midi, flanqué de son épouse, et toujours vêtu de son indéfinissable houpelande, il déambule dans une grande surface spécialisée en matériaux. Un jour sa femme le voit soudainement sursauter. Il vient de mettre la main à la poche. Cette main qui recherchait distraitement un relevé de mesures vient de rencontrer... des liasses de billets de banque ! Un bon gros versement issu du guichet émission de Boulogne Sud, ramassé en voltige entre deux occupations, enfoui dans les grandes poches, puis oublié ! Telle une bourse de chevalier, les millions de la poste se balancent depuis des heures à son côté. De quoi payer cash toutes les briques de la future maison !

Faut-il poursuivre les présentations en descendant la voie hiérarchique ?

Pas nécessairement. Et puis, l'inspecteur Moulin s'en va, il rejoint son cher Levallois principal. Compétent, rigoureux, efficace, il était le socle solide du bureau. Après lui va s'étirer une suite disparate de remplaçants.

Celui qui vient le plus souvent est le petit contrôleur de la brigade départementale, Lambourieux. Il habite Boulogne et se plaint sans doute dans cette fonction de cadre. A la fois rieur et coléreux, il se dépense sans compter les dépassements d'horaires. C'est un bosseur doué. Un météore passe. Un jeune inspecteur frais émoulu d'un concours externe soigne son apparence de petit prof : le fin collier de barbe, les lunettes dorées, il fume la pipe. Curieusement, il n'est jamais surchargé de travail, on le surprend inoccupé, le nez en l'air ! Si les agents l'appellent pour un renseignement, une décision, une confirmation, il répond brièvement :

- « Voyez le *Guide Officiel*, vous trouverez dans les pages vertes, ou jaunes... »

mixtes, d'abord et égoïstement intéressés chaque soir par l'exactitude de leur caisse personnelle ! Le *trafic télégraphique* est un autre domaine réservé de monsieur Bernard.

Tôt un matin, avant l'ouverture des portes, il brandit un télégramme de la veille, non transmis. C'est grave !

Je fais partie des coupables, il m'ordonne la transmission instantanée :

- « Vous réclamez : l'AMPLIATION ! »

Je ne dissimule pas mon ignorance, je m'exécute, ça marche !

Bernard est satisfait de son effet, ce jeune contrôleur frais émoulu du centre d'instruction a encore des choses à apprendre... Son attitude envers moi est amicale, je ne cache pas mes insuffisances, ce qui lui plaît et surtout je ne fais pas partie des *anciens de Desfeux* !

Voilà, le mot est lâché. Parfois madame Raoux évoque :

- « Monsieur Boillaud, vous n'avez pas connu Desfeux !! »

Les soupirs, les phrases lourdes du poids des non dits...

- « Lorsque nous étions à Desfeux... »

- « Ah, c'était au temps de Desfeux... »

C'est dans l'ancien bureau, une boutique minuscule, dans cet espace réduit et dans un esprit délétère qu'un couple inquisiteur et dominateur régnait : le receveur et son épouse !

Ici malgré le travail, assurément, on respire mieux.

D'ailleurs, monsieur le receveur vient de faire valoir ses droits de mise à la retraite, son départ est dorénavant une question de mois. Lorsque le personnel lui signale les mauvaises conditions de travail ou les améliorations matérielles possibles, il répond avec une belle désinvolture :

- « Vous verrez tout cela avec mon successeur ! »

La phrase connaît un grand succès. En toutes occasions elle est reprise par les agents.

Le *vieux* loge au-dessus du bureau, c'est le logement de fonction. Ses deux petits - enfants viennent le voir, attirés aussi par la célèbre émission de télévision infantine, Nicolas et Pimprenelle. Chaque soir, lors de la reconnaissance des versements des guichetiers, il descend aider mademoiselle Berthe au

lorsque le soir venu, il dévoile un maillot de corps *civil* spécialement conçu pour cacher son portefeuille !

Un drôle de client

Avec lui, l'évocation d'un peu de gaieté, l'inoubliable Michel Gaunal. Dans la vie civile, il est mouleur sur bois chez Schneider au Creusot et sans doute un remarquable ouvrier. Individualiste, bohème, toujours en retard ou à contre-courant des ordres donnés, il a bien du mal à se glisser dans le *moule militaire*. Inévitablement, durant la semaine il cumule tout ce qui vole au-dessus de nos têtes en matière de corvées ou punitions. Mais le garçon a du répondant et une certaine philosophie. Aussi, lorsqu'il subit la célèbre *boule à zéro*, il se rit de l'infamie- Barthez n'est pas encore né- et se fait tirer le portrait à plus de cinquante exemplaires. Il propose alors à tout le camp la vente triomphale de sa calvitie souriante. Il est affecté d'un handicap rare. Ses genoux manquent de synovie. Il explique la chose avec son redoutable accent de Saône et Loire.

- « Dès que je ne bouge plus, ça coince ! »

Les conséquences sont parfois hilarantes. Lorsque notre section se présente au rassemblement du matin, face au mât porteur du drapeau, l'immobilisation des recrues se prolonge et quand enfin sur un bref commandement la troupe est prête à s'ébranler, les genoux du *conducteur Gaunal* perturbent la belle ordonnance.

Ça bouchonne derrière !

Les sanctions ne vont pas tarder à pleuvoir de nouveau. Je le surprends pourtant un soir grim pant agilement à l'arrière d'un camion. Perplexe, je le questionne. Il sourit :

- « Quand je suis saoul, ça ne coince pas ! »

Imparable Gaunal ! Je fais partie du petit cercle d'amateurs qui assistent à la lecture publique des lettres familiales. Le ton est donné lorsqu'il s'adresse à *chère balèze* ou encore *vieux gorille*. Le père n'est pas en reste dans le genre facétieux. Ainsi nous écoutons :

- « Mon cher fils, la mobylette est en panne. J'espère qu'on ne te retiendra pas trop longtemps *aux armées*, tu es le seul à savoir la faire rouler. »

Ou encore :

- « Depuis ton départ nous avons, ta mère et moi, constaté que, sous notre toit, la consommation de vin de table, *Nicolas 12°*, a beaucoup diminuée ! »

En 1957, dans une autre ville de garnison, par une nuit de carnaval un peu trop arrosée, il lui faut, pour rejoindre la caserne, traverser une immense étendue sombre et déserte. Pas une construction, pas un arbre à des kilomètres à la ronde. Ou plutôt si, un, il y en a un, énorme, unique, placé sur une légère motte, et c'est justement là que notre ami Gaunal viendra se fracasser le nez contre ce chêne.

## Le patron

Les semaines passent, me voilà installé, accepté, plongé dans la réalité quotidienne du bureau. Le service du guichet et la présence des clients, sont un véritable révélateur de la personnalité de chacun. On ne peut guère tricher, peu parmi nous y songent. Je conserve de ce groupe de filles et garçons, presque une famille, un souvenir précis et affectueux, avec des attitudes, des réactions, des qualités et petits travers. Qui n'en a pas ?

Le temps des présentations est venu. Commençons par le patron, que quelques uns appellent *monsieur le receveur*, il faut vite en parler puisqu'il va bientôt partir, *le vieux* !

Monsieur Bernard impressionne. La soixantaine grisonnante, le visage austère, très grand, osseux, des mains énormes, éternellement vêtu d'une sorte de houppelande sombre et flottante aux multiples poches, il évoque un châtelain moyenâgeux. Mais l'homme est dépourvu d'humour ! Il agit avec soudaineté, ses apparitions dans la salle des guichets sont rares, brèves, et redoutées. Il joue sur du velours, par des contrôles rapides et faciles, que ses inspecteurs surchargés n'ont pas le loisir de pratiquer. Il pointe, démontre, appuie là où ça fait mal, là où quelque chose cloche. Qui est visé ? Le personnel, c'est sûr, mais aussi les cadres. Content de ses effets, le plus souvent il n'insiste pas, derrière lui l'inspecteur monsieur Moulin fulmine...

Ainsi ce soir, *monsieur le receveur*, se donne la peine de compter les centaines de lettres recommandées en instances de distribution ou de renvois. Horreur : le chiffre annoncé au registre 513 et signé par l'inspecteur diffère lourdement de la réalité, il manque quatre vingt objets ! Ce qui peut paraître énorme n'est que virtuel. Chaque soir, les guichetiers retirent en catastrophe le total des avis violets du chiffre de la veille pour connaître les restes théoriques. Ce travail très précis effectué dans les cabines de bureaux gares et centres de tri ne préoccupe guère ici les gens des bureaux

Il veut m'entraîner dans sa croisade, je n'ai ni sa pugnacité ni son expérience pour ferrailer en toutes occasions.

A midi il me relève dans l'urgence, déjà pressé d'écouler la pratique, rasé de frais, impeccable dans sa blouse bleue et s'installe. Il me chasse presque, mais d'abord il inspecte, redresse, rectifie, planifie mon désordre de la matinée. Enfin il se déclare satisfait. La tablette de travail ordonnée, les timbres, les jetons, l'argent, les crayons et les règles ventilés, le voilà prêt pour affronter, traiter, convaincre et servir au mieux le client.

Ironie des itinéraires, quelques années plus tard, Yves le querelleur, ce pourfendeur des collectionneurs, quittera ce bureau instable pour rebondir près de l'avenue de Ségur et du ministère des P.T.T. où, vers 1965, un nouveau service se met en place. L'administration, consciente de l'engouement des philatélistes et des recettes potentielles à réaliser installe des agences spécialisées pour la vente des timbres de collection. C'est la bonne idée ! Cette clientèle sympathique méritait bien un bon accueil courtois et personnalisé de la part de personnels formés et surtout moins surchargés. Notre Breton combatif a retrouvé en AGERIP les éternels amateurs de belles figurines à la découpe irréprochable mais dans un autre temps, un autre lieu, et dans une ambiance sans doute plus détendue :

- « Oui, monsieur, avec toutes les dents et le coin daté... »

Les temps changent. Maintenant ces collectionneurs spécifiques portent un nom savant, les *sococodamistes* !! On n'arrête pas le progrès !

## Renchen.

Les semaines, les mois s'accroissent cet été 1955 est vraiment superbe. Nous ne connaissons jamais la petite cité d'Ottersweier puisque chaque week-end nous sommes *consignés*. Grâce à un subtil calendrier, entre permanences, tours de garde et jours de vaccination, nous sommes bloqués à l'intérieur du camp.

Le dimanche enfin, la discipline se relâche. Après la lessive ou le courrier nous jouons au volley-ball. Sans T.S.F., sans journaux, privés de repères, nous vivons pour la plupart, hors du temps. À peine évoque-t-on la sortie en France chez Citroën de la révolutionnaire ID 19, future DS, tout comme le vote au parlement de l'état d'urgence en Algérie. Mauvais pour nous ça ! Le pesant emploi du temps militaire nous interdit toute vision vers l'extérieur.

De l'aube au coucher nous galopons, piétons, godillons, vers des rassemblements, des défilés, manœuvres d'armes, revues et corvées diverses, tâches absorbantes et absurdes destinées, dans cet univers clos, à supprimer toute pensée ou velléités d'évasion.

Pourtant le soir on ouvre *le foyer du soldat*. La télévision est là, déjà. Un appareil, noir et blanc, monopolisé, brutalisé par les anciens et vite déserté dans le brouhaha, tant l'image est de mauvaise qualité. L'attraction, la merveille des lieux se rencontre derrière le comptoir ! Le foyer est géré par un couple civil, les incontournables fonctionnaires allemands de main d'œuvre, soit dans le cas présent, le père, la mère, et la fille. Une présence étrange, presque surréaliste, cette jeune fille, belle, fraîche, discrète et seule au milieu d'une centaine de troupes. Au bar, elle aide ses parents, sourit, énigmatique, et ne répond guère à ceux qui tentent une conversation avec elle. Si blonde, si lointaine, si allemande, elle paraît inaccessible.

Me faut-il casser la légende de l'enchanteuse Lorelei ?

Quelques anciens prétendent que le brigadier Doblès, un fringant bordelais à l'irrésistible moustache, aurait obtenu quelques

faveurs de la fille du F.A.M.O.

Ouf ! Voilà sauvée la conquérante réputation du soldat français.

L'instruction se poursuit, les *margis*, les maréchaux des logis issus du contingent précédent, nous dispensent des cours de mécanique automobile, *pétroles et carburants* ou sécurité militaire. L'un d'eux, Ponnet, est sursitaire. Grand, la trentaine, l'œil bleu et le front déjà dégarni, il est avocat dans la vie civile. Il en a la prestance. Avec nous, il garde ses distances, l'uniforme commun ne nous rapproche pas. Il entretient sa différence sociale, il a délibérément choisi le camp de la hiérarchie, de l'autorité. Aucune fraternisation, il nous traite en élèves. Ce qui suit ne l'incite guère à modifier son jugement. Les leçons de mécanique auto sont données par un autre sursitaire, un ingénieur au parler terriblement nasal. Dès les premiers cours, il insiste sur les roues du véhicule... Dans plusieurs corrigés de l'interrogation écrite hebdomadaire, on retrouve d'étranges véhicules qui roulent sur quatre *mneus*... Grosse rigolade également lors des projections de films américains sur le dépannage automobile. Les commentaires ne varient guère. S'il y a panne sur le démarreur, il est préconisé de changer le démarreur. Si une fuite se déclare sur le radiateur, la salle en joie répond :

- « Il faut changer le radiateur ! »

Constatons au passage que ce qui était si drôle en 1955 est devenu réalité de nos jours.

- « Trop chère la réparation, monsieur, vous avez intérêt à racheter du neuf ! »

Voici l'automne. Nous ne testerons pas la résistance au froid de nos baraquements. Nous quittons le *ranch*. Nos instructeurs ici ont fait merveille, nous n'avons jamais connu l'ennui. Nouvel home à cinquante kilomètres plus au sud, toujours en forêt noire : *Renchen*. La caserne est neuve, fonctionnelle, destinée à la future armée allemande en formation. Nous y suivrons les pelotons pour terminer caporaux chefs ou maréchaux des logis.

Pour nous aguerrir le chef Manier continue à concocter les épreuves les plus variées. En *marche de nuit* par équipes de cinq, nous voici vers vingt trois heures lâchés en pleine nature

respecter *ses consignes*. Elles sont non écrites et rarement suivies. Dans l'idéal, nous ne devrions pas servir les commandes importantes de timbres après dix sept heures. Tenter de résoudre ce problème dans les petits établissements est aussi dur que la quadrature du cercle !

Pour le guichetier, il est aussi difficile de dissuader le client qui désire des timbres en grande quantité que de déposer une commande en soirée en direction du receveur qui vient d'arrêter les chiffres du contenu du coffre.

L'autre travail délicat consiste à recompter son avance de timbres, tout en continuant à servir les usagers, un exercice que je n'ai jamais dominé. Même avec le temps, il faut savoir se concentrer et oublier totalement l'autre côté du guichet. La manière harmonieuse de régler ce problème consisterait à doubler le guichet durant les dernières heures mais pour cela, il faut des moyens en personnel et à Boulogne !

Tous les jours avant midi Yves et moi effectuons la relève, le partant transmet quelques consignes :

- « Cabine 2 pour Oujda en P.C.V une heure d'attente ! »

- « Le Melun n'est jamais libre depuis onze heures ! »

- « Ce matin j'ai eu trois mandats télégraphiques ! »

L'arrivant compatit mais égoïstement, espère...

- « Peut-être que cet après-midi il n'y en aura pas ? »

Le M.D.T. est redouté. Comme son nom l'indique, sa confection est longue, elle nécessite le compte des mots, une entraide entre deux guichets, la rédaction d'avis d'émission et, pour les pays du Magreb elle s'alourdit de conversion de monnaies et établissement de fiche de transfert de fonds. Peut-être que cet après-midi...

Yves est un collègue généreux et serviable, il tient cependant à me voir adopter sa ligne de conduite dans la campagne exemplaire menée en direction des commandes de timbres tardives. Directement il me surveille et me veut sans faiblesses.

- « Hier soir tu as servi le tabac de la rue Nationale après cinq heures, attention, ils vont te bouffer ! »

Combien de fois, dès l'ouverture matinale entendons-nous, surpris, le premier client philatéliste nous apprendre la sortie d'un nouveau timbre. Oui, aujourd'hui ! En écho mademoiselle Berthe réagit :

- « Je me préparais justement à vous les apporter ! »

- « Merci Berthe ! Sacrée Berthe ! »

Et parfois l'amateur de timbres parfaits se soumet aux injonctions d'Yves. Il revient le lendemain, obstiné et difficile. Avant l'achat, il inspecte longuement les figurines, il lui faut : le coin daté, les dents régulières, la bonne impression et même aujourd'hui l'assentiment du guichetier ! Il s'agit de la reproduction d'un tableau de *Chagall : les mariés de la tour Eiffel*, deux petits personnages enlacés s'envolent accrochés à une sorte de gros volatile.

Depuis un long moment l'amateur de timbres soupire :

- « Ah, il n'est pas beau, vraiment pas beau ! Vous le trouvez beau, vous ? »

Parle-t-il du tableau surréaliste ou du timbre ? Yves reste de marbre.

- « Je ne sais pas, Monsieur, je le vends seulement. »

La scène s'éternise, les hésitations, la quête d'assentiment...

- « Ce n'est pas une réussite, vous le trouvez joli ? »

- « Oh, vous savez, moi, je ne suis pas collectionneur.. »

Au guichet le plus proche, le pauvre Bernard n'en peut plus.

- « Bon sang, Yves, par pitié, dis lui qu'il est moche ce timbre, et on sera tranquilles. »

- « Non ! Moi je le vends et... »

Le dialogue aussi surréaliste que le timbre va reprendre. Le grand diable de Bernard interpelle le client :

- « Vous avez raison, il n'est pas beau du tout... moche, moche, moche, mais c'est celui que nous vendons le plus ! Depuis sa sortie, tout le monde l'achète ! »

Le bonhomme s'en va, bougonnant, l'art abstrait c'est difficile à comprendre, tout comme la clientèle...

Yves Quesnel livre un autre combat, face cette fois aux acheteurs de timbres dits *en gros*. Le monde des buralistes, secrétaires, coursiers, ces gens qui s'obstinent à ne pas

avec deux enveloppes et une boussole. Pour trouver notre route, la première enveloppe nous communique des données chiffrées : angles, degrés, etc. Mais très vite les avis divergent, nous sommes largués ! Le silence est total, sous la lune énorme le paysage semble irréel, ce coin de campagne se révèle truffé de petits ruisseaux, nous pataugeons...

Brusquement, avant de franchir un passage à niveau, les barrières s'abaissent. Un petit train s'avance lentement, le conducteur allemand nous contemple, soupçonneux. Il est sanglé dans une impeccable tenue grise, debout sur sa machine, sous l'éclatante clarté lunaire, il passe en revue notre phalange casquée, dégoulinante et boueuse. Il se demande ce que peuvent bien faire tous ces types le long de sa voie de chemin de fer. Des soldats perdus et désarmés face à un train miniature. Nous n'osons pas lui demander notre route. Le supplice dure, enfin le petit train disparaît mais au loin, il siffle encore son mépris.

La nuit avance, la balise de survie reste à inventer, nous ouvrons la deuxième enveloppe qui indique le lieu de regroupement, un lointain *Gasthaus*. Tels des Rois Mages, nous trouvons notre étable mais le sauveur se nomme Manier. Il est aux anges, glorifie les vainqueurs, nargue ceux de la voiture balai. Cependant notre errance sous les étoiles fut magique, elle reste pour moi un agréable moment, et ça, notre chef l'ignore.

Nous participons à de grandes manœuvres près de ULM, il s'agit du camp de Munsigen. Elles n'ont rien à voir avec celles du film de René Clair, pas la moindre Michèle Morgan à l'horizon, des chemins défoncés, un sol boueux, une nature hostile et surtout, un froid intense.

Tout y est, les troupes britanniques, allemandes déjà, belges, françaises bien sûr, fantassins, artilleurs, tanks etc. Modestement le *Service des Essences* veille à l'approvisionnement en carburant. Aux sommets d'une sombre forêt nous déchargeons, manipulons, entassons des milliers de jerricans d'essence. Nous déjeunons dans des roulottes de campagne et couchons sous la tente sur des lits de branchages bien durs.

Pour cet exercice nous obéissons aux ordres du redoutable lieutenant Rollin. Ce type est un meneur d'hommes, doté d'un art consommé du spectacle. Lors du rassemblement initial des véhicules assurant notre transport, il commande la manœuvre, un seul camion refuse de démarrer, le chauffeur insiste désespérément. Rollin, majestueux, empoigne le néophyte et le gifle deux fois à toute volée, s'installe au volant et lance le moteur en douceur du premier coup. Cent paires d'yeux contemplant la scène, voilà qui pose son homme ! Il a le torse puissant, les cheveux gris taillés en brosse, l'œil bleu acier. Chaque matin au réveil, il affirme son personnage. Nous sommes frigorifiés, lui, torse nu se lave à grande eau. La légende est assurée.

La nuit je suis de garde. L'ennemi peut attaquer et surtout le bruit court que Rollin fait des rondes. À minuit, je suis tiré de mon sommeil, je dois patrouiller pendant deux heures. Seul. Sous les arbres l'obscurité est totale, nous avons de vraies munitions, il faut réclamer *le mot de passe*. Que faire si on ne répond pas ? Je patauge dans une mer de boue. Je n'en mène pas large. Il ne se passe rien. Je retrouve, sous la tente, mon lit de branchages, comment ai-je pu m'endormir ? J'ai si froid aux pieds. Les manœuvres se terminent, le camp bleu a vaincu le camp rouge. Super ! Il reste à recharger les milliers de jerricans pratiquement inutilisés.

De retour au centre d'instruction nous passons les épreuves dites du deuxième peloton. Est-ce vraiment moi ce bidasse en gros godillots avec sac au dos et casque sur la tête qui réussit l'escalade de ces hautes parois de bois lisse. Je n'arrive pas à le croire. Quelques drôleries au passage d'un exercice de lancer de grenades. Il faut projeter l'engin au-dessus d'un mur de protection et le plus loin possible après l'ordre :

- « Attention...Dégoupillez... Jetez ! »

Ce gaillard a déjà retiré la goupille mais tétanisé, il n'ouvre pas la main. Enfin, il s'en débarrasse, mais devant le mur, à trois mètres de nous ! Nous voilà tout blancs, mais bien soulagés de découvrir que nous manœuvrons avec des grenades lestées au plâtre.

De manière inattendue, me voilà apprécié par le chef Manier. Je fais partie de la demi douzaine de bons coureurs qui

interruption. Mes belles résolutions s'effritent le plus souvent au fil de l'après-midi, il me faudrait des nerfs d'acier. Et puis, devant moi, patiente, la petite dame qui ne râle jamais, qui va me demander :

- « Le 8 à la Vieille-Lyre dans l'Eure, par la Neuve-Lyre précise t-elle toujours, c'est chez sa fille, allez ! »

- « La Vieille-Lyre, cabine 2 ! »

Je tourne sur la position avec Yves Quesnel, un célibataire breton. Nerveux, râleur, élégant, il se plaint sans cesse d'être *rivé* à ce guichet, mais il y excelle. Il compte vite et juste, ce qui n'est pas mon cas, et n'a qu'un seul travers, son caractère vif. Il supporte mal les récriminations, parfois justifiées de la clientèle : un mot, une impatience, il relève, il s'enflamme et s'engage dans des joutes verbales éclatantes et inutiles. Il prend *le monde à témoin*, en l'occurrence la file d'attente face à lui. Elle s'en fiche superbement, du manque de cabine, ou des circuits saturés. Peut-être ce défoulement lui est-il nécessaire ? En pleine algarade, il a réussi à ne pas commettre d'erreur dans les retraits de planches de timbres, soustractions, multiplications, calculs des remises, etc. Le monde pointilleux et tatillon des collectionneurs de timbres lui fournit des interlocuteurs de choix. On chipote, on discute pour une dent manquante, une pliure intempestive. Il demeure inflexible :

- « Monsieur, j'ai déjà vendu *le coin daté* de cette planche. Revenez demain ! »

Tous les bureaux possèdent une clientèle philatélique attirée, à Boulogne Sud, je découvre les timbres et leurs amoureux, ces derniers souvent mieux avertis que nous des sorties et particularités.

Entre 1964 et 1966, les grandes figurines de forme carrée font un triomphe. Sans ordre, je me souviens avoir vendu :

- la tapisserie de Lurçat,
- l'église de Conches,
- les grottes de Lascaux,
- les reproductions de tableaux célèbres : *l'Anglaise du Star*, de Toulouse Lautrec, *Une nativité*, de Georges de la Tour,
- les séries Philatec, Europa, les surtaxes Croix Rouge, etc.

## Timbres et téléphone

- « La *brigadière* qui vient lundi ne connaît que les affranchissements, passez au guichet 3 ! Le téléphone ce n'est pas compliqué, je vérifierai votre *avance de timbres*. »

Avec la même soudaineté qu'à mon arrivée, monsieur Moulin bouscule mon emploi du temps. Il me faut quitter ce guichet des affranchissements et instances. Je n'y reviendrai pas, la position est occupée à l'année ou presque, par des agents brigadiers, le bureau en utilise beaucoup.

Cette nouvelle position est difficile, les demandes de communications téléphoniques seules suffiraient à occuper le guichetier si les moyens matériels étaient à la hauteur du trafic potentiel. Les deux cabines inter urbaines se révèlent très insuffisantes lorsqu'elles ne sont pas bloquées en attente de liaisons internationales, mais les vrais soucis sont ailleurs. Ils découlent de l'assemblage incongru de rubriques contradictoires. Véritable alliance de *la carpe et du lapin*, ce guichet rassemble : téléphones, télégrammes, mandats télégraphiques, redevances téléphoniques, vente de timbres en gros, plus celle des timbres de collection !

Ceux qui passent là doivent manipuler cadrans, manettes et combiné téléphonique mais en même temps sans cesse ouvrir, tourner les pages de l'énorme album de *réserve des timbres* pour répondre aux commandes des entreprises, commerces, bureaux de tabacs et collectionneurs, écrire, tamponner, découper les timbres, compter les planches...

Il faudrait trois ou quatre mains, peut-être un casque téléphonique sur le front, nous n'avons rien de tout cela alors on triche, on compose, on improvise, chacun selon sa personnalité, sa vision, ses aptitudes et ses humeurs.

- « Ça suffit ! Tant pis, aujourd'hui ils attendront ! »

La cabine est libre, les demandeurs de téléphone piaffent. Je serai insensible et terminerai la commande du buraliste sans

défendent les couleurs du centre d'instruction durant les épreuves inter-armes de cross-country. Nous devons nos honorables classements à la présence d'un lorrain très doué pour la course. Il ignorait ses propres dons. L'armée en est le révélateur, il joue les locomotives pour l'équipe. Après trois épreuves, nous accédons à la finale de la zone F.F.A. mais c'est pour moi l'épreuve de trop. Parti trop vite, je termine asphyxié, dans les profondeurs du classement. Notre lorrain à la crinière blonde est seulement distancé par les tirailleurs marocains.

Sur la ligne d'arrivée le chef Manier se déchaîne, nous voilà photographiés avec le vainqueur de l'épreuve, le tirailleur Abdallah qui n'est autre que le quatrième de la finale olympique du 10 000 mètres des J.O. de Londres en 1948 ! La gloire ! Qui avait gagné ce jour là ? Émil Zatopek, surnommé en toute simplicité *la locomotive vivante*.

Cette poussière de gloire sportive ne me dispense pas des épreuves de fin de peloton. Je redoute une épreuve : le *démontage remontage* des armes. On nous explique qu'un combattant doit savoir faire face à un enrayage imprévu mais les clavettes, ressorts, barillet, ce n'est vraiment pas mon truc.

L'examen arrive, je ne sais pas faire.

La chance va me sourire, *Pépère* est mon examinateur. Le lieutenant Condreux, vieillissant, aimable et inoffensif promène au centre d'instruction son ennui paisible. Je tire la question : *démontage remontage* du pistolet mitrailleur MAT 45. Je procède le plus lentement possible puis m'arrête face au diabolique ressort qui causera ma perte si je le retire. Résigné, j'attends, tel un condamné. *Pépère* m'ignore, il contemple par la fenêtre la face arrière de la *ligne bleue des Vosges*. Le silence règne dans la pièce. Sans se retourner, il questionne :

- « Vous avez terminé le démontage ? »

Silence bis.

- « Bien. Vous pouvez remonter l'arme ! »

Je ne me fais pas prier. Cet homme est un sage. Lui non plu n'a jamais su démonter ce *bon dieu de pistolet mitrailleur* ! Il conclut :

- « Vous avez la moyenne. Mais il faudra améliorer la rapidité ! »

Merci *Pépère* ! Après cela, le lieutenant Condreux, à la surprise générale, nous quitte pour un engagement en Algérie où désormais la guerre est là. Très vite, il réapparaît en permission de convalescence. Il a le bras en écharpe et fait sensation auprès des appelés. Entouré, questionné sur sa blessure, il avoue qu'elle n'a rien d'héroïque. Il a été mordu par un chien... L'intérêt retombe, il en a conscience et ajoute gravement :

- « Oui mais... c'était un chien fellagas ! »

marocains expéditeurs de mandats internationaux. Il n'y a jamais de trêve. Dès le petit matin, les groupes se forment sur le trottoir, le monde du travail est là, déterminé, il se bat contre le temps. Sans joie, sans amabilité, il nous contemple à travers les vitres. Que ne donneraient-ils ces gens pour nous voir ouvrir la porte du bureau cinq minutes avant l'heure prévue ! Déjà ils courent, se bousculent pour être le premier au bon guichet. Gare si ne sommes pas à notre place. Un combat, oui !

presse, et les occupants des logements réclament et attendent depuis des mois, d'abord une issue à leurs ennuis, mais aussi l'installation du téléphone !

Cette clientèle assez aisée et frustrée supporte fort mal cette situation de manque et les attentes interminables à nos guichets pour accéder à nos deux ridicules cabines publiques.

Il y a encore l'ancienne clientèle de Desfeux, elle est restée fidèle après le déplacement de bureau, mes collègues déclarent qu'elle devrait logiquement se rendre à Boulogne principal désormais plus proche, mais la logique... Allez comprendre, le client n'aime pas changer ses habitudes. La dame âgée qui renouvelle quelques bons du trésor –des IP à cinq ans- ou le titulaire de la retraite du combattant aime retrouver derrière nos vitres l'aimable visage de madame Raoux, notre spécialiste maison. Restons sur elle, la maison. En son sein, elle nous accable d'une charge superflue, *le foyer*, inopportune *cerise sur le gâteau*, en fait, une épine de plus.

L'immeuble du 243 accueille un foyer P.T.T. de jeunes filles. Chaque mois ou presque, des bataillons de fraîches provinciales investissent les étages au-dessus de nos têtes. Au centre de formation de la rue Clerc, on attire l'attention de ce jeune personnel sur l'opportunité d'ouvrir : comptes chèques postaux et livrets de caisse nationale d'épargne au bureau le plus proche du domicile...Facile... Elles descendent l'escalier, groupées, disciplinées vers nos guichets mais le bénéfice statistique s'avère infime pour notre service ; quelques semaines après, les petites demoiselles s'égaient vers leur emploi définitif. Les fiches 25 ter ou 1 ter de comptes locaux les suivent, nous avons eu le travail initial mais n'en récoltons pas les points trafics.

Le voilà donc mon nouveau lieu de travail, bureau à problèmes, à remplaçants, bureau panique, bureau tempête !

Quelle réussite populaire, les clientèles les plus diverses s'y rassemblent, s'agglutinent autour de notre rotonde vitrée et carrelée, presque une arène ! Nous y livrons notre combat quotidien face à ce partenaire multiforme, bigarré et imprévisible. Les dames aisées des résidences du *Point du Jour*, impatientes, quémandeuses de liaisons téléphoniques y côtoient les troupes impassibles de

## Le héros fatigué.

De tous nos encadrants *d'active*, le maréchal des logis Grubes n'est pas le moins banal. Tel l'éléphant dans un magasin de porcelaine, chaque matin, il s'ébroue parmi nous et se pose des questions sur sa présence dans notre paisible communauté, lui, le baroudeur. Le teint cuivré, un cou de taureau, des épaules musculeuses, il ronge son frein. Peut-être est-il placé là à titre disciplinaire ? Il n'en dit mot. Seule l'évocation d'un passé combatif peut le sortir de sa torpeur, il s'évade, il s'anime, il raconte.

L'Indochine ! Les postes gardés dans la jungle, les guérillas, les attaques de nuit, les Viets, les convois avançant sur les routes stratégiques pleines d'embûches, les pièges de bambous dans les rizières, la prise des pitons, les luttes au corps à corps. Il mime le lancer de grenades, le voilà loin, très loin. Les récits se terminent par des soupirs. Les galons gagnés avec bravoure sont vite perdus par des *grosses bêtises* commises lors des beuveries homériques. Il ne se plaint pas, c'est le jeu, il accepte la sanction de ses erreurs. Le fauve a-t-il perdu ses dents ? Il nous accompagne au stand de tir, aujourd'hui nous vidons parcimonieusement quelques balles au pistolet mitrailleur. L'exercice se termine, les gradés s'entraînent à leur tour. Une arme crache toujours, c'est Grubes, accroché au P.M, les yeux fous, il arrose interminablement un ennemi retrouvé, derrière les cibles blanches.

- « Ça bouge dans la rizière... Les salopards sont là ! ».

Les collègues le secouent brutalement, enfin il lâche le pistolet. Il lui faudra de longues minutes pour retrouver le calme et l'apaisement, ses mains tremblent.

Désormais nous ne sommes plus *les bleus*. D'autres contingents suivent et dans ces arrivées, une incontournable vedette. Telles les étoiles filantes, j'aurai peu de temps pour la contempler. C'est un gitan, il se nomme Collet-Raval. Un de nos gradés est parti le chercher avec quelques autres à Paris. Dès la sortie de la caserne

de Clignancourt, la famille l'accompagne dans les couloirs du métro jusqu'à la gare de l'est. Guitares, désolations, malédictions des femmes de la tribu... Dès son arrivée, comme Gaunal, son illustre aîné, il collectionne les corvées et jours de prison. Il a des yeux bleus un peu fous, une très petite tête vite rasée bien sûr. On lui attribue un casque trop grand. Lorsqu'il manœuvre au pas cadencé, d'un coup il fait sauter le casque hors de sa tête, c'est irrésistible ! Soudain il disparaît. Les autorités s'affolent, patrouillent, fouillent partout durant deux jours. Enfin, on remarque une fumée suspecte sortant d'un vestiaire. On découvre le fugitif recroquevillé dans cet espace minuscule, fumant la pipe... Jugé inapte au monde militaire, il va vite retrouver le marché aux puces de Saint-Ouen.

Pour saluer la nouvelle année 1956, nous dansons en monôme dans la cour de Renchen. Depuis juin, la claustration nous pèse, ses effets se font sentir. Nous réussissons, grâce à un parcours compliqué sur les chemins de fer allemands et à des permissions de journée, à rejoindre Strasbourg à deux reprises. Mais le règlement interdit la sortie *en chaussures basses* dites *de ville*. Chaque fois, l'employé de gare se voit confier des rangées de godillots français en consigne. Nous déjeunons au foyer militaire à Kehl, côté allemand. Le spectacle est édifiant.

Dans un vacarme assourdissant, les serveuses allemandes résistent tant bien que mal aux attaques et poursuites des trouffions éméchés et débraillés. L'ambiance est quasi identique au *bal du Sapin Vert* à Bischem où les danseuses peuvent choisir leurs cavaliers, entre les militaires en uniforme et ceux en civil. Les retours s'effectuent à pied, par un froid sibérien.

Au C.I, les occupants du dortoir vont se séparer, nous appartenons à des compagnies différentes. L'instruction nous a réunis quelques mois durant, nous allons désormais nous quitter à jamais.

Je les regrette presque tous, Charles Duquesnoy, grand et maigre, garagiste à Lille, Brousse, un employé du Trésor, il nous amuse en déclamant tel un acteur les vertus du fisc, du latin *fiscus* qui veut dire *petite faïsselle destinée à recueillir l'argent*... Bonnet est un vendéen futur curé, Bottarlini, instituteur à Beaune,

En 1963, la Poste ne manque ni de clientèle, ni de trafic à écouler.

Sans concurrence dans plusieurs domaines, elle a parfois peine à assumer sa mission de service public dans ces zones périphériques autour de Paris, en pleine explosion démographique.

Si pour répondre aux besoins des usagers, l'emplacement de notre humble boutique, cinq guichets, pas de distribution, a été stratégiquement arrêté, l'auteur de ce choix doit être vivement félicité : lointaines ou locales, étrangères ou indues, les vagues d'usagers surgissent inlassablement, nous croulons littéralement sous l'affluence des clients.

S'agit-il d'une exception, la situation est-elle la même partout ? Je n'ai eu ni le loisir ni l'idée de vérifier.

Boulogne-Billancourt sud, une appellation fonctionnelle pour un établissement pratiquement neuf à mon arrivée. Au numéro 243 du boulevard Jean Jaurès, la grande voie nord sud de la ville, vient remplacer le vieux bureau Boulogne Desfeux situé plus au nord sur la place du même nom. Il est si bien situé qu'il réceptionne, ratisse et cumule tous les trafics :

- Celui normal de la partie sud de Boulogne la populeuse, en plein boum économique, là où les immeubles sortent de terre comme champignons en automne. Mais aussi la charge si pesante de notre énorme voisin... Les milliers d'employés et ouvriers de Renault, souvent des banlieusards pressés, l'œil rivé sur l'horaire. Et puis la Seine ? Elle amorce tout près sa boucle, le romantisme n'y est plus, ici les îles se nomment Seguin ou de Billancourt, le pont du même nom l'enjambe et ouvre l'entrée d'Issy-les-Moulineaux, ses foyers de migrants et, pour nous, chaque soir, les rangs serrés d'expéditeurs de mandats internationaux.

- Côté rive droite du fleuve : les quais et les immeubles du Point du Jour, ici on parle des *immeubles à Pouillon* ! Le voilà lancé le nom détesté, le mot qui fâche à Boulogne en 1963 ! Il s'agit d'immeubles de bon standing construits en bord de Seine mais l'architecte, Fernand Pouillon, semble avoir ruiné les promoteurs, ou bien le contraire ? Pouillon est en fuite, les appartements ne sont pas terminés, l'ardoise est sévère, le scandale s'étale dans la

Les jours suivants sont évidemment meilleurs et, situation impensable il y a peu, je me plais...

Je sais démêler les écheveaux touffus d'objets mal avisés et qu'il faut retrouver. Comme mes collègues *je fais parler* ces énigmatiques *avis violets* rédigés lors des tournées par les lointains et invisibles facteurs du bureau principal. Quelle mine dépitée pour cette dame si affirmative qui depuis hier me répète :

- « Je le sais, c'est la convocation des copropriétaires par le syndic, elle arrive toujours à la date en recommandé ! »

- « Non Madame, l'expéditeur est *la chaîne de l'espoir*, c'est une lettre ordinaire non affranchie. Elle est taxée ! »

Les pièges sont nombreux, Boulogne est très étendu, les quartiers d'instances recouvrent des distances énormes, de la porte de Saint Cloud au pont de Sèvres. Nous téléphonons sans cesse aux deux autres bureaux de la ville.

J'expérimente les changements de rouleaux, encrages, dépannages sur la machine à affranchir du guichet. On m'a fait savoir :

- « Les hommes n'appellent pas l'inspecteur ! »

Je manie donc *la pince à épiler*, sic, pour retirer délicatement des entrailles de la SECAP ces tout petits rectangles de papier, les étiquettes de recommandation qui bloquent ou maculent l'impression des empreintes. L'opération est parfois longue, le public assiste, muet. Que pense t-il ?

Un matin, après l'expédition d'un paquet, une dame s'adresse à moi doucement, presque en confidence :

- « Ah, ça va mieux que lundi dernier... »

Elle évoque mon redoutable premier jour. Elle a raison, mais cette pause, presque une respiration, ne va pas durer. Je suis stagiaire à Boulogne Sud et rien n'y est établi, prévisible, solide, et raisonnable ! Je vais l'apprendre très vite.

Michel Berthier, électricien au Creusot, Robert Bony, menuisier à Blanzay, Hedé et Maluta, deux *chtimis*. Enfin, un drôle de type, Eugène, je crois, qui passe le plus clair de son temps libre à se laver. Il occupe les lavabos, les douches, utilise shampoing et lessive et termine par d'interminables brossages de dents avant de recommencer. Sans doute un descendant de Ponce Pilate ?

L'extinction des feux a lieu vers 22 heures, dans les chambres quelques postes de T.S.F. demeurent branchés, en sourdine. Ce soir là la voix de Gloria Lasso, claire comme une source, monte dans le silence.

- « Prends ma main car je suis étrangère ici, étrangère au paradis, etc. »

À cet instant, elle cristallise si bien les impatiences, les désirs et les regrets qu'à travers les murs et les couloirs éclatent les hurlements d'une même rage impuissante. Qu'en serait-il si nous avions connaissance de la longueur du temps qu'il nous reste à passer avant *le retour au paradis*.

## Kaiserslautern.

Durant l'instruction, nos anciens l'ont évoquée, il est question de la vie rêvée qui sera la nôtre lorsque nous quitterons le centre d'instruction pour rejoindre la compagnie. Les plaisanteries circulent, il faut prononcer les yeux levés au ciel, comme en extase :

- « Oh IDAR ! »

Ou encore :

- « Ah, quand on sera à IDAR ! »

IDAR OBERSTEIN, située à environ cinquante kilomètres de la frontière luxembourgeoise est connue par sa spécialité, la taille des diamants. Je n'en connaîtrais pas plus, comme Gloria Lasso, je resterai toujours *étranger à ce paradis*. Après une permission de huit jours en France, je suis dirigé illico sur Kaiserslautern et plus précisément sa banlieue.

La 760<sup>ème</sup> compagnie d'exploitation de pipe-line est rattachée aux forces de l'OTAN –ou NATO-, sa mission consiste à assurer le bon fonctionnement d'un pipe-line enterré. Je suis affecté à OTTERBAR, une des stations du pompage de kérosène.

Mon supérieur immédiat est le MDL chef Léger. Il est breton, très petit, marié, père de famille. Issu du rang, il a gagné son modeste grade en Indochine. Il est reconnaissant envers le métier militaire, de sa situation du moment plutôt confortable. Nous nous entendons assez bien, il redoute les rapports, les écritures, ma présence le rassure.

À la station avec moi, une demi douzaine de *conducteurs*. Nous allons vivre ici une bonne partie de l'année 1956. Parmi eux, Clazure, un bordelais, très apprécié par le chef pour ses talents de mécanicien auto, Picard-Goux, un tarnais, un autre garçon du sud-ouest dont je n'ai retenu que l'étrange sobriquet, *Mélanie* ! C'est vrai que son visage ressemble à celui d'une vieille dame ridée et édentée.

Nous venons en camionnette chaque matin, mais il n'y a rien à faire. Un vieux civil allemand, Schmeiling, un boiteux, essuie,

- « Mais, c'est pour retrouver la page des tarifs d'affranchissement, comme au centre d'instruction.

C'est l'étonnement général, ils n'en reviennent pas. Mais de quelle planète suis-je descendu ? Les barèmes, imprimés à l'avance, existent dans les bureaux de poste, tous les tarifs, les coupures de poids et surtaxes aériennes y sont portés ! Le barème, négligemment glissé sous une balance, prêt à l'emploi, je l'ai frôlé tout l'après-midi ! Dès ma première vacation, toutes les insuffisances de ce cours de formation trop peu réaliste surgissent déjà : je ne sais ni rendre la monnaie, ni effectuer correctement des mouvements de fonds, j'ignore le maniement des machines, je ne sais pas téléphoner... Pour demain, une certitude : j'annoncerai les tarifs beaucoup plus vite !

supplémentaire vient d'être ouvert pour me soulager. Et moi qui pensais être plus efficace !

Voilà cette collègue *saisie* par la vision du contenu de mon tiroir-caisse. Depuis des heures je plonge les mains dans une joyeuse pagaille de billets. Cette vision paraît la fasciner et même l'épouvanter. À voix basse, elle s'inquiète :

- « Vous ne classez pas votre argent ? Ce soir, vous serez *faux* ! »

Elle m'apporte des épingles, des élastiques, mais maintenant la peur me tenaille. Voici 18 heures. Renault quitte les ateliers, l'affluence redouble. Tension ou fatigue naissante, je commets une bêtise cocasse. J'ai déposé un gros paquet sur la balance et, stupide, contemple le fléau complètement bloqué tout à droite, hors du cadran. Pourquoi ne bouge t-il pas ? J'essaie à nouveau, même résultat. Enfin je comprends, j'ai deux balances à ma disposition, l'une légère pour les lettres, l'autre pour les paquets, graduée jusqu'à cinq kilos, je posais le lourd colis sur la balance légère !

La clientèle est restée de marbre. L'heure de fermeture arrive. Le dernier client parti, je découvre mes collègues. Ils sont hilares. Pour eux aussi c'est la détente après cette grosse journée. Une grande fille mince, elle s'appelle Berthe, m'interview, pour rire :

- « Alors, monsieur le nouveau, que pensez-vous du bureau ? Ça vous plait ? Vous ne vous êtes pas trop ennuyé ? »

Lambourieux intervient, on a besoin de mes chiffres. Autour de moi, des blouses bleues et roses s'affairent.

- « Je peux m'occuper de votre sous caisse ? Je prépare votre versement... J'ai porté vos chiffres... »

Je ne réagis guère, elles comptent si vite.

Quelqu'un annonce joyeusement :

- « Il est bon ! 3F25 d'excédent ! »

Ils sont contents de moi. Déjà à l'arrière du bureau, la porte claque, les hirondelles s'envolent vers le métro, le bus... Cependant, un détail les a intrigué dans mon comportement. Tous, ils m'ont vu, sans cesse, tourner les pages du guide officiel. Mais pourquoi et si souvent ?

graisse, manipule quelques vannes, c'est un F.A.M.O. Suite à des accords internationaux, les fonctionnaires allemands de main d'œuvre se trouvent dans tous les corps de troupe. Ils sont mécaniciens, chauffeurs, barmans, tailleurs, etc. Et sans doute un peu espions...

Avec doigté, le chef Léger occupe cependant sa petite troupe. Nous aménageons un terrain de volley-ball puis construisons une pièce réfectoire en préfabriqué où Goux, charpentier de métier, dévoile ses qualités. Le chef imagine de nous lancer dans la campagne environnante, dans un programme de redécouverte du tracé de pipe-line. Le parcours souterrain des tuyaux est balisé par des bornes. À nous de les retrouver en surface.

Je consulte les cartes, Picard et Mélanie fouillent les herbes et les champs. En quelques années la nature a repris son domaine, nous sommes en pleine course au trésor, mes deux *chasseurs* se piquent au jeu. Nous rentrons le soir, fatigués mais heureux. Cette partie technique est contrôlée à IDAR OBERSTEIN par un service particulier, le *dispatching*, dirigé par un ingénieur des pétroles, assimilé au grade d'aspirant. Je lui adresse mes relevés, j'ai eu le temps de figurer la présentation, papier millimétré, croquis, orientations, situations des bornes, commentaires, etc.

Puis, je retourne jouer au volley-ball ! Nous nous entraînons toute la journée, même Mélanie commence à se débrouiller. C'était la vraie bonne idée ! Depuis IDAR, le capitaine Charpentier nous invite à une journée sportive inter-stations. Lors du tournoi, nous créons la surprise... Le *dispatching*, service d'élite, doit s'employer à fond pour nous vaincre en finale. Tout le monde est content. Le chef Léger reçoit les félicitations du capitaine et quelques semaines plus tard, je suis nommé maréchal des logis, c'est-à-dire sergent. J'apprends que *Monsieur* l'ingénieur avait apprécié mon travail sur le relevé des bornes du pipe-line. Heureusement, nous avons eu la bonne idée de perdre la finale de volley !

Me voilà *sous off*, ce qui ne change rien à mon mince emploi du temps. Le service des essences mange et dort *en subsistance* dans une immense caserne en banlieue de Kaiserslautern, occupée par un régiment du train. Nos calots noirs et rouges nous

différencient et nous protègent d'une horde de gradés qui harcèlent les recrues, nous sommes transparents.

Cependant, quelqu'un me convoque au bureau de l'intendance, un type furibard m'apostrophe : je suis une curiosité, l'exception, le fraudeur, j'ai de la chance de ne pas appartenir à son unité car alors... Enfin je découvre mon crime. Nommé sous-officier, j'ai continué à prendre mes repas avec la troupe ! Je dois dorénavant me rendre au mess et payer mes repas sur ma solde. L'atmosphère du lieu change : petites tables, menu, serveurs en veste blanche. Je détonne en treillis et godillots, mes voisins de table, deux ingénieurs dans le civil, m'ignorent très vite. Mais cette cohabitation ne dure pas.

Comme seule l'armée sait le faire, en deux jours l'immense caserne se vide, des centaines de soldats disparaissent littéralement des lieux, avec armes et bagages. Le régiment entier est parti pour l'Algérie. Le dimanche, l'abandon est encore plus impressionnant. Au loin, on joue au volley, je m'approche, deux équipes s'affrontent, je suis invité à me joindre à eux, ils jouent très bien. Je remarque que ces garçons ont un curieux accent, inconnu de moi. Le soir, je me renseigne. Ceux qui restent ici et que l'on préserve de la guerre, ce sont les français d'Algérie, pas encore nommés *Pieds Noirs*.

- « Dépêches... le collègue t'attend pour la relève. Je vais tout t'expliquer. Tu fais : affranchissements, poste restante, instances, et tu payes les retraits à vue jusqu'à 16 heures. Voilà 10 000 francs, j'ai pointé ta sous caisse, c'est bon. »

Soudain au fond de la salle, une voix retentit :

- « Monsieur Lambourieux, la machine est décalée... »

Il me tape sur l'épaule, toujours chaleureux.

- « Tu commences, je reviens... »

Hapé par mille sollicitations, il n'est jamais revenu. Le flot humain se referme sur moi. Il est midi, ces gens là ne vont-ils pas aller déjeuner ?

Pas du tout ! Nous sommes à Billancourt, au 243 Boulevard Jean Jaurès, à quelques hectomètres de l'usine Renault et aujourd'hui les salariés de la Régie rentrent de vacances !

Ici tout ce qui travaille, respire, pense ou espère est, de près ou de loin, peu ou prou, dépendant de la *Régie Nationale des Usines Renault* ! Rares sont ceux ou celles qui échappent à cet écrasant voisinage. Ainsi parle-t-on des usines, des patrons ou des employés comme d'une véritable et unique entité, quasiment une personne. Ainsi, Renault s'intéresse... Renault se plaint... Renault pense ! Et cette année, pour la première fois de son histoire, Renault a pris ses vacances en juillet. Mais durant cette période, Renault a eu mauvais temps et en ce 1<sup>er</sup> août 1963, Renault est malgracieux !

Ainsi, en ces premières heures de l'après-midi je reçois de plein front Renault qui vient retirer ses recommandés en instance, effectuer un retrait à vue ou expédier ses pellicules de photos de vacances. Les semaines d'absence ont exagérément gonflé le volume des objets en garde. J'ignore les limites précises du quartier, et même le nom de ses rues, je découvre la jungle des objets mal avisés, des avis mal rédigés, des retours à l'expéditeur mal vécus par les destinataires... C'est la galère... Mais puisque les autres guichets sont aussi surchargés, je ne complexe pas. Plus tard, j'apprendrai que ce lundi fut exceptionnel en charge de trafic.

Vers 16h30, est-ce possible, le flot humain semble se tarir. Mon bonheur est de courte durée, je réalise qu'un guichet

brouillon de caisse qui permet de s'accorder avec la comptabilité du receveur. »

La tête me tourne !

L'entretien tourne court, déjà on l'appelle, rendez-vous est pris pour le 1<sup>er</sup> août. Il me souhaite même de bonnes vacances !

Je reviens en soirée au bureau auprès des guichetiers afin de me familiariser avec la tenue du fameux *brouillon de caisse*. Ce relevé de multiples chiffres est réalisé en voltige par un agent de la brigade de réserve. Sa virtuosité dans l'exercice, mais aussi la vision de la salle du public encore noire de monde à 19 heures me précipitent encore un peu plus dans l'appréhension.

Sans doute l'ignorance complète de tout ce qui m'attend m'aurait permis de meilleurs congés.

Le 1<sup>er</sup> août avant midi, le receveur, monsieur Bernard, me rencontre brièvement, l'heure n'est pas propice aux civilités. Je le découvre à l'arrière de la salle des guichets alors qu'il s'affronte durement avec un grand escogriffe brun et pâle qui ne paraît guère intimidé. L'échange est bref :

- « Samedi après-midi, vous avez rendu vos comptes avec une erreur, ce sont vos collègues qui ont du la trouver ! ».

- « Je l'avais signalée avant de partir. J'étais *en califs*, vous ne les payez plus après 16h30, j'ai servi le dernier client à 16h40, je suis encore perdant ! ».

L'âpreté du dialogue me laisse pantois. Dans quel monde suis-je arrivé ?

Déjà le receveur se tourne vers moi.

- « Vous êtes le jeune contrôleur, je regrette, mais nous avons un malade, vous serez sur une position de contrôle plus tard, cette semaine vous passez au guichet des affranchissements. Monsieur Lambourieux va vous installer ».

Le contre-pied est parfait pour moi qui depuis un mois n'ai revu que ce qui concerne le contrôle...

Lambourieux est brigadier. Petit, vif, ses yeux bleus étincellent d'intelligence derrière ses verres, il s'amuse déjà de ma panique.

## La découverte de l'Amérique.

En 1956, près de Kaiserslautern se trouve implantée la base aérienne américaine de Ramstein, ce qui n'est pas sans conséquence pour l'économie et la vie nocturne de la ville avec ses bars, dancings, et établissements ouverts aux G.I.S. Les cars allemands desservent la caserne, aussi nous tentons, un copain et moi, de nous rendre un soir à Kaiser.

Une énorme *Cadillac* s'arrête en souplesse devant nous, on nous offre le transport. Nous pénétrons dans un autre monde, l'intérieur de la voiture nous semble immense, deux géants américains, vêtus de chemises à fleurs, fument le cigare. Ils rient avec deux filles aux pieds nus. Au sol, des bouteilles de whisky roulent et s'entrechoquent, la radio déverse à fond Glenn Miller ou Elvis Presley. Ces gens paraissent sûrs d'eux-mêmes, décontractés, forts.

En face, serrés et frileux dans nos uniformes mal coupés, nous nous sentons piètres et ridicules. Manifestement, nous les amusons. L'impression étrange de ne pas être à ma place va perdurer dans cette ville déjà adaptée à l'occupant d'Outre Atlantique. Je touche du doigt la puissance du *roi dollar* et la supériorité quasi naturelle des fils de l'Oncle Sam.

24 août 1956. Je dois rejoindre IDAR OBERSTEIN.

Comment l'ordre est-il venu ? Je n'ai pas de souvenirs sur cette remontée à la Compagnie. J'y retrouve les personnes de mon contingent, le 55 1/C, ironie du sort, je ne fais que passer, demain nous partons en Algérie, nous sommes soixante trois. Comment avons-nous été désignés, sur quels critères ? Ceux qui peuvent savoir ont des attitudes curieuses à notre égard alors que nos paquetages contiennent shorts, chaussures et chapeaux de brousse, on continue à affirmer qu'il n'est pas certain que notre destination soit l'Algérie.

Notre section est encadrée par cinq sous-officiers de carrière et deux M.D.L. appelés soit, mon copain Silvio Nuvoli et moi. Le soir, nous rencontrons notre chef, l'ingénieur des essences, Begoët. Il porte à la fois l'uniforme et le grade de lieutenant. Cet homme est terriblement myope et n'a pas, loin s'en faut, l'allure martiale. Nos sous-officiers apprécient sombrement la situation. Un aumônier veut bénir notre départ. Le lieutenant Begoët s'abîme longuement dans la prière, la troupe bronche. Enfin, nous grimpons dans les camions G.M.C., la destination est... top secret.

Nous roulons toute la nuit, j'ai même dormi. Au petit matin, le convoi stoppe face à la gare de Forbach en Moselle, nous sommes en France ! Nous emportons des tôles, les éléments d'une cuve de campagne qui permet le stockage des carburants, qui vont très vite être chargés sur des wagons. Le train partira à midi, d'ici là nous avons quartier libre. Après quatorze mois d'absence, nous retrouvons notre pays. La petite ville s'éveille en ce début de matinée, nous déambulons dans la rue principale. Un petit miracle se produit. Les filles, les femmes, les vendeuses de *Prisunic* nous sourient !

Nous sommes si habitués à l'attitude distante, aux visages absents des *fraüleins* que cette chose si simple nous ravit. Ainsi, après un si long temps d'occupations diverses, de militarisations, de soldatesques en tous genres, la Lorraine accueille encore les

Je conserve un souvenir désagréable de mes congés annuels 1963. Ces semaines de juillet passées dans nos familles respectives à Dijon puis Bourges ne seront que la lancinante attente d'une date qui se rapproche inexorablement : le jour de mes débuts à Boulogne.

Auparavant, c'est-à-dire dès le lendemain de ma nomination, je me suis présenté à mon nouveau bureau. Monsieur le Receveur est absent. Un jeune inspecteur, monsieur Moulin m'accueille cordialement. Je comble un poste vacant depuis longtemps. Même inexpérimenté, je vais faire cesser la valse des remplaçants. Il me désigne à quelques collègues. Je suis le contrôleur que l'on attendait. Un produit rare semble t-il !

Il est content de mon arrivée. Ainsi, lui partira pour Levallois principal. Tiens, il ne se plait pas ici ?

- « Que vais-je faire ? »

- « Mais, du contrôle, puisque vous êtes contrôleur ! »

- « C'est-à-dire ? »

Il devient ironique :

- « Eh bien, mon cher, vous savez bien... Il y a le pointage de l'émission, du paiement, les télégrammes, les mandats télégraphiques, la caisse d'épargne,... Enfin, tout quoi ! Le matin avant l'ouverture au public, il faut retirer de la machine ANKER la bande d'émission, la plier, y pointer les 1401 et les mandats annulés, préparer les mandats-lettres de règlement des CRBT, relever les jetons dans les cabines téléphoniques, traiter les réclamations... Ah, ici il faut savoir dépanner les machines, surveiller les dates, et l'encre, classer les archives, et bien sûr, préparer la fin de mois, expédier les états et les mandats payés au centre de contrôle... »

Il continue, implacable :

- « Il y a aussi le pointage des sous caisses et des avances de timbres en gros, la réception des versements de fonds entre 12 et 14 heures lorsque le bureau d'ordre est désert et la tenue chaque soir du

uniformes avec plaisir. Voilà qui nous donne le moral pour grimper dans notre train.

Le lendemain, fin du périple ferroviaire, Marseille nous accueille mais nous découvrons également ce véritable boulet que nous allons tirer avec nous : la cuve avec ses plaques, ses caisses de boulons que nous allons devoir surveiller jour et nuit sur le quai de Mourepianne à droite du vieux port.

En journée, c'est plutôt agréable, soleil et même baignade dans une eau un peu huileuse, mais la nuit rien n'est prévu, nous sommeillons roulés au sol dans des couvertures, face au mistral. Quelle santé ! Après quelques jours, une relève intervient, le groupe de Mourepianne remonte à la caserne Sainte Marthe au centre de la ville. Pour les milliers de troufions en attente d'embarquement, le lieu s'appelle *Le dépôt des isolés métropolitains*.

Pour meubler l'attente, avec Silvio Nuvoli et quelques autres, l'équipe des essences s'inscrit au tournoi de volley-ball. À midi nous sommes qualifiés pour la finale de l'après-midi. Mais nous préférons la perspective d'une baignade à la plage des catalans.

Marseille semble prise de folie, elle regorge de militaires, les uniformes, les races se côtoient. Dans les rues chaudes nous assistons à des spectacles étonnants. Un groupe de paras vient de décider une *montée collective* avec une prostituée. Ils entraînent de force un réfractaire à l'épreuve qui se débat vigoureusement. Un navire américain est au mouillage, les marins en uniformes blancs mènent grand train dans les bars. Whisky et dollars coulent. Les jeeps patrouillent, la *military police*<sup>1</sup> est sans pitié, d'énormes flics de couleur foncent dans les cafés, matraques à la main et récupèrent les *matafs* en les tirant par le col.

Sur le soir, nous remontons à Sainte Marthe où l'on nous interpelle sévèrement au poste d'entrée. Le haut parleur du camp a craché les noms de Nuvoli et Boillaud tout l'après-midi. Nous manquions pour la finale de volley...

Les petites vacances vont prendre fin, dommage !

---

<sup>1</sup> Bien entendu la sécurité militaire made in U.S.A. ne fait aucunement confiance aux policiers français.

## Chypre.

1<sup>er</sup> novembre 1956. De bon matin, rassemblement en tenue de combat, équipement, armes, camions et embarquement rapide à La Joliette sur l'énorme *Athos II*, qui, sans doute comme le célèbre *Pasteur* est un ancien paquebot de croisières reconverti en *transport des troupes*.

Suis-je ému, rivé sur le pont, jetant un dernier regard vers la *Bonne Mère* et les côtes de ma patrie qui s'estompent ? Pas du tout !

D'abord, nous partons quasi incognito, des barrières interdisent l'approche aux rares civils qui manifesteraient l'envie d'agiter leurs mouchoirs, et, plus prosaïque, c'est la foire d'empoigne pour occuper les cabines.

Sur ce bateau, je vais toucher les dividendes des semaines d'épreuve passés au centre d'instruction. Alors que les hommes de troupe s'entassent dans les entrailles nauséabondes du navire, notre cabine de trois couchettes donne sur un pont et nous prenons nos repas en salle à manger. *ATHOS II* a gardé les traces de son faste passé : nappes immaculées, vaisselle dorée, service feutré des stewards...

Le ciel est d'azur, nous ignorons notre but. Le personnel du bord nous rassure, nous n'allons pas en Algérie puisque nous longeons *Pantelleria*, une île italienne située entre la Sicile et la Tunisie et le cap est à l'est. Aujourd'hui, cette ignorance du moment et cette absence de curiosité et d'information peuvent paraître stupéfiantes et pourtant je l'affirme, mes compagnons et moi, durant notre insouciant semaine marseillaise, n'avons tenté de nous renseigner sur la situation politique internationale. Personne n'a acheté le moindre journal. Cela me paraît maintenant inconcevable. L'armée nous a transformés, nous ne réfléchissons pas, nous obéissons.

D'ailleurs, le monde civil n'existe pas, pour chaque jour, chaque heure, chaque situation, il existe une réponse, une solution,

## LES GUICHETS

un ordre militaires. Cependant, il n'est pas certain qu'une recherche pointue d'indices aurait été probante. Durant l'été 1956 le *secret défense* domine. Le 26 juillet, le colonel Nasser, l'homme fort du monde arabe, décide devant des foules en délire la nationalisation du canal de Suez au seul profit de l'Égypte. Mais il annonce également une reconquête militaire au Moyen-Orient. L'ennemi désigné n'est autre que l'état d'Israël. Pour Londres, Paris et Tel-Aviv, l'affaire est grave. Des contacts triangulaires aboutissent à un protocole secret signé à Sèvres. Il y aura riposte militaire anglo franco israélienne. C'est ce qui explique notre discrète croisière sur l'*ATHOS II* chargé de troupes et de matériel.

En réalité, si les forces égyptiennes existent, les alliés ont surestimé leur valeur, le dispositif prévu est trop lourd, l'avenir le démontrera. L'île de Chypre, qui est en pleine insurrection contre l'occupant britannique va servir de base pour l'opération. Voilà donc notre destination. L'aviation anglaise est renforcée par des F84F français et, *coup tordu* issu des cerveaux des stratèges militaires, des avions *Mystères IV* sont repeints de l'étoile de David car après l'ultimatum, Israël sera l'agressé qui contre-attaque. Mais en attendant le jour de l'opération qui a été fixé en toute quiétude à Sèvres le 9 septembre 1956, nous débarquons sur côte Sud de Chypre dans le port de Limassol.

L'île est une base stratégique parfaite située à moins de deux cents kilomètres des côtes égyptiennes et à cent kilomètres de celles de *l'allié* israélien.

L'organisation est bonne. Avec les soldats de l'armée de l'air, nous installons un camp de toile à l'Ouest de Limassol, au Cap Gata. Rochers, maquis, mer bleue, soleil, solitude, nous allons passer ici plusieurs mois d'attente ! Très vite notre groupe du service des essences est fractionné. Le maréchal des logis Belhomme sélectionne une vingtaine d'hommes qui disparaissent avec l'incontournable cuve de campagne montable et démontable !

Je ne suis pas retenu, dommage, car ce qui suit est inédit et inconnu dans cette *drôle de guerre*. Le groupe Belhomme est embarqué sur un bateau de pêche, se débarrasse de ses uniformes, s'habille en civil et, après une nuit de navigation,

débarque en Israël ! Il procède au montage de la cuve qui attendra vainement l'occasion de tenir son rôle. Elle est testée avec de l'eau, elle ne fuit pas, l'honneur du service des essences est sauf...

Sur le rocher cyprite, la vie s'organise, les navettes pour les ravitaillements en nourriture et eau, hygiène, etc. Nous approchons les avions F84F sur la base aérienne d'AKROTIRI. Nous cohabitons avec les appelés aviateurs des bases de Reims et Saint-Dizier, ils nous snobent un peu, pourtant bien peu parmi eux ont volé ou même approché les avions. Dans cette communauté, un mot est employé en toutes occasions par les gradés ou les soldats, c'est le mot *gus*.

- « Prenez dix gus et nettoyez moi ça ! »

- « Trouvez moi un gus qui tape à la machine ! »

- « Les gus en ont marre ! »

Le voilà le deuxième classe, le bidasse, le rampant, le gugusse quoi !

Curieusement, lorsqu'il est requis pour un travail, le gus se volatilise volontiers en technicien occupé ou introuvable, et nos tenues kaki et nos calots rouges du service des essences se tailleront une belle réputation de *gens toujours présents, constants et courageux* ! Les compliments remonteront même jusqu'à notre chef Begoët.

La vie n'est pas si désagréable, l'après-midi nous nous baignons dans des criques, investies sans doute de nos jours par quelques clubs méditerranéens. La nourriture par contre est médiocre et surtout, mal préparée. Le personnel de cuisine dresse le couvert trop tôt dans des tentes ouvertes à tous vents. Les entrées, composées le plus souvent par des tranches de pastèque, sont servies des heures à l'avance dans les assiettes. À midi, elles sont lestées de grains de sable donc immangeables. Le vent et le sable sont omniprésents, tout doit être protégé.

Je me découvre une occupation annexe. Le vagemestre du camp est, bien sûr, aviateur. Comme moi, il est postier dans la vie civile, il s'appelle Jacques Grisey. Pour prendre possession du courrier, il se rend à Nicosie, capitale de l'île par des vols en Nord-Atlas. Les soldats de l'armée de l'air sont indisciplinés. Dès son retour, la tente du vagemestre subit un siège imbécile,

lettres d'Arcueil. Le bureau de ramassage a établi procès verbal de constat... au centre d'instruction !

Tempête dans un verre d'eau! Mais ce divertissement de potaches qui se libèrent ne plait pas, certains classements vont le refléter. Quelques célibataires sans automobile se demandent déjà comment ils pourront rejoindre quotidiennement leurs nouveaux bureaux situés aux confins de l'Île de France. Je décroche Boulogne-Billancourt Sud, tout près de Paris, desservi par le métro, je suis soulagé. Boidevesy part pour Vitry-sur-Seine. Le soir même un repas de fin de cours est organisé dans le quartier de la République, auquel les moniteurs ne sont pas conviés. Nous sommes déjà projetés vers demain, nous allons nous oublier.

Notre bible, c'est le guide officiel. En toutes occasions, nous tournons ses pages de couleurs : vertes pour la poste, bleues pour les télécoms, jaunes pour les articles d'argent, etc. Nous pourchassons les interdictions douanières. Le centre d'instruction est un repère d'étranges usagers sans cesse candidats aux expéditions d'objets les plus farfelus :

- « Peut-on envoyer des abeilles vivantes au Yémen ou des sangues à Madagascar ? »

- « Un pardessus usagé, peut-il partir pour le Japon ? En petit paquet poids maximum 1 kg, ce sera difficile ! »

Sans oublier les déclarations de douane bien sûr !

En conclusion, un enseignement sérieux mais beaucoup trop théorique et livresque. Quelques journées de présence derrière un guichet, c'est de la *doublure*, auraient été plus efficaces. Je le vérifierai bientôt à mes dépens.

Vers 13 heures, les cafés dégustés, nous musardons avant la reprise des cours dans les rues paisibles de la petite ville. Paris gronde, tout près. La rue Maxime Gorki prolonge la rue de Stalingrad, elle-même coupée par l'avenue Youri Gagarine. La révolution d'octobre est passée ici, mais les grandes figures ouvrières françaises sont aussi largement honorées : Jaurès, Zola ont leur boulevard, et Henri Barbusse, Jules Guesde, Marcel Sembat, Pierre Semart ou Paul Vaillant Couturier. Peut-être débordons nous dans Bagnoux ou Cachan, mais là aussi, on y attend des lendemains qui chantent.

Enfin, après les épreuves finales, la délivrance arrive mais nous avons survolé la fin du programme, principalement la partie comptabilité. Il y a quelques grincements de dents à la lecture des affectations. J'étais si occupé à me maintenir dans le peloton, je n'ai guère remarqué la désinvolture de certains stagiaires. Nos instructeurs se sont révélés *assez raides*, ils n'ont pas apprécié.

Une dernière farce fait scandale dans notre petit Landernau. Avec la volumineuse documentation reçue durant le stage, les gaillards ont confectionné des objets recommandés et chargés d'aspects et destinations fantaisistes, mais glissés dans les boîtes aux

c'est la foire d'empoigne pour avoir sa lettre le premier. J'ai pris l'habitude de trier le sac de lettres à chaque arrivée, Grisey est enchanté de cette aide, nous nous reverrons quelquefois après le service. Les semaines défilent, nous oublions presque le but de notre séjour.

Le 29 octobre 1956, sous les ordres du Général Moshe Dayan, les forces israéliennes attaquent l'Égypte, elles envahissent le Sinaï, prennent Charm El Cheikh, clé du Golfe d'AKABA. Le 30 octobre, un ultimatum est adressé à Nasser pour réclamer la liberté de passage sur le canal de Suez. Le colonel hésite, il a perdu de sa superbe. Quelques semaines auparavant ne traitait-il pas les forces occidentales de *petits soldats parfumés* ? Cette apostrophe est reprise à toutes occasions dans notre camp, et surtout lors des corvées de nettoyage.

Les avions égyptiens fuient leurs bases, ventilés en Arabie Saoudite, et de vieilles épaves précipitées par le fond bloqueront le canal, l'œuvre de Ferdinand de Lesseps pour des dizaines d'années.

L'aviation anglaise bombarde les bases égyptiennes et au matin du 5 novembre, les 487 parachutistes du colonel Château-Jobert sautent sur Port-Saïd. La résistance est inexistante, il en sera de même sur Port-Fouad l'après-midi. Le 6, après un bombardement de la Royale-Navy, les chars débarquent en direction de Port-Saïd, il n'y a aucun combat. L'opération militaire qui ne peut guère être appelée *guerre* est déjà terminée. Le *cessez-le-feu* est officiel le 7 novembre.

La suite est connue, sous les pressions conjointes de l'U.R.S.S. et des États-Unis, la victoire sur le terrain se transforme en déroute diplomatique.

L'Angleterre et la France sont sévèrement jugées et perdent là leur rang de grandes puissances. En outre, l'opinion occidentale est accaparée par un événement beaucoup plus grave. Le 4 novembre 1956, l'armée soviétique entre à Budapest pour réprimer l'insurrection hongroise.

Sur notre rocher nous ne savons rien, ou presque. Quelques échos de pilotes triomphants, nos *collègues* de l'armée de l'air sont euphoriques, les rumeurs de départ s'amplifient. Chypre

n'intéresse plus et pourtant, dans quelle partie du monde peut se réaliser ce petit prodige : en une seule journée monter d'abord jusqu'au Mont Troodos (1953 mètres), y rencontrer la neige et skier puis redescendre en deux heures et se baigner dans les eaux tièdes de la Méditerranée...

Le camp se vide lentement, si l'opération se termine par un fiasco, elle se révélera rentable pour quelques uns. À défaut de gloire, les gradés des différentes armées peuvent espérer de l'avancement. Aux essences, Belhomme, mais surtout Begoët touchent le pactole, le lieutenant va passer capitaine. Ses prières ont sans doute été entendues par les dieux de la guerre ! Il m'annonce son départ imminent par avion, il va préparer notre retour en France prévu par bateau. Sur le caillou, il n'y a plus rien à voir, c'est la carapate générale vers les avions, comme dans les naufrages, les officiers et les sous-officiers d'abord !

Le temps fraîchit nettement, nous réussissons une sortie touristique à Limassol, petite ville d'aspect oriental : les fumeurs de narguilé dans les cafés, les popes en robe noire, les petits ânes et leurs énormes charges, les vieilles échoppes, les magasins d'amphore, le travail du cuir, etc.

À l'époque, Chypre est encore sous contrôle britannique, l'E.O.K, la force de résistance grecque a lancé un avertissement aux militaires français :

- « Nous ne vous traitons pas en ennemis, mais nous tenterons de prendre vos armes, nous en avons besoin pour notre lutte ! »

Heureusement ce jour là à Limassol, nous sommes sans armes. Nous faisons une rencontre totalement insolite. Deux dames anglaises, joyeuses et flanquées de leurs jeunes enfants, désirent nous offrir à boire. Nous sommes près d'une demie douzaine de trouffions, engoncés dans nos uniformes, qui les suivons au restaurant-hôtel Rose, établissement fort convenable tenu par monsieur Triantaphyllidès<sup>2</sup>. Sans doute le thé fut-il servi, nous tentons des deux côtés de louables et inutiles efforts pour communiquer. Incompréhensible anglais donc !

---

<sup>2</sup> J'ai conservé la note, je n'invente pas !

horizon, un garçon sympathique se trouve devant nous. Belmonte est très expérimenté, il a effectué en Algérie et en France des remplacements sur des emplois de receveurs. Il se *promène* ici, et par pure gentillesse, nous aide discrètement au moment des exercices. Boidevesy et moi lui devons un nombre important de sauvetages.

Nous sommes tous des garçons raisonnables, pas des gamins à l'école. Pourtant est-ce possible ? Des comportements curieux se manifestent chez quelques uns... Y a t-il émulation, compétition ? Le piège existe. Le classement de fin de stage offrira aux meilleurs le choix des bureaux les plus proches et pour les autres resteront des postes en banlieue extrême... Les confins de la Seine et Marne par exemple. Et puis il y a *l'autre cours*. Ils sont notre double, logés dans le même bâtiment, sont-ils plus doués, dotés d'instructeurs plus jeunes ? Sans cesse, ils sont annoncés en avance dans le programme de formation.

- « Ils ont terminé *le téléphone*, ils commencent la *caisse d'épargne*... Eux, ils auront le temps de voir *les articles d'argent*, etc. »

L'autre cours *caracole devant nous*, il paraît sans cesse étudier et connaître ce que nous ignorons. Ils vont, c'est sûr, rafler les bonnes places au classement final. Au passage, je relève la différence entre ma tranquille ignorance, onze ans plus tôt, lors de mon arrivée à Paris, et ce début d'appréhension dans l'attente de ma plongée dans le monde des banlieues, supposées surpeuplées et hostiles. En attendant, il faut tenter de retenir un peu toutes ces connaissances professionnelles, certaines un peu superflues, mais...

Quelques mois plus tard je me poserai encore la question, face aux demandeurs de communications téléphoniques retardés par le fatidique :

- « Je n'ai plus de cabine libre ! »

Seraient-ils contents si je leur parlais de l'inventeur du téléphone, Graham Bell, et aussi dans *l'écouteur transmetteur*, du rôle important des charbons, et surtout des vibrations des membranes grâce à l'attraction des deux aimants...

En 1963, dix-huit ans après la libération de 1945, ce que les commentateurs politiques appellent *la ceinture rouge*, c'est-à-dire les succès électoraux continus des élus du parti communiste français dans les villes de la banlieue parisienne, se vérifie rapidement dans la dénomination des plaques des rues, boulevards et places. À Arcueil, le centre régional d'instruction se découvre donc avenue Lénine !

Je suivrai mes deux mois de stage, j'ai peine à croire que ce fut si long, dans un décor digne d'un film d'Eisenstein, rues interminables, murs gris, chaussées aux pavés agressifs... monsieur Pourtalet, le responsable du stage nous accueille, nous sommes une quinzaine. Aïe ! Après les présentations, seuls trois élèves ne sont pas issus des bureaux mixtes, et je fais partie de ce trio !

Tout est déjà dit. Pour la majorité du groupe, le stage sera un approfondissement bénéfique de connaissances mais pour Boidevesy, Boillaud et un jeune collègue issu d'un concours externe, rien ne sera évident ni facile. Monsieur Pourtalet connaît son affaire. Visage rond, lunettes dorées, cheveux en brosse, c'est un torrent cet homme. La réglementation postale descend sur nous, pénètre, nous recouvre... Impossible d'y échapper, les définitions, modes opératoires, particularités, exceptions, interdictions s'entrechoquent. Nous ne nous exprimons plus qu'à travers les appellations des formulaires, registres, états, récépissés, accusés de réception etc. Tous reconnus sous leurs numéros *nomenclaturés* 1401 – 1406 – 1418 – 1427 – 1442 – 515 – 759, etc. Une jungle foisonnante où monsieur Pourtalet et ses adjoints se meuvent avec aisance et délice !

Avec Boidevesy, comme moi agent des centres de tri, nous courbons le dos, incrédules face à notre ignorance et déjà inquiets. Diable, le reste de la classe semble suivre l'instructeur avec facilité ! Il n'y a pas d'échappatoire possible, les contrôles, les exercices pratiques sont quotidiens et notés, nous voici assez vite à la peine, repérés *trainards patentés* ! Une petite consolation dans ce morne

Le temps est venu, hélas, où il me faut évoquer mon camarade et ami Roger Dubois. Pourquoi ici, à Chypre, au bout de l'Europe, puisque nous nous sommes connus à Paris, trois ans plus tôt ?

Fin 1954, il débarque à l'hôtel du Dauphin où je loge déjà. Il est champenois, nous travaillons ensemble à Saint Lazare. Roger, c'est un grand blond à fine moustache, coiffure soignée, il ressemble à l'acteur Philippe Lemaire. Il est bruyant, fanfaron, effronté mais généreux. En quelques semaines il connaît toute la communauté postière, plaisante, tape sur l'épaule des anciens. Roger, c'est Cyrano, toujours lancé dans des défis, des provocations contre plus fort que lui. Il titille, il agace mais ça passe. Il fait partie de notre bande puis c'est la rencontre, le coup de foudre avec Denise, une jeune bretonne. Ils se marieront le plus tôt possible au retour du service militaire. Nos chemins militaires se croisent encore en Allemagne, sans doute vers janvier 1956. Il est affecté au groupe de circulation routière d'ACHERN, nous nous rencontrons un dimanche.

J'étrene mon premier appareil photographique, des clichés sont pris, nous avons un peu trop bu. Tandis que je continue sagement sur la voie tracée, lui va vouloir changer son destin.

À Paris, Denise, la petite fiancée, travaille dans les beaux quartiers. Elle est employée de maison chez des patrons gentils et sans doute influents. Elle explique l'éloignement à madame, qui va en parler à monsieur, qui bien sûr connaît quelqu'un qui... Déjà le bonheur est là ! Le conducteur Roger Dubois est muté à la poste aux armées, il rejoint Paris et la caserne de Reuilly. Je reçois à mon secteur postal une lettre radieuse évoquant le bonheur retrouvé. Après des mois de silence, ce matin de décembre à Chypre, voici une lettre de Denise, je reconnais l'écriture. Le courrier est si rare que je retarde le plaisir. Toute la journée je promène le pli le long de ma

jambe dans une poche.

Insensé ! Absurde ! Incongru ! Mais que vient-on m'apprendre ici, au bout du monde, c'est irréel, inacceptable et pourtant ces trois petits mots... Je sais que c'est vrai, c'est elle qui l'a écrit : ROGER EST MORT !

Quarante huit ans après, j'ai toujours autant de mal à l'accepter. Mort par bêtise. Ce que l'on refuse d'appeler la guerre d'Algérie fait rage, brusquement un effort supplémentaire important en hommes a été demandé. On racle en aveugle toutes les unités. Roger est reversé cette fois dans l'infanterie, départ immédiat en A.F.N., le bled, très dur, durant des mois. Il bénéficie d'une permission, destination Alger ou une autre ville importante. Il prend place à l'arrière d'un G.M.C. Au dernier moment un gradé s'installe aux côtés du jeune chauffeur, il compte prendre un *train au vol* sur le parcours. Il est en retard, il ordonne au chauffeur de rouler plus vite. Trop vite. Le camion se renverse, il y a des soldats morts à l'arrière !

Absurdité ! Qui a tué Roger ? Le chauffeur, le gradé, Denise qui le voulait près d'elle, la dactylo qui a couché son nom sur la liste des départs en Algérie ?

Il dort dans son petit cimetière de Buironfosse dans l'Aisne.

Après notre libération nous lui avons apporté une gerbe, trop grosse et bien trop encombrante, il nous faudra changer trois fois de train depuis Paris. Une journée pénible face à une mère inexpressive et un père au chagrin déchirant. Roger occupe toujours mes pensées. Sa gaieté bruyante, ses allures bravaches me manquent, et aussi, cette manière possessive de me proclamer *son ami*. Etre l'ami d'un autre, ce n'est pas rien ! Son sablier personnel s'est arrêté en une minute imbécile sur une terre indifférente loin de tous ceux qui l'aimaient.

Depuis j'invite son blond fantôme... Je l'installe dans des situations, des postures, absurdes et illusives pour le retenir un peu. Ainsi ce soir nous arpentons ensemble rues et boulevards de Paris, nous revoici, insouciant et jeunes, si légers. Roger, pour la dixième fois tu as vérifié, rectifié l'ordonnance de ta coiffure, tiré sur ta cravate...

- « Bon, tu es impeccable... Mais oui tu es beau ! Où veux tu aller ?

c'était la panade ! J'ai rédigé un *rapport spécial* pour bon service, je ne peux rien faire de plus mais il sera classé dans votre dossier personnel. Un jour, ça pourra peut-être vous aider ? »

Brave Damangaux, sa démarche, assez inhabituelle, a-t-elle été bénéfique à l'un de nous ?

Quelques années plus tard, j'ai fortuitement l'occasion d'accéder à mon dossier personnel, tout au moins la partie détenue par le service. La belle prose de Monsieur Damangaux n'y figure pas, mais inattendu et déjà oublié, je découvre un P.V. simple établi à la gare Saint Lazare dix ans plus tôt.

Une lettre pour la Seine et Oise a été retrouvée, après six heures du matin, sur mon casier de tri, elle n'est pas partie, je dois fournir une explication. Étrangement, ma réponse avait été acceptée, rédigée au crayon de papier !

La gare du Nord, les services de l'acheminement, c'est fini ! Encore une page tournée, de nouvelles petites marionnettes à ranger méticuleusement dans la *boîte à mémoire*.

Sur l'heure, je n'y pense guère. Mes deux nouveaux grades, papa et contrôleur stagiaire, suffisent à m'occuper l'esprit...

## Le travail du dimanche

Les vacances du dimanche après-midi gare du nord sont souvent difficiles, les effectifs sont réduits, nous assurons le traitement des levées des boîtes aux lettres du quartier.

Aucun sac n'est ouvert, simplement la collecte des boîtes environnant les boulevards de la Chapelle et Magenta suffit à nous occuper. Les retours du releveur sont impressionnants. Il ploie sous la charge de deux énormes sacs 7. Dès sa sortie du monte-charge quelqu'un crie :

- « Mahé, Mahé ! »

C'est à la fois son nom mais aussi le cri du ralliement. Nous abandonnons le tri et le rejoignons. Tel le chalut qui vide d'un coup plein de poissons sur le pont du bateau, le contenu des sacs de lettres se déverse sur l'acier brillant de la table de relevage. La ruche s'affaire tout autour. On sépare, redresse, classe, taxe éventuellement, puis vient le ronronnement de la machine à oblitérer.

- « Mais ce n'est pas possible ! Voilà déjà Mahé qui revient avec un nouveau chargement »

En 1962 à Paris la *mégalopole*, la fourmilière humaine, le dimanche, on écrit ! Le téléphone n'est pas dans tous les foyers, loin s'en faut, il y a tous ces soldats en Algérie, les familles écrivent, les fiancées aussi. Et les commandes, les factures, etc.

Nous travaillons comme des fous, jusqu'au soir 20 heures, un tri rapide de ventilation sur les autres gares parisiennes, sous l'œil bienveillant d'un contrôleur principal, monsieur Damangaux. En semaine, il assume une position de contrôle assez floue. Il s'y ennuie avec distinction impeccablement sanglé dans une sorte de tenue militaire : pantalon, chemise de couleur crème, béret basque. Dès le lundi, monsieur Damangaux m'appelle, avec deux copains du dimanche. Il est content de nous et, solennel :

- « Les gars, hier vous avez sauvé la situation, sans vous

Nous montons au Sacré Cœur ou poussons vers Barbès ?  
Tout est possible. Les esprits vont là où ils veulent. Comme la vie est folie !

Nous pouvons comme chante Mouloudji :

*Traîner à Montparnasse*

*De cafés en cafés*

*Et monter à Belleville*

*Tout en haut de la ville*

*Pour la voir en entier...*

Mais non, tout est fini. Saleté de guerre ! Il ne reste plus que la certitude de l'absence désespérante. Après l'armée je découvrirai qu'il existe un avant et un après Roger. À ce météore joyeux qui a traversé ma jeunesse :

Adieu mon copain !

## Le retour.

Deux mois d'attente suivent la période des *combats*. Nous passons les fêtes sur l'île. Bières et chansons à boire, vite étouffées par le vent.

Le départ est enfin programmé, les véhicules et ce qui reste de la troupe sont scindés en deux. Je suis bombardé responsable d'une dizaine d'hommes. Sur le *Cap Gata*, une intendance va entrer en action après nous. L'immense camp de toile, désormais vide, ne doit pas rester en l'état. La solution est toute simple : les tentes seront lacérées et rendues inutilisables. Ce noble symbole de notre passage va flotter au vent !

Le 5 janvier 1957, embarquement de nuit à Limassol sur le *S/S Rharb*, un navire norvégien de neuf cent tonneaux, véritable *coquille de noix*. La mer est houleuse, il faut attendre le sommet de la vague pour passer de la chaloupe à l'échelle d'accès. Nous sommes chargés comme des baudets. Par miracle personne ne tombe à l'eau ! Les fastes de l'*Athos II* sont bien loin, nous voilà une centaine d'hommes parqués dans les cales, mais nous avons des lits. La lumière des étoiles nous parvient par un orifice carré situé au plafond. À peine sommes nous installés, qu'un marin s'adresse à nous depuis le pont, il a un fort accent marseillais :

- « Les gars, ça va un peu bouger cette nuit, on est obligé de fermer !

Les coups de maillet retentissent sur le panneau de bois, nous sommes enfermés, et pour un bon moment !

Cette traversée va durer huit jours, elle est de très loin mon plus mauvais souvenir maritime !

À cette période de l'année la Méditerranée est souvent mauvaise. Cette année là, elle se surpasse. À quelques exceptions près, tout le monde est malade, l'odeur est infecte, nous avons accroché casque, sacs, valises à nos lits et attendons, couchés. Je ne me sens plus qu'une pauvre chose inerte, sans forces et sans volonté. J'écoute les gémissements du bateau. À chaque attaque des vagues,

Il le pensait, n'en avait jamais douté, convaincu qu'il était de notre réussite et de notre ascension programmée vers les grades supérieurs de l'administration.

## Le concours de contrôleur

Dépassons ces heures sombres.

Avec Jacqueline, nous préparons le concours de contrôleur interne. Chaque semaine en soirée, nous suivons des cours de remise à niveau en français et maths, rue d'Assas dans le sixième arrondissement. Les tarifs sont modérés.

Les leçons de français sont assurées par un aimable inspecteur principal du ministère des postes et télécommunications. Il s'exprime avec des termes recherchés et fleuris. Monsieur Sardin est convaincu de notre réussite future à l'examen, bien qu'il n'exige aucun devoir écrit de ses élèves. À la fin des cours, il distribue des corrigés, ronéotypés. Les pupitres de la salle d'accueil sont très étroits. Mon épouse, qui va être maman dans quelques mois, est une élève de formes bien incongrues. Le service de brigade me laisse des après-midi pour travailler les maths, sous la haute surveillance de Jacqueline, très douée dans ces disciplines, et pour apprendre par cœur la réglementation postale.

Le paradoxe se rencontre souvent concernant les concours internes : les agents des guichets seraient à l'aise pour traiter l'épreuve de réglementation postale, dotée d'un fort coefficient, puisqu'elle est leur menu quotidien au travail, mais des horaires contraignants, un service absorbant et pénible font qu'ils se présentent en trop petit nombre aux concours. Alors que le personnel des centres de tri, totalement ignare en matière dite postale, arrive en force aux examens, bien préparé grâce à des horaires mieux adaptés.

Ce postulat se vérifiera à mon profit, quelques mois plus tard. Jacqueline, à la veille de l'accouchement se verra quant à elle proposer le grade de contrôleur, mais avec titularisation en Algérie ! Ce concours, j'ai bien fait de le préparer sérieusement puisque le 13 avril 1962, un garçon joufflu, Alain, s'installe dans le petit logement. Il n'est plus guère question d'ouvrir les livres et cahiers aux heures de biberon ! Monsieur Sardin nous adresse une lettre de félicitations.

même l'idée d'un naufrage m'est indifférente. Je n'ai pas le souvenir d'avoir absorbé une nourriture durant cette horrible semaine. D'ailleurs, aucun médecin ne nous visite. Le *Rharb* se place deux jours durant à *la Cape*, il n'avance plus !

La délivrance survient en vue des côtes françaises, notre sarcophage s'ouvre. Voici les premiers bouillons chauds, la douche, la vie renaît. On désigne de loin le *phénomène*, un capitaine de l'armée de l'air. Durant toute la traversée, il a joué au poker avec l'équipage ! Pourtant, le cuisinier de bord quitte le navire, malade, il n'a pas supporté la tempête, et le *Rharb* repart demain !

Les nouvelles circulent. La France est privée d'essence. Le canal de Suez est bouché, les pays arabes pratiquent le boycott. Begoët se manifeste, nous rejoignons pour deux nuits le camp de Sainte Marthe. Jamais le dépôt des isolés métropolitains n'a si bien porté son nom, il est désert et glacial, nous dormons dans des baraquements sans chauffage et aux vitres brisées. Nos titres de transport sont à récupérer à Aix en Provence. Nous avons l'essence, chut... mais seulement une jeep découverte pour y aller. Par une température sibérienne, j'accompagne Begoët à Aix. Il faut avoir l'œil sur le jerrican d'essence.

Marseille, gare Saint Charles le 16 janvier. Avec mes dix troupiers nous prenons d'assaut le train de nuit pour l'Allemagne. Il s'agit bien d'une attaque. Consécutivement à la crise pétrolière, les trains sont surchargés, ce soir des milliers de voyageurs vont devoir se battre pour monter. Nous traînons toujours notre énorme barda, les doubles casques, sacs, musettes, bidons, valises personnelles. La mêlée est furieuse, les passages des portes homériques, les insultes pleuvent dans notre direction. Nous avons un wagon réservé... que nous récupérerons le lendemain seulement.

L'hiver est rigoureux, l'Europe est sous la neige, nous devons rejoindre Sigmaringen, la nouvelle ville de garnison de notre unité. Sur ce voyage me reste une vision précise, à la fois comique et humiliante.

Une correspondance ferroviaire nous attend sur le parcours allemand. Toujours alourdis par nos multiples bagages, nous devons changer de quai dans une petite gare. Les voyageurs

allemands rejoignent très vite le nouveau train, déjà le contrôleur abaisse son drapeau pour le départ... Et nous ! Suants, rouges, surchargés, engoncés dans nos capotes nous patinons lamentablement sur la croûte de glace des quais. Le train entier nous observe et s'esclaffe. Il y a là un spectacle de choix, nous sommes incapables de courir. Nous sommes ridicules ! Le train partira avec nous, mais quelle minute mortifiante. La course se termine, Sigmaringen, tranquille cité nous accueille pour une interminable mais tellement *peinarde* fin de service.

Comment, pourquoi une pareille horreur ? Notre profession est durement éprouvée. Deux postiers sont parmi les victimes : Jean-Pierre Bernard, agent des télécoms, et la belle Anne-Claude Godeau, employée aux chèques postaux de Paris. Leurs portraits circulent très vite partout. Le jour des obsèques, la délégation des postiers de la Ligne du Nord ne pourra jamais accéder place de la République, lieu de rassemblement, tant la foule est immense. C'est une mer humaine sur laquelle flotte les gerbes de fleurs par centaines. Un million de personnes a t-on dit. Nous sommes bloqués, immobiles durant des heures près du boulevard Magenta. Le silence est total. Très loin, vers République, un orchestre de cuivres joue inlassablement le même air, un motif musical très court, répétitif, une sorte de plainte, pas encore effacée de ma mémoire quarante ans plus tard...

Vers treize heures nous comprenons qu'il est vain d'insister, la journée finira dans le calme et le deuil. Je suivrai le déroulement de la cérémonie jusqu'au cimetière du Père Lachaise grâce aux reportages des radios.

À ma connaissance, il n'y a jamais eu d'excuses officielles ou de condoléances aux familles des victimes. Il est vrai que les forces de police s'étaient *fait la main* un an plus tôt en réprimant avec une brutalité inouïe une manifestation d'Algériens de Paris, sur les grands boulevards.

Le bilan de ce 17 octobre 1961 ?

Des centaines de morts ! Des cadavres dans la Seine, et le silence *assourdissant* des organes d'informations !

Le préfet de l'époque s'appelait Maurice Papon.

mimétisme inexplicable, sans trop savoir pourquoi, je cours aussi en me demandant :

- « Mais pourquoi foncent-ils comme ça ? »

Quelques centièmes de secondes plus tard, j'ai la réponse. Mon coup de reins vient de me sauver, je sens le long de mon dos le glissement d'une matraque qui retombe sans avoir touché la tête convoitée ! Qui est-il celui qui courait derrière moi. C.R.S., garde mobile, gendarme, gardien de la paix ? Je ne le saurai jamais, les présentations n'ont pas été faites !

La peur, la frousse, la surprise, l'émotion me donnent des ailes. Je ne cherche plus à rejoindre la manifestation. Je découvre ce soir là la violence légale. Une majorité de citoyens désire la paix en Algérie mais il est dangereux de le déclarer fort sur la voie publique !

Déjà les quais du métro sont noirs de monde. Curieusement il y a des policiers en uniforme qui rentrent chez eux, on les ignore ! L'arène, c'était là-haut !

Et celui-là, si placide dans sa pèlerine, est-ce celui qui voulait me fracasser la tête ? Moi, un fonctionnaire comme lui !

Ce soir là, je viens de participer, sans le savoir, à la répétition d'un drame puisque est programmée une nouvelle manifestation.

Ce sera le 8 février 1962 !

Les mêmes forces seront en présence. D'un côté, les mouvements, syndicats, partis de gauche. De l'autre, les forces de police dirigées par le ministre de l'intérieur, Roger Frey.

La manifestation est-elle autorisée ? Je ne sais plus, je n'y participe pas, je suis au travail.

Les événements sont connus, bien que jamais complètement expliqués. Au croisement du boulevard Voltaire et de la rue de Charonne pourchassés par les policiers, un groupe de participants bascule dans l'escalier de la station de métro Charonne. D'autres personnes, affolées, s'empilent sur eux. Des grilles qui entourent les pieds des arbres sont projetées sur l'amoncellement humain, les portes d'accès à la station sont fermées...

Huit personnes vont mourir, étouffées !

Après la violence des affrontements et la sauvagerie des forces de l'ordre, l'annonce de la tragédie provoque la stupeur.

## Sigmaringen.

Le Danube ! Grand fleuve européen, il prend sa source près de Sigmaringen mais en France, ce nom évoque le lieu de refuge en 1944, du maréchal Pétain et des rescapés de l'état français : Laval, les écrivains Céline, Drieu La Rochelle, etc. Treize ans plus tard je visite le château, l'intérieur est banal, le passage des collaborateurs français n'est même pas mentionné par le guide, voici meublé... occupé, l'ennui d'un dimanche à Sigmaringen.

Car ici tout le monde s'ennuie ferme. La ville est paisible, la caserne vaste et confortable et nos occupations fort minces.

Le capitaine Charpentier qui dirige toujours la compagnie nous fiche une paix totale. Ce militaire ventripotent et court sur jambes possède une technique éprouvée pour ne pas avoir à sévir. Tous ses déplacements dans les immenses couloirs de la caserne sont précédés par les jappements bruyants de son petit chien qui trotte une bonne vingtaine de mètres devant lui. Bon repère pour le soldat qui, ainsi prévenu du passage du maître, s'y prépare ou s'éclipse. Ainsi vivons nous tous en parfaite harmonie.

Notre retour de Chypre s'est effectué dans la discrétion mais ma nouvelle affectation est assez floue. Au service matériel *je vais surveiller l'arrivée de ... notre chère cuve à essence* qui retransverse l'Europe en retour d'Israël ! Je cherche en vain à quelles activités j'ai pu me livrer cette demie année. Un peu de sport, cross, volley-ball, et surtout chaque matin *le salut du drapeau* et au capitaine. Ensuite ?

Les engagés qui font carrière ne sont pas les plus actifs. Après avoir claqué les talons devant leurs supérieurs, ils s'égaient dans le bâtiment vers quelques lieux pompeusement baptisés *services*. Là, devant des auditoires faussement intéressés, seront évoqués de façon nostalgique des faits d'armes révolus, des figures militaires, des chefs inoubliables. Ainsi passent les heures à Sigmaringen.

À la belle saison nous nous baignons *au Danube large d'une dizaine de mètres*. L'eau est claire. Quelques jeunes filles allemandes

rient sous cape.

Je pars en permission. Dès ma descente du train à la gare de Dijon, la patrouille militaire m'interpelle. Je suis en infraction. Mes chaussures sont noires, ce n'est pas la couleur admise. À Dijon, c'est le jaune ! Voilà qui aurait réjoui Courteline.

Maman ne comprendra pas pourquoi durant tout le temps de ma permission je ne m'habille jamais en soldat.

En Algérie, la situation s'aggrave, le gouvernement rappelle sous les drapeaux une classe déjà libérée. Erreur monumentale ! Les garçons qui repassent l'uniforme reviennent enrégés, ils sont ingérables, beaucoup se sont mariés, ils n'obéissent plus aux ordres.

À mon retour de permission via Paris, j'assiste gare de l'Est à des scènes symptomatiques de l'état de tension générale. En salle d'attente, un soldat en capote embrasse femme et enfant. Il porte autour du cou un cache-nez rouge, et aux pieds, de grosses charentaises ! La patrouille militaire n'est pas là.

Le train à destination de Metz et l'Allemagne est en partance, rempli de soldats. Tous les vingt mètres, un cordon de C.R.S. l'encadre. À l'heure du départ, un silence étrange s'installe, le train s'ébranle lentement, mais très vite, les gardes mobiles refluent vers la gare car du convoi monte une énorme clameur. Insultes, projectiles, canettes de bière pleuvent vers eux. Ils ne bronchent pas.

À Sigmaringen aussi l'impatience grandit. Nous suivons de près les informations qui touchent au conflit. Ce soir, monsieur Bourgès Maunoury, ministre de la guerre, va annoncer la date de notre retour dans nos foyers.

Arrive notre tour, nous, le contingent 55/1C. Nous avons dépassé les deux années de service et sommes des *maintenus après la durée légale*. Dans les chambrées, on s'assemble autour des postes de radio mais une fois encore, l'annonce libératrice n'arrive pas. Des manifestations de déception et de fureur éclatent.

sont même pas interrompues !

Vers sept heures du matin, je retrouve ma femme. Elle me questionne, anxieuse. Toute la nuit elle a entendu les appels à la radio et, en point d'orgue, elle a senti le bâtiment trembler lors du passage d'un escadron de chars, sur l'avenue de Versailles toute proche. Ils arrivent du camp de Satory et seront en position place de la Concorde. Elle est surexcitée ! Que vais-je faire ? Je sens bien que la déception va la gagner lorsque dès son départ pour les chèques postaux, je compte sérieusement aller dormir ! Mais patience, une seconde occasion va m'être offerte, de peser sur les événements, de tutoyer le vent de l'Histoire !

Fin janvier 1962, un attentat de l'O.A.S., aveugle et particulièrement odieux, soulève l'indignation.

À Issy-les-Moulineaux, l'explosion d'une bombe a grièvement blessé une petite fille de quatre ans, Delphine Renard. L'émotion est considérable, la réaction spontanée, les syndicats, associations, partis politiques de gauche organisent des manifestations pour réclamer la poursuite des coupables et la protection de la population. Avec les copains du bureau, nous nous retrouvons vers 18 heures boulevard Sébastopol. La multitude humaine est secouée de mouvements sporadiques, il n'y a pas réellement de défilé, on scande :

- « O.A.S. ! Assassins ! Paix en Algérie ! »

J'aperçois le premier secrétaire du parti communiste, Waldeck Rochet, il prononce une courte harangue, hissé sur les épaules des manifestants. On devine très proches de là les casques et capotes bleues des C.R.S. et gardes mobiles.

Brusquement une lame de fond, irrépressible, me propulse en dehors du boulevard Sébastopol vers les rues de Turbigo et Etienne Marcel. Tout va très vite, je suis séparé des postiers et environné de jeunes types en jeans, blousons, baskets – tenue nouvelle à l'époque - . Tout change. En quelques secondes, j'ai l'impression étrange de ne plus faire partie de la manifestation. Le silence est tombé. J'enregistre sans la comprendre une sensation de vide derrière moi. Les types devant moi commencent à courir, puis accélèrent... Par un

Inexorablement le conflit algérien occupe la vie du pays. Le pourrissement de la situation sur le terrain, la réprobation internationale, les morts, nombreux parmi les soldats du contingent, enfin l'absence de solution claire pour le futur, amènent l'opinion à accepter l'idée de l'indépendance de l'Algérie.

Huit années de violence se sont écoulées pour remplacer le *Je vous ai compris* de De Gaulle au forum d'Alger le 4 juin 1958 par les accords d'Evian le 26 mars 1962.

Les allusions à ce que l'on nomme pudiquement *les opérations du maintien de l'ordre* débordent souvent dans la presse syndicale de notre corporation. Il y a désormais les incitations à des rassemblements en faveur de la paix, ou, en réaction aux exactions de l'O.A.S. puisque après le putsch du 21 au 26 avril 1961 à Alger, les *nuits bleues*, les explosions, attentats à la bombe se multiplient en région parisienne.

Je conserve deux souvenirs précis de cette période troublée.

D'abord sur la nuit du 22 au 23 avril 1961, lorsque *le quarteron de généraux* comme les nomme le Général entre en dissidence à Alger. Je suis de service cette nuit là, en gare du nord. Vers minuit, un transistor diffuse l'appel de Michel Debré, le premier ministre. Le ton est inquiet, voire pathétique. Il redoute le survol de la région parisienne par des avions prêts à larguer des paras. La voix chevrotante incite les populations à se manifester dès que les sirènes retentiront...

- « Allez-y à pied, en voiture, pour convaincre ces soldats trompés, de leur lourde erreur ».

Le discours est surréaliste, personne ne réagit. Au centre de la salle de tri le dirigeant prononce soudain la phrase libératrice :

- « Messieurs... vous pouvez y aller ! »

Oui, aller à la cantine bien sûr, reposer nos jambes, c'est l'heure du casse-croûte et des cafés. Ce soir là, les parties de tarot ne

Telle la pierre lancée dans la mare qui affole les grenouilles, l'ordre tombe, brutal : soixante hommes sont désignés pour rejoindre l'Algérie.

Parmi eux, des gens de mon contingent.

Je n'en suis pas.

C'est inattendu et illogique. Pour finir, ce sera tragi-comique.

Certains supputaient déjà la libération, le retour au foyer.

Voici la guerre qui se profile. Ça ne finira donc jamais !

Dans la précipitation, ceux qui partent bradent leurs douillettes acquisitions des mois tranquilles, postes de radio, électrophones, etc...

Chaque soir, au *foyer du soldat*, les tournées d'adieu se multiplient. Les imprécations, les chants rageurs résonnent longuement, la discipline se relâche.

Au départ du train spécial en gare de Sigmaringen, les partants - tous appelés du contingent - sont déchaînés. Sur le quai, les sous-officiers de carrière font profil bas, les insultes pleuvent sur eux.

- « Fainéants ! On part à votre place ! »

Enfin les voilà partis.

Trois jours après, la farce éclate. Les combattants reviennent, avec armes et bagages, sans explication. Ils n'ont pas dépassé la frontière.

Après la grande lessive en famille, il faut réapprendre à vivre ensemble.

Le capitaine Charpentier, commandant de la compagnie, gère en souplesse la situation. Il s'appuie sur un jeune aspirant très habile, le lieutenant Lambert, arrivé durant notre équipée à Chypre. Ici, il est déjà une star. Mince, presque fluet, les yeux bleus, le teint pâle, il promène sa dégaine décontractée, limite nonchalante. Dans le civil, il terminait des études d'Ingénieur des pétroles. Au *service des essences*, cela lui vaut considération et intérêt de la part de la hiérarchie militaire.

Tous les officiers et sous-officiers souhaitent, après leur temps militaire, retrouver des emplois de complément dans les compagnies pétrolières civiles. C'est pourquoi, le lieutenant Lambert est si courtisé, on ne sait jamais... Ici, tout le monde lui veut du bien. Il accepte sans sourciller, le capitaine ne jure que par lui. Il organise des cours de langue allemande, mais son véritable triomphe est ailleurs. Il a gagné sa place dans l'équipe de football civile de la ville de Sigmaringen. On y joue à l'allemande. Très physique, sauf Lambert, véritable Platini avant l'heure. Grâce à son impeccable technique, il distribue le jeu et les victoires se succèdent. Le public est enchanté. Le long de la touche, les jeunes Allemandes se pâment : - « Lamm... beerte... Ya Lambeerte, gut, jooli... ! »

Le capitaine Charpentier est aux anges, la gloire du Petit Prince améliore les relations franco-allemandes.

Insensiblement, notre contingent a passé le flambeau aux classes plus jeunes. Comme des sprinters nous sommes dans les starting-blocks mais le signal de départ n'arrive pas. Voici l'heure des bilans, ils sont quelquefois douloureux. L'interminable attente, les trop longues séparations ont brouillé, malmené les sentiments, les certitudes, précipité les événements, font exploser les situations les mieux établies. Quelques jours de permission suffisent parfois pour chambouler des mois de promesses, d'assurances, d'engagements.

Delille est picard, discret, aimable. Inlassablement il écrit de longues lettres, face à un romantique portrait de jeune fille accroché à l'intérieur de la porte de son armoire. Il me confie son tourment. Au pays, il a laissé deux amours et correspond avec chacune d'elle, sans parvenir à choisir... À son retour d'une permission, nous éclatons de rire ensemble. Dans la porte de l'armoire, un nouveau visage ! Mais Delille se déchire déjà, il regrette, il hésite encore. Va-t-il reprendre son double et harassant courrier du cœur ?

Cet autre garçon sérieux et calme, impeccable soldat, est cheminot dans le civil, conducteur de micheline électrique à Poitiers. Stupéfaction.

Il est libérable, seul, avant nous ! Il vient nous saluer et nous explique. Il va se marier dans quelques jours et devenir, d'un seul

déjà, et les semonces reprennent : avertissements, convocations, procès verbaux, etc.

Soudain, l'idée ! L'œuf de Christophe Colomb ! Il suffisait d'y penser. Voici justement la période du dépôt des fiches de vœux, une seule fois l'an, le coquin redemande... Paris ! Tout est légal, sans humour est l'administration, le voici renommé à Paris gare du Nord, où bientôt on va lui demander...

L'histoire s'arrête là, je vais partir sans en connaître la fin.

machines à trier bruyantes sont inconnues et l'ergonomie n'a pas investi les centres de tri.

Vingt ans plus tard, les casiers seront *pensés* en forme de coquilles individuelles qui se referment sur les trieurs et les isolent.

Authier est petit, malingre, doté d'une étonnante voix puissante et rocailleuse qui surprend dans ce maigre corps. Natif de l'Aude, il ne rêve que d'y repartir. Les moments importants de son existence sont justement ses séjours au pays. Vers avril, le voici revenu des Corbières, la mine sombre. La matinée s'écoule. Enfin, vers onze heures, il ne peut échapper à la question :

- « Alors... tes congés, ça s'est bien passé ? »

Lugubre, il répond :

- « Pas un seul jour de beau temps, les vignes sont inondées, il a plu sans cesse, tiens, même pendant le voyage de retour je n'ai revu le soleil qu'à ... Austerlitz ! »

Même le gros Pierre apprécie cet humour involontaire.

Il y a aussi ce jeune marseillais dont j'ai oublié le nom. Il est de ceux, peu nombreux, qui se révèlent totalement allergiques à l'examen des tris de Paris, les fameuses cinq cents lettres à trier par arrondissement en quinze minutes. Pour lui le compte à rebours est déclenché, les sanctions pleuvent, les délais sont épuisés, il sera renvoyé.

Le miracle se produit, il avait formulé des vœux administratifs pour Marseille, ils aboutissent soudainement. Joyeux du joli pied de nez réussi, il s'échappe vers Marseille, recette principale.

Mais, *peuchère*, est-ce possible si près de la Bonne Mère ? Dès son arrivée, notre homme est avisé qu'il a désormais six mois pour présenter et réussir le tri des Marseille, soit cinq cents lettres à séparer en douze arrondissements. Aïe ! Dans cette pauvre tête reviennent à nouveau tous les noms de ces grands hommes, ces héros de notre beau pays, les Gambetta-Colbert, Thiers, Michelet, Blanqui, ou Victor Hugo qui à Paris ou Marseille ont des rues, avenues, places et boulevards mais pas dans les mêmes arrondissements ! Le mélange est affreux, notre jeune homme tarde, s'enfoncé, renonce

coup, chargé de famille. Sa future épouse est déjà mère de cinq enfants...

D. est de mon contingent. De Côte d'Or, comme moi, il a passé un service militaire des plus tranquilles. Pourtant, à la veille de la délivrance, je ne peux l'envier. Il est de l'infime minorité de militaires français qui ont fréquenté des jeunes filles allemandes. Sa liaison Outre-Rhin perdure depuis deux ans. Et il est aussi fiancé en France ! Il recherche une impossible issue. Il est le seul à ne pas souhaiter l'arrivée de *la quille*.

Enfin !

À la veille de notre libération, elle arrivera bien sûr, que rapportons-nous de cette parenthèse dans notre jeunesse ?

À titre personnel, je n'ai rien appris. Pas même la conduite automobile, comme je le souhaitais. Je n'ai pas rencontré le fameux *rôle formateur* dispensé par le service militaire. Sa réputation me semble surfaite.

Mes compagnons de route, de jeunes ruraux pour la plupart, n'ont connu au quotidien qu'un seul horizon, le *foyer du soldat*, ses fumées, ses bières. La dépendance s'installe vite.

L'armée nous a certes volé deux de nos plus belles années d'existence mais nous serions mal venus de trop nous plaindre. C'est notre vie tout court qui aurait pu se perdre sur le sol algérien.

Cette affectation insolite, ce *service des essences*, discret et ignoré, nous a protégé de la bataille et de ses risques.

Bienheureux ceux qui reviennent en état !

Les trop entendus *nous sommes en guerre, la fin justifie les moyens* ou *ceux d'en face ne se gênent pas pour le faire*, ne peuvent justifier les exactions, débordements en tous genres, couverts par l'autorité militaire.

L'appelé, si petit homme, mal préparé, démuni, peut soudain être confronté à des situations qui, durant la guerre, virent à l'horreur.

Quarante ans après, Bernard B., un copain, me parle avec effroi de cette minute horrible où il lui fallait...

Il est sergent dans les transmissions, il n'a pas tiré un coup de feu depuis son arrivée en Afrique du Nord. Il participe à

une opération, la tente, le matériel, les hommes des *trans* sont installés sur un piton.

Imprévu, tombé du ciel, un hélicoptère se pose. Débarquent un colonel et sa suite rapprochée, mais aussi, entravé, un prisonnier algérien. Le colon offre à boire aux hommes puis questionne.

- « Qui possède une arme ? »

Bernard B. se désigne. Il est seul à posséder un pistolet mitrailleur.

Il est désigné pour emmener le Fellagas à la *corvée de bois*.

Nul besoin d'être plus clair. En Algérie, dans le bled, en 1957, on sait ce que cela veut dire. En face de lui, un homme qu'il ne connaît pas. Mais qu'il doit tuer derrière un bosquet.

Tout va vite. L'inimaginable survient. Derrière Bernard, à l'entrée de la tente, un soldat gesticule et appelle :

- « Bernard, viens ! Je n'arrive pas à trier les messages, c'est brouillé. Ça semble important, ils attendent la réponse... »

C'est la gorgée d'air du noyé qui retrouve la surface, le sergent Bernard B. n'hésite pas.

- « Mon Colonel, je suis le responsable, on a besoin de moi ! »

Il n'attend guère la réponse, il vole vers ses appareils, ses manettes, ses antennes. Il est sauvé par ces appels venus du ciel. Lui. Mais pas le prisonnier.

Des parachutistes sont en progression sur le piton.

- « Une corvée de bois pour ce salopard ? »

- « À vos ordres mon Colonel ! »

Question lancinante pour Bernard, jamais résolue.

Et si on ne m'avait pas appelé ?

À la *compagnie des essences*, plutôt que former, on préfère utiliser les compétences civiles. Les mécanos sont au garage, et ce grand escogriffe, peintre en bâtiment de métier, passera la totalité de ses journées militaires, le pinceau à la main. Il ne peut contempler son œuvre enfin terminée. L'armée si fantasque dans ses décisions nous réserve une dernière surprise, sous la forme d'un ultime déménagement. Une fois de plus, il nous faut rendre la caserne de Sigmaringen à la nouvelle armée allemande qui

vers dix sept heures lorsque le dirigeant de la brigade de renfort 17/24 héléra ses titulaires de réseau :

- « Qui fait le PLM ? »

- « Qui fait le Montparnasse ? »

- « Qui fait l'Est ? »

De loin arrivera l'éternelle réponse, qui amuse toujours...

- « Méphisto ! »

Oui Méphisto- fait- l'est- Méphistophélès, ah, ah !!

Oui chef, nous savons, il ne faut pas grand chose pour...

Un jour sur deux, le matin, Madame Aline touche les dividendes de son courage. Pas sous forme financière puisque son modeste indice d'agent non titulaire plafonné depuis des décennies ne lui apporte qu'un mince salaire, mais pour elle, le bonheur est ailleurs !

Vers neuf heures, monsieur le chef de centre parcourt notre service. Durant quelques secondes, il abandonne son entretien avec les cadres et vient serrer la main de la vaillante Aline. Enfin l'austère visage s'éclaire. Les lettres volent encore plus vite au fond des cases du premier casier de la première travée.

Les gens qui gravitent ici se nomment Bailleul, Fargues, Legril, Naval, Van Est, Schneider. Il y a deux Gérard, Bouigues et Garrigues, un biterrois marié à une nîmoise. Toutes les ethnies méridionales se côtoient et s'affrontent à coups d'accents. Verdaguet le catalan ne supporte pas que l'on dénigre son *Canigou* au profit des fêtes de Bayonne, chères à Pedrosa le basque. Le placide Garrigues raconte joliment comment son papa l'a privé de fortune ! Sur la côte Languedocienne, vers Valras, là où poussent dorénavant comme des champignons les résidences de vacances et les palaces *pieds dans l'eau*, le pépé Garrigues possédait un cabanon au milieu des roseaux et des moustiques. Il le vend pour une *bouchée de pain*, juste avant l'éradication des moustiques et le rush touristique. Le fils ne s'en remet pas :

- « S'il avait attendu... Nous aurions vendu cent fois plus cher... et je serais loueur de pédalos ! »

Tous ces potins qui rompent la monotonie du travail s'échangent, se chuchotent, entre casiers et travées. Les

noir, l'insulte aux lèvres, elle réapparaît, furieuse ! Le doigt menaçant et pointé vers nous, telle la pythie, elle annonce, tragique, que c'est la dernière fois qu'elle travaille en notre compagnie. Elle plaint, en bloc, nos épouses, les pauvres petites qui nous supportent, et même nos mères ! Oui, nos mères. Comment ont-elles pu engendrer des malfaisants de notre espèce. Mais comment tenir longtemps son sérieux. Nous sommes pliés en deux de rire, hoquetant.

Le verdict tombe, définitif :

- «F'ous êtes une sacrée bande de ... »

L'inspecteur central surprend la scène, comprend en une seconde et résume :

- « Il ne faut pas grand chose pour vous amuser... »

C'est vrai, le chef a raison.

Ah, Jeannette, on t'aimait bien pourtant, et tu le savais. Tu n'avais pas d'enfant et durant quelques heures, nous étions tes fils turbulents.

Jeannette échappe, dès qu'elle le peut, à l'étouffante influence de madame Aline, l'une de ses collègues. Celle ci est la plus ancienne parmi l'escouade colorée des dames auxiliaires. Leurs blouses claires et fleuries égaient quelque peu les murs jaunes et sales de la salle de tri, située au-dessus des lignes ferroviaires. Dociles, elles occupent des chantiers paisibles selon les heures du jour et les besoins du trafic. Madame Aline s'est attribué, une fois pour toutes, l'emplacement stratégique du premier casier de la première travée. Ainsi elle peut surveiller, réagir, appeler ses compagnes lors des relevages du produit des boîtes, imprimer la cadence. Véritable abeille sans cesse en activité. Si un rire éclate à travers les travées, elle réagit :

- « Tsi... Tsi »

Elle siffle sa réprobation, supporte mal nos plaisanteries gaillardes.

- « Ah, il y a trente ans... On était plus sérieux durant le travail... Et cette Jeannette qui rit avec nous ! »

Même le respect envers les chefs s'amenuise. Tout à l'heure,

maintenant défile en ville. Uniformes gris bien coupés, fusils modernes, bottes de cuir souples.

Nous finirons à Stetten ! Un immense camp inter-armes cadennassé, impersonnel et sinistre.

Nous n'avons pas le temps de nous plaindre, cinq jours après notre installation, la nouvelle tombe : le contingent 55 1/C est renvoyé dans ses foyers, le 25 septembre 1957.

Nous avons perdu nos repères, sans joies démesurées, sans manifestations, comme à la sauvette, nous serrons quelques mains, des poitrines. Le retour s'effectue dans le calme, nous sommes pressés de nous quitter, nous n'avons plus rien à nous dire.

Adieu donc, François et Silvio, deux proches copains !

Durant vingt-huit mois, que d'alignements, de défilés, d'ordres, d'engueulades j'ai subi avec ces deux là ! Et c'est à l'heure de la séparation qu'enfin je les évoque. Ils méritent une meilleure part.

François Guillon est ajusteur à Bellegarde, dans l'Ain. C'est un brave type, un peu râleur, il trouve vite son bonheur avec un ballon et un terrain de foot. Un patron de P.M.E. vieillissant lui a confié son entreprise. Le petit ajusteur a pris du galon et des responsabilités. Bravo François !

Silvio Nuvoli, élégant et intelligent, fut sans discussion le plus doué de nous tous. Avec classe, il sait s'imposer, décider. J'ai calqué avec bonheur mes positions sur les siennes.

Avant l'obligation militaire, la famille Nuvoli, parents, frères, sœurs, gérait sur la RN6 le *Relais de Bel Air* à La-Rochepot, en Côte d'Or. L'affaire est prospère mais Silvio a du flair, il explique :

- « L'autoroute A6 est programmée. Pour nous, c'est fini ! »

L'avenir lui donnera raison.

Le Relais Route de La-Rochepot délaissé sera vendu. Il symbolisait l'époque de la mythique Nationale 6, l'axe des vacances pour les Parisiens.

Pour l'établissement, c'est l'arrêt brusque des personnalités ou vedettes, comme le livre d'or en témoigne : Brigitte Bardot, Charles Trenet, Jean Marais, le metteur en scène Jean-Pierre Melville venu y tourner une scène du *Cercle Rouge*. Le casting est

somptueux, Alain Delon, Bourvil, Montand, l'Italien Gian Maria Volonte et Marie-Joséphé, l'épouse de Silvio qui joue son rôle quotidien, la caissière de l'établissement.

Trois jours de tournage. Les pompiers de Nolay sont appelés pour faire tomber la pluie. Trois minutes de film à l'écran !

De beaux souvenirs recueillis vingt-cinq ans après par le journal local.

J'oubliais.

La vie militaire ?

*Ni le Cercle rouge, ni la grande vadrouille.* Plus simplement, *Le grand sommeil.*

Le divorce est complet entre cette bande de jeunes gars *chambreurs* et ce vieux garçon quadragénaire au physique disproportionné. Les allusions sur son obésité déclenchent la rage du gros homme de façon parfois inattendue. Alors les rieurs s'écartent, il *barrit* de colère, jette violemment ce qui lui tombe sous la main. Les inspecteurs se précipitent.

- « Calmez-vous Pierre, voyons ! »

Ils tancent vigoureusement le provocateur, la tension retombe, jusqu'à la prochaine fois...

Le gros Pierre est, dit-on, le fils d'un colonel en retraite. Il est très instruit et incollable sur l'histoire de France, les guerres Napoléoniennes, celles de 14/18, etc. Le soir, il repart chez ses vieux parents, vers ses livres historiques, et sa solitude.

L'enfer, c'est les autres !

Et puis *au tri des Paris*, chaque après-midi vient *Jeannette*. C'est une dame alsacienne, son terrible accent fait nos délices. Elle avoue tout bas :

- « *Ch'aime mieux travailler fé fous, fous êtes pénibles, mais fous êtes cheunes !* »

À la moindre occasion, elle quitte l'équipe âgée des dames auxiliaires que l'on trouve à cette époque dans tous les Centres de tri parisiens, issues des recrutements de la période de guerre. Elle a le visage poudré d'un pierrot, l'œil charbonneux et tragique, les produits de sa chère province reviennent sans cesse dans ses propos : le Kirch, le Silvaner, les bonnes tartes aux mirabelles et véritable régal pour nos oreilles :

- « *Les ch'onquilles ou les ch'acintes !* »

Vers 19h40 Jeannette surveille ses arrières ! Gérard B., « *son Chérard* », son préféré n'est pas là, ou bien il paraît très occupé, absent, lointain...

Telle une ombre, elle se glisse jusqu'aux lavabos des dames :

- « Je fais me refaire la façade »

Le serpent, en fait, surveillait sa proie, l'éternelle farce va se reproduire. Silencieux, Gérard entre dans les WC hommes, il a situé la position de sa victime qui sera copieusement aspergée d'eau à travers le plafond à claire voie. Le rimmel ruisselant, l'œil

dimanches.

L'aspect et l'organisation du bâtiment sont identiques à ce que l'on trouvait à Saint Lazare : à chaque étage, un ou plusieurs chantiers.

Le transbordement est naturellement placé sur deux niveaux, rues et rails en dessous. Au troisième étage la *Province* et les *Paris*. Au second, *la banlieue*, ici la Seine Nord : Bagnolet, Bondy, Courbevoie, Dugny Levallois, Stains, Saint Denis, etc. et aussi l'Oise triée en totalité par bureaux distributeurs. Au dessous, le tri *paquets* appelé le *transit*.

Répartis dans l'immeuble, quelques services annexes : la cabine des chargements, le tri du Nord étranger, l'école de tri, la cantine, etc.

J'intègre assez facilement une petite équipe à la section des *Paris*. L'ambiance est sympathique, le groupe est jeune et soudé, à quelques exceptions près. Je vais y travailler durant deux ans. Une des spécificités du service consiste à rechercher, pour les surclasser, les parutions de presse étrangère. En fait, détecter dans l'énorme production des imprimés, revues, journaux, annales, recueils, tout ce qui possède un caractère quotidien ou hebdomadaire n'est pas simple. Sans cesse, nous pourchassons, soupesons le : Drucken, Drucksache, Druckwert, Druck-bar, Drucker-presse, Gedruckt et autre Gebühr... Les cas douteux remontent ensuite vers l'illustre monsieur Lagarrigue qui le plus souvent par ignorance, ou prudence, nous conseille le traitement en première catégorie.

Très longtemps après j'épaterai un collègue provincial, fils de polonais, en lui étalant mes compétences sur Narodowieck (orthographe non garantie), le journal des polonais de France.

À la section *tri des Paris*, j'utilise enfin mes connaissances, si laborieusement apprises en 1953. Cependant nous avons à disposition un bottin vivant Pierre S. baptisé *le gros Pierre* ou *le gros*. C'est un énorme type, à l'aspect poussif et éléphanterresque, cible quotidienne des lazzis et plaisanteries pas toujours légères. Il est parisien de naissance et précieux par sa connaissance parfaite du tri par arrondissements. Souvent sollicité, il répond, inlassablement.

## 1957 – 1962 LES AMBULANTS

## Le travail de jour

Aïe ! Un AEX qui attrape de l'ancienneté accède au grade d'APEX ! : Agent principal d'exploitation donc. J'ai retrouvé la trace écrite de cette distinction mais à *Paris tri nord*, 3<sup>ième</sup> étage, service de la province cela ne me procure aucun avantage particulier.

Ici des quantités énormes de courriers parviennent quotidiennement de Belgique, Hollande, pays scandinaves etc.

Je travaille au service de nuit en brigade deux nuits sur quatre de 20 heures à 6 heures le lendemain. Un tri très simple se pratique, les séparations *par gares*. Les rangées de lettres se succèdent, sous l'œil impavide d'un inspecteur qui semble contempler les rangées de trieurs ! Peut-on, comme cet homme, rêver... S'évader un peu ? Oui, parfois les cartes postales sont retournées sur leur recto, d'un geste rapide du poignet. Elles proviennent en majorité de Belgique. En noir et blanc ce sont les plages de la mer du nord chantées par Brel, La Panne, Knokke-le-Zoute puis Namur, les Ardennes belges, la forteresse de Dinant, Monthermé et les boucles de la Meuse, etc., etc. Des cartes par milliers. Enfin voilà la rangée terminée. Vite, une autre tombe ! Namur, le centre ville, bons baisers de Charleroi. Tiens, du soleil à Knokke le Zoute ! Il est toujours 2h05, cette pendule ne fonctionne donc pas ? À partir de quatre heures je deviens attentif, je me rends sans cesse à la fenêtre.

- « Les voilà, ils arrivent... Quelle brigade ce matin ? »

Tout en bas le train poste en provenance de Lille ralentit sagement, j'essaie d'identifier les petites silhouettes qui courent déjà à travers quais et rails vers les douches. Je me fais du mal ! Le supplice ne dure pas, j'obtiens assez vite le service en brigade de jour, ma femme est heureuse, nous achetons un scooter de marque Lambretta, une occasion qui se révélera détestable !

Nouveau service, nouveaux collègues à découvrir. Neuf ans après mon entrée à la poste je travaille durant le jour, ce sera en 6 heures/ 12 heures et 12 heures/20 heures le lendemain, y compris les

## Deux ans plus tard.

28 mois ! Plus de deux années, voilà enfin l'interminable parenthèse militaire refermée. Je suis plein d'espoir, mais j'ignore que le petit jeune homme insouciant de 1955 n'existe plus et qu'il ne retrouvera pas ses joyeux copains et son ancienne vie.

Ventilés, mariés ailleurs, disparus ! Les collègues, les copains et surtout le plus proche, Roger, fauché par la guerre d'Algérie, absent à jamais.

Mais ce fameux retour imaginé si souvent, ce nouveau départ, j'en attends tellement qu'il me faut mordre dedans. Un nouveau travail, d'autres visages, de nouvelles rencontres, des gars, des filles. Avance !

## Revoir Paris.

Voici la page militaire tournée, mon séjour à la maison n'est pas long. Je récupère des vêtements civils un peu démodés. Nouvelle valise, nouveau départ. Nouveaux adieux à maman et à mon jeune frère de douze ans, Pierrot.

Je voyage vers Paris avec un camarade d'enfance, André V. Il postule à un poste d'enseignant dans une école privée parisienne. Alors que nous nous connaissons bien et avons réussi des virées à Cannes ou à Paris durant notre adolescence, sa présence me perturbe. J'aurais préféré vivre seul ce retour, tant attendu, imaginé des centaines de fois, étendu sur les multiples plumards militaires, les yeux rivés au plafond.

Enfin, voici la marquise de la gare de Lyon. En apparence, tout est en place, l'odeur du métro, le macadam humide des quais, le chuintement de l'air comprimé des portières des wagons, le teint blafard, l'air absent des voyageurs. La place Clichy et son vilain monument central sont au rendez-vous. Ai-je remarqué la circulation automobile tellement plus dense qu'auparavant ? Je retrouve la rue Caroline, l'hôtel du Dauphin, une chambre plus laide, face à un mur, mais ce n'est guère important. Dès ce premier soir il me faut courir à Saint Lazare, je tiens à vérifier si tout est en place... C'est dimanche, j'ai oublié, la rue de Berne est sans vie, les cafés sont fermés. Déçu, je monte, indécis, l'escalier intérieur du centre de tri, un agent en blouse de travail le descend. Nous nous connaissons très peu, il sursaute et me dévisage curieusement. Soudain il se lance. Un dialogue étrange s'instaure :

- « Tu n'es pas... Roger Dubois ? »
- « Non, moi je m'appelle Boillaud. »
- « Ah, c'est ça... Excuse-moi, vieux ! »

J'avais compris. Pour lui, l'image du postier mort en Algérie,

## LA GARE DU NORD

c'était la mienne ! Me voilà ressuscité mais dès ce premier soir, déjà le passé me saute à la tête. Je redescends vite l'escalier, demain sera un autre jour. Et puis, je n'appartiens plus à Saint-Lazare.

## La gare du Nord.

Peut-être qu'en ce mois d'octobre je suis oublié, presque effacé des mémoires de mes collègues, copains, amis ou amies mais l'administration, elle, n'est pas surprise de mon retour. Sérieuse, méticuleuse, elle ne m'a jamais perdu de vue. Alors que j'étais au bout de la terre, rassurante, elle m'a accompagné. Durant tous ces mois, ne m'a-t-elle pas payé après la durée légale de mon temps de service militaire ?

Oui, on attendait Jean Boillaud à la direction des services ambulants de la ligne du nord, boulevard de la Chapelle à Paris. La nomination est prête, fraîchement signée. Dorénavant je suis agent embrigadé sur le service ambulant – Paris à Lille 2, brigade D - . Cette période si longue de service militaire m'a permis de dépasser l'instable situation de sédentaire au profit d'un poste de titulaire roulant. Le chiffre 2, porté après l'indication du service, précise qu'il s'agit d'un *secondo* qui circule la nuit. Avec un parc roulant qui compte encore 556 véhicules dont 338 wagons et 113 allèges vers la fin des années 50, *les ambulants* sont à l'apogée de leur splendeur. Le terme peut s'employer pour désigner indifféremment les services, les wagons, les agents. Personne n'imagine que l'institution soit en danger, on ne s'inquiète guère des coups déjà portés les premières fissures...

Pourtant, loin de nous, on réfléchit.

Des techniques nouvelles d'acheminement sont testées. Il y a l'aviation postale, on évoque aussi des prototypes de machines à trier !

La corporation hausse les épaules, voilà bien des songes creux, des délires de technocrates ! Rien ne remplacera jamais *l'homme* ni le réseau ambulant si efficace grâce à l'utilisation du temps de transport pour trier et acheminer le courrier vers sa destination. J'apprends cependant les suppressions, déjà effectuées, de deux services :

- Paris à Bruxelles,



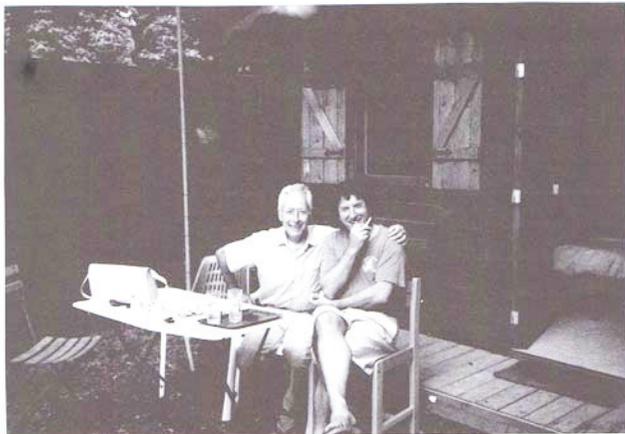
L'Ambulant..... « Une micro société » repliée sur elle-même le temps du voyage



Ainsi, ce soir, avec Roger nous arpentons ensemble rues et boulevards de Paris



Ci – dessus, hiver 1960. La brigade D ressoude ses liens.....  
 Au premier rang Joseph B. et monsieur Henri.  
 Derrière, à droite l'auteur.



L' auteur retrouve Robert B. L'Ariégeois (en short)  
 30 ans après la ligne du Nord.

- Paris à Tergnier.

Sur les lignes du Nord perdurent en 1957 – Paris à Lille 1 -, soit un acheminement ambulante primo qui roule de 6 heures à 20 heures, et le train poste du Nord qui regroupe, sur un même convoi, en horaires de nuit trois services dits *secondo*:

- Paris à Lille 2,
- Paris à Valenciennes 2,
- Paris à Dunkerque 2.

Cette entité se présente sous la forme d'un convoi d'une dizaine de wagons rouges qui communiquent entre eux. Les *allèges* sont réservées au transport des sacs fermés, et non retravaillés. Les *wagons ambulants* sont équipés pour l'ouverture des sacs, le tri du courrier, et l'accueil du personnel.

Pour la majorité des agents, le voyage débute par un repas rapide absorbé vers 18h30 à la cantine P.T.T. de la gare du Nord, puis un bus nous transporte jusqu'au *Lendit*, un quai ferroviaire assez sinistre situé à la limite de Paris 18<sup>ème</sup> arrondissement et Saint-Denis. La présentation est rapide, on m'observe discrètement.

- « Qui est ce gars ? Il n'a jamais voyagé »
- « et le voilà déjà embrigadé ? »

Je serai titulaire sur un *côté* du département du nord, j'ai intérêt à être à la hauteur !

Je retrouve vite les gestes du métier : mémorisation des destinations sur le casier, confection des liasses, ensachement, fermeture des sacs. Au passage, je remarque une petite révolution, l'arrivée de la couleur pour différencier, par les colliers de sacs, les courriers contenus. Cela semble si simple, si évident maintenant. Les journaux du soir arrivent déjà. La Croix, Le Monde, il faut se battre contre le temps, profiter de la stabilité avant les heures de roulement, ensuite, c'est plus difficile.

Le convoi est parti, déjà Creil, puis l'arrêt d'Amiens, réservé par tradition à la pause casse-croûte. Il est plus de minuit.

Le voilà, il est là, cet instant de bonheur retrouvé, espéré depuis si longtemps. Je baigne de nouveau dans cette atmosphère unique du wagon ambulante. Dehors la nuit, le halètement lointain de

la locomotive, la fraîcheur, ici un lieu clos, un aquarium, tout est vert, les parois, les casiers, une sorte de sous-marin, les tuyauteries courent partout, elles craquent lorsque la chaleur d'été se diffuse. Je hume avec délice les bonnes odeurs retrouvées : l'encre d'imprimerie fraîche, indissociable des journaux du soir, la toile de jute des sacs postaux, la senteur des enveloppes, jusqu'au zeste de poussière postale et ferroviaire...

Je déguste cette minute précieuse.

À l'autre bout du wagon, un type costaud évoque des souvenirs, lorsqu'il était prisonnier de guerre en Allemagne !

Le chef de brigade vient me rendre une visite amicale. Selon lui, j'ai bien travaillé. Je suis heureux !



Ci - contre : 1960  
Sur Paris à Lille 2 D  
De gauche à droite  
Henri R. L'Ardennais  
Pierre B.  
Et le bouillant  
..... Achille !

En bas au centre :  
Monsieur Henri est gracieux.....



## L'ambulant – Paris à Lille 2.



Janvier 1957,  
Retour à Marseille,  
A droite : François Guillon.

Roger Dubois né à Buironfosse ( Aisne )  
Appelé.  
Mort en 1956 en Algérie.



L' Auteur en 1957.



Trois ans plus tôt, lors de mes remplacements sur Paris au Havre 2, j'ai connu le wagon unique, l'équipe de travail réduite, la P.M.E. en quelque sorte.

Sur le *train poste du Nord*, j'accède à la grosse entreprise, le centre de tri sur rails. Le terme *usine roulante* est impropre, trop péjoratif, les ambulants ne se laissent-ils pas encore surnommer *les seigneurs de la poste* ! Que recouvre une telle appellation ? Qualifiait-elle déjà, au début du siècle, les pionniers, les commis en redingote, manches de lustrine, cols blancs en celluloïd qui oeuvraient dans les wagons de bois ? Le métier était à haut risque, les catastrophes ferroviaires survenaient nombreuses, comme celle de Melun en octobre 1918.

Que reste-t-il en 1957 ?

Des avantages financiers, certes, les frais de voyage, les heures de nuit, le service en deux nuits sur quatre, le travail à quai le samedi, sans départ, mais beaucoup plus importante, l'ambiance de liberté, d'autonomie, de responsabilité dans le travail. Tout cela a été gagné avant nous, par du courage, du savoir faire, une aptitude à ne jamais rechigner. Sur le wagon rien n'est dit, ni écrit mais la règle ou la fierté perdurent.

- « Il faut toujours finir et surtout ne pas *déverser*, c'est-à-dire rendre non travaillé un courrier qui nous a été confié ».

Nous avons trié, j'ai trié, jusqu'aux ultimes kilomètres avant l'arrivée du train, au butoir. J'ai vécu les fermetures *en voltige*, les sacs jetés aux portières alors que le train roule déjà, et aussi les bousculades homériques, les réhabillages en gare de Lille alors que le convoi va être refoulé vers le triage de Fives. À cette époque, la S.N.C.F. ne plaisante pas avec les horaires.

Comment expliquer ce respect du contrat à honorer, cette fierté du métier, nous n'étions pas des gens d'exception.

La tradition, l'exemple des anciens ? Sans doute l'esprit

d'équipe, nous sommes jeunes et soudés, mais plus subtil peut-être le fait que ces roulants qui travaillent la nuit ont tous choisi, désiré, attendu leur état actuel et qu'ils tiennent à le servir dignement et le conserver.

Une micro société repliée sur elle-même le temps du voyage, déconnectée dès que le train s'ébranle et aussi à l'étape en bout de ligne.

Un mode de fonctionnement qui avec les années a débouché sur un statut particulier, éloigné, libéré des hiérarchies, créateur de ses propres règles et de son folklore ! Sur l'ambulant, on répugne à se plaindre, à réclamer de l'aide, seulement confiant que l'on est en ses propres forces, isolé donc, un peu égoïste, indifférent à ce qui n'est pas le monde du wagon, la famille ambulante.

En fait, un splendide isolement qui se révélera faiblesse lorsque les puissances extérieures démolisseuses entreront en action.

La vie, le métier du postier ambulant sont souvent évoqués par des comparaisons maritimes. Comme le marin, tous les quatre jours, il embarque. Lille, la capitale du nord devient son horizon, son quai, son escale. Dès sa montée à bord, il échange sa tenue de ville contre de vieilles frusques, *la tenue du wagon*, véritable déguisement tiré du sac de brigade tel le sac du marin.

La mise évolue pourtant. Le jean des plus jeunes détrône déjà les salopettes ou les bleus des anciens, les blouses sont omises, bonnes seulement pour les trieurs des bureaux-gares. De même, les derniers vrais sabots de bois à bouts recourbés disparaissent au profit des socques, comme les pêcheurs. Contre la poussière, foulards, grands mouchoirs, casquettes, certaines dépourvues de visière mais marquées *postes* en lettres dorées. Sans pompon, presque un béret de marin.

1926  
France

## VOITURE POSTALE PAZ, SÉRIE 500

Age d'or  
du réseau  
français



*Véhicule typique du chemin de fer français, l'«ambulant de 20 mètres» a été incorporé dans l'ensemble des grands trains rapides à partir des années 20 et jusqu'à aujourd'hui. Sa caisse rivetée, son toit à lanterneau, sa couleur rouge sombre et ses marquages jaune vif lui donnent un charme qu'il n'a pas perdu avec sa nouvelle livrée jaune actuelle «La Poste».*

### Le chemin de fer au secours de la poste

Depuis des siècles et des siècles, des coursiers, à pied ou à cheval, transportent le courrier et parcourent des empires ou des royaumes, bravant risques et périls. Quand le chemin de fer apparaît, à partir des années 1830-1840, il apporte enfin une solution satisfaisante et efficace à ce problème crucial. Si la «malle poste» du temps des diligences permet au courrier de Toulouse d'arriver à Paris en trois semaines et parfois un peu moins, d'un seul coup, avec le chemin de fer, ce même courrier ne met plus qu'une vingtaine d'heures.

Le Royaume-Uni utilise même des trains postaux dès 1844, entre Londres-Twyford, et adopte peu après un système de ramassage et de dépose des sacs de courrier en marche. Les États-Unis, eux, connaissent les voitures postales blindées «anti burglar and collision», c'est-à-dire résistantes aux voleurs et aux collisions. En France, le transport du courrier, avec le développement et l'achèvement du réseau des grandes lignes, est devenu très organisé et effectue la distribution le lendemain ou le surlendemain de la dépose.

### Les ambulants OCEM

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, le parc de voitures postales est ancien, et les PTT décident de tout renouveler. L'Office Central d'Études du Matériel (OCEM), organisme commun à un certain nombre de réseaux français, vient d'être créé et démarre des études de matériel entièrement métallique à partir de 1922-23. Les premières voitures postales OCEM sortent à partir de 1926 et marquent un renouvellement complet de ce matériel. Ces lourdes voitures métalliques s'intègrent bien dans les rames des voitures OCEM composant les grands trains d'alors, et sont bien de véritables bureaux ambulants de grandes dimensions.

### Un héritage de 831 voitures

Le régime français laisse à l'administration des postes la propriété entière de ses voitures postales, qu'elle doit entre-

tenir, à l'exception des organes de freinage et de roulement, qui sont spécifiquement ferroviaires et qui sont donc entretenus par les réseaux. A la création de la SNCF, en 1938, les anciens réseaux laissent un parc de 831 véhicules, dont 193 très anciens à caisse en bois et 638 métalliques, dont notre voiture «PA».

### Les «PA» et les «PE»

Les PTT distinguent deux catégories de véhicules: les «poste atelier» (PA), qui sont des bureaux ambulants où s'effectue le tri des lettres avec du personnel, et les «poste entrepôt» (PE), qui ne servent qu'à l'acheminement des sacs postaux entre les centres de tri. Un «PE» peut contenir jusqu'à 600 ou même 800 sacs. Mais les PTT utilisent aussi des compartiments dans des fourgons SNCF ou dans des voitures à voyageurs. Quant au train-poste, il n'était pas encore à l'ordre du jour.

### Caractéristiques techniques

Longueur: 21,57 m (ou 21,67 m selon les séries)  
Masse: 48 t  
Année de construction: à partir de 1926

Nombre de voitures construites: 382

Caisse: métallique rivetée, à partir de fers plats et profilés

**Aménagements spéciaux:** toit à lanterneau vitré permettant d'éclairer l'intérieur, dont les fenêtres sont rares et petites du fait de la présence de casiers le long des parois internes - plateforme de chargement de 6,5 m<sup>2</sup> - lavabos et W.-C. - chauffage autonome, car la voiture doit rester de longues heures isolée en stationnement

**Longueur de la salle de tri:** 13,87 m (des tables longitudinales supportent les casiers de tri; des selles escamotables permettent aux agents de travailler assis, mais les conditions de travail restent difficiles: il faut trier rapidement les lettres tout en étant secoué, assis en position instable, et dans des conditions de bruit ou de manque de place parfois éprouvantes. Les 8 tonnes de courrier doivent être triées en quelques heures de stationnement et de trajet).



Et bien, cette nuit là, voici l'exception à la règle. Un homme, élégant, dormait sur les banquettes. Le voilà réveillé, il s'ébroue, très mécontent. Il toise le *saucissonneur*, ce type en cote d'ouvrier, gros pull, sabots, foulard rouge, qui s'installe avec sa musette et ses effluves de gros rouge. Cet individu n'a rien à faire en première classe, c'est évident. Très vite, la discussion s'envenime. Étrangement, l'intrus aux sabots ne semble pas impressionné par le ton dominateur et la prestance du dormeur, il refuse de déguerpir. Le voyageur, excédé, assène l'ultime argument qu'il croit définitif.

- « Monsieur, vous ne savez pas à qui vous parlez. Je suis le préfet de l'Aube ! »

- « Et moi, Monsieur, je suis le cheval de Troyes ! »

## Lille

Chaque matin vers quatre heures à la sortie de la gare, mêlés aux voyageurs du train Paris-Lille, les *ambulants* s'égayent dans les rares cafés ouverts. Les anciens privilégient le coucher rapide, les jeunes s'attardent devant les cafés crème et croissants.

On rencontre des gens bizarres dans les trains et dans les gares !

Le train postal avec ses cinquante postiers génère une petite économie autour de la gare de Lille, renouvelée chaque jour par le jeu des quatre brigades. Nous dormons à prix modiques dans des hôtels modestes ou chez des particuliers qui nous confient les clés. Les fréquentations des cafés, cinémas, restaurants suivront au cours de la journée. On nous accueille avec plaisir et considération :

- « Messieurs les ambulants, prenez place, entrez donc ! »

Nous sommes des fonctionnaires qui arrivent de la capitale et qui fréquentent - ou délaissent -, les commerces. Mais, tous ensemble !

En 1955 je crois, le grand quotidien régional *La Voix du Nord* a rendu compte, photo à l'appui, du départ à la retraite d'un chef de convoi du train poste. Il s'agissait des adieux d'un dirigeant célèbre et respecté surnommé *le grand chef blanc*. Les agapes furent considérables. J'ai contemplé le cliché pris avant la fête. Telle la promotion des élèves d'une grande école, les cinquante ambulants, cravatés, sérieux, impeccables entourent leur patron.

Superbe monde proche de sa disparition !

À Lille on peut dire aussi *en bout de ligne*, nous avons nos lieux, nos points de chute, différents selon l'heure du jour et la tranche d'âge ! Pour parler franchement, jeunes et vieux ne fréquentent pas les mêmes établissements. Ainsi des enseignes vénérables comme *chez Charles*, *chez Oscar* sont les refuges des pères tranquilles, les marathoniens du Tarot alors que la jeune classe se retrouve rue de Tournai au *Lion Belge*. Deux bonnes raisons à cela. D'abord les parties jouées et rejouées de baby-foot, mais aussi

les filles de la maison sont avenantes.

Les compliments, quelques plaisanteries sont autorisées auprès des deux sœurs mais maman veille derrière le comptoir. Le *Lion Belge* est une bonne affaire, la famille se relaie durant la journée et engrange les bénéfiques. En chopes ou en calices, la bière coule à flot. Les petites demoiselles vont poursuivre le beau commerce. L'erreur de *casting* avec un postier n'est pas autorisée !

En fin de matinée les wagons rouges sont déjà revenus sur un quai annexe de la gare centrale, face à la rue de Tournai et ses cafés, brasseries et lieux d'accueil. Déjà quelques agents méticuleux s'adonnent à la préparation des chantiers du soir : batteries, colliers, étiquettes, sacs, etc. tandis que les dirigeants viennent y concocter au calme un rapport administratif difficile.

La poussière, les débris de papiers emballage, ficelles, tous les reliefs de la bataille de la nuit précédente ont disparu, effacés, nettoyés par les soins d'une équipe de nettoyage étonnante, un couple célèbre et extravagant. On ne peut imaginer deux êtres au physique si dissemblable. Le mari est minuscule, maigre et nerveux. L'épouse, beaucoup plus jeune, est énorme, presque un phénomène de foire. Le peuple ambulants les a surnommés *le géant des Flandres* et *la puce*. Un contrat les lie à l'administration mais leur travail est dur, sale, pénible. En hiver les wagons détachés des locomotives sont gelés, le couple, accoutré de hardes, des vieux sacs, se protège contre la pluie et le froid. Malgré ces pénibles conditions, à midi nous retrouvons notre lieu de travail totalement propre et net. Si quelques jeunes sédentaires ignorants se hasardent trop tôt, *la puce* s'immobilise. En extase, son rire de petite fille ou de jeune ogresse retentit. Mais *le géant* veille, c'est lui le patron. Dans un incompréhensible patois *chtimi* il rabroue sa poupée brutalement.

*On rencontre des gens bizarres dans les trains et dans les gares.*

L'après-midi s'étire, si le ciel du Nord est par trop maussade, les cinémas de la célèbre rue de Béthune nous accueillent. Les ambulants traquent les nouveautés parfois projetées avant Paris. Au retour des *voyages*, les épouses se plaignent :

légendes, ces correspondances *stratégiques* le passionnent.

Depuis des années, sans faiblir il adresse à la hiérarchie administrative des rapports pertinents, et écoutés dit-on, sur les améliorations à apporter à la chaîne de l'acheminement.

Mais quel rapport avec mon départ ?

Et bien, le jour de ses adieux, lorsqu'il part à la retraite, le verre à la main, il baisse la garde. Le célibataire endurci se confesse. Regrette-t-il sa solitude, aurait-il voulu se marier ? Oui, il le souhaitait, mais hélas... Tellement accaparé par son service, ses enquêtes, il n'a pas eu le temps de s'en occuper !!

J'ai tout de même bien fait de prendre le problème à l'envers.

La belle façon de partir en beauté consiste à cueillir une dernière fois, dans le catalogue de la famille des ambulants, une ou deux de ces histoires qui, ressassées, magnifiées, déformées, font les délices de nos nuits voyageuses.

Il était une fois, sur la ligne du nord... Une violente dispute qui éclate entre deux agents, le train roule, les hommes se battent, fait rarissime ! Impossible d'étouffer l'affaire, la direction diligente une enquête, les témoignages écrits de tous les présents sont réclamés.

Quelques semaines plus tard, l'affaire est classée, mais le rédacteur chargé du dossier connaît son monde. Facétieux dans ses conclusions, il recommande à monsieur le dirigeant de la brigade de surveiller de plus près la santé et les mœurs du personnel !

Motif : à l'heure précise de la bagarre, les dix témoins potentiels n'ont rien vu puisqu'ils étaient, selon leurs écrits, tous enfermés dans les W.C du wagon !

- « Oh la belle bleue ! »

Et cette autre, pour finir, nous la connaissons par cœur, mais il faut par déférence, rire encore à sa chute.

Sur les lignes de l'est, à la *croisière* de Bar sur Aube, une gare commune à plusieurs services ambulants, un agent de renfort, un cheval donc, s'installe dans la salle d'attente des voyageurs de première classe. Comme chaque nuit, il va dans une heure remonter sur le Mulhouse à Paris 2, mais d'abord, c'est l'heure du casse-croûte. Notre homme sait qu'il va trouver confort, chaleur et tranquillité, il n'est jamais dérangé.

## La fin du voyage

Je suis jeune marié, bien logé, confortablement installé dans mon métier, heureux en ces années 1960/61, malgré quelques inquiétudes concernant la santé de maman. Pourtant, imprévu, insidieux, un grain de sable vient gripper ce bonheur.

Insensible aux avantages financiers et matériels du service ambulancier, mon épouse supporte de plus en plus mal mes départs et mes absences. C'est sûr, elle n'a pas *l'âme trempée*, le stoïcisme des femmes de marins, on ne peut pas tout prévoir !

Avec l'espoir puéril de ne pas voir ma demande trop vite acceptée, j'ai déposé une fiche de vœux pour le centre de tri du boulevard de la Chapelle. En fait, mes principaux camarades, la garde rapprochée, quittent aussi. Joseph et son épouse Gilberte rejoignent Limoges un centre national de contrôle des mandats vient d'ouvrir. Robert lorgne vers les ambulanciers du sud-ouest. Michel A. est soldat. Ainsi ma déception est atténuée lorsque très vite tombe la date de mon dernier voyage. Sur les trottoirs du boulevard Magenta, le grand Julien me berce dans une ultime illusion :

- « Tu es prioritaire pour revenir durant plusieurs années ! »

Le voyage final sera officiel, je ne me résigne pas à distribuer le contenu de mon sac de brigade. Et si un jour ? Je promènerai ainsi durant des années crochets, étiquettes, plans de tri, etc.

Je fais également le rapprochement avec une réflexion *cocasse* prononcée quelques mois plus tôt par un dirigeant âgé le jour de son départ à la retraite. Cet homme est un indicateur vivant des chemins de fer. Austère, l'air sans cesse soucieux, il sait tout sur les parcours, périodicités, horaires, compositions des trains français. Inlassablement, il réfléchit à l'utilisation qui pourrait en être faite au profit du courrier à acheminer. Les beautés de la planète, Venise et ses gondoles, Vienne et le Prater, tout cela l'indiffère. Mais parlez-lui de Saincaize, de Culmont-Chalindrey, de Vierzon, de Culoz ou de Saint-Gervais-le-Faillet, alors son œil s'allume, ces gares de

- « Mon mari a déjà vu tous les nouveaux films. Pour une fois qu'il ne travaille pas le dimanche, c'est fichu pour le ciné ! »

Un grief de plus à ajouter à la liste des reproches faits à ce *drôle de métier* !

Je me souviens particulièrement de l'impact provoqué à Lille par un festival Ingmar Bergman, le cinéaste suédois.

Durant plusieurs semaines nous visionnons *Les fraises sauvages*, *Le septième sceau*, *Sourires d'une nuit d'été*, etc. La brigade est sous le charme de ces chefs d'œuvre jamais redonnés depuis.

Autre réminiscence plutôt amusante, le chansonnier parisien Jacques Bodoin, le père *de la célèbre table de multiplication* se produit en attraction avant le film dans un cinéma lillois. À la séance de 16 heures, la salle est vide. Enfin, pas tout à fait. Quatre jeunes ambulanciers font face à l'artiste. Imperturbable, il exécute son programme avec autant de conviction que devant une salle comble. Nous lui faisons un triomphe !

## Collègues et copains

Voici les lieux, les décors, l'action suffisamment esquissés pour évoquer maintenant ceux qui partagent mes jours et surtout, mes nuits ! Avec le recul des années, j'ai la conviction d'avoir participé à une petite aventure humaine tout à fait réussie. Un heureux hasard a voulu que, sur un temps donné, se rencontre un groupe jeune, relativement uni et motivé. Une brigade d'ambulants est un monde clos, les rapports humains y sont importants. Grâce à une certaine culture de l'ironie et de la dérision, nous réussissons à exclure les sujets d'affrontement. Lorsqu'il *embarque*, l'ambulant laisse derrière lui, pour 36 heures, famille, logement, projets et soucis. On ne l'interroge pas sur sa vie ailleurs. D'entrée, le courrier arrive. Le papier tombe, on ne supporte guère les états d'âme ou les bavardages. Si quelque nouveau l'ignore, la brigade l'informe vite de ses devoirs mais, à la mode de chez nous... Nous nous saisissons de couteaux ou serpettes et frottons bruyamment le métal des tablettes pendant qu'une ritournelle publicitaire est, en chœur, récitée derrière le parleur.

Ce qui donne, à peu près :

- « Passez z'un peu de pâte sur la lame, frottez vigoureusement... le couteau ne tranche plus...il râaaaaase... ! »

La plupart du temps, le message est entendu, le wagon-poste est un univers *à part*. L'autorité d'un dirigeant n'est pas nécessaire pour que tout fonctionne correctement.

Mais alors, les chefs, que font-ils ?

Chef de convoi et chef de brigade se tiennent sur le wagon *amiral*.

Le chef de convoi surveille principalement le trafic des allèges : chargements, déchargements des sacs postaux, horaires, rapports avec la S.N.C.F. etc.

Le chef de brigade, monsieur Carrière, est notre vrai patron. C'est un brave type, rompu au métier, fin psychologue. Il ventile les

blanche, il adore, comme dans le service, que tout soit impeccable. Les bouchons sautent, les verres se lèvent, la brigade D ressoude ses liens, voilà un moment rare ! Au terminus, malgré le froid, les plus fous forment le monôme vers les cafés lillois.

En mars 1960, je dors dans le même hôtel que monsieur Henri, c'est vraiment tout près de la gare, on dit *chez Charles*.

Au cours d'une matinée, je suis sorti du sommeil par des coups bruyants frappés à la porte. Tel un somnambule j'ouvre. Deux types entrent alors. Avec chapeaux mous et imperméables, ils semblent sortir d'un film de série noire.

- « Police du territoire, montrez vos papiers ! »

Heureusement mon bagage est mince, ma carte d'identité leur suffit. J'apprendrai plus tard la raison de ce contrôle.

Dans quelques jours aura lieu la rencontre historique entre le vieux maire socialiste de Lille, Augustin Laurent, et le premier secrétaire du Parti Communiste de l'U.R.S.S., Nikita Khrouchtchev, en visite en France !

au sommeil et, dans une vingtaine de minutes, ne pas rater la descente à la station *Ranelagh*. Pour les collègues qui résident en banlieue sud, pouvoir rattraper, les matins de retour, le premier train à la station *Saint Michel* est une priorité : ce sont des heures de bon sommeil à la clé !

Les gens concernés se connaissent, ils savent trouver les chauffeurs de taxis accommodants qui seront au rendez-vous de la course matinale et accepteront le surnombre de passagers, parfois six, ce qui est illégal bien sûr.

L'évocation m'amuse toujours. Ces deux agents s'ignorent depuis des mois, des années peut-être. Ils sont *fâchés à mort* pour une bêtise, un mot de trop, on ne sait plus. Mais tout à l'heure, ils descendront du train de banlieue à la même gare, Juvisy ou Savigny sur Orge ? En attendant, à l'intérieur du taxi, les places sont distribuées une fois pour toutes. Les deux *fâchés* voyagent donc assis l'un sur les genoux de l'autre, mais toujours silencieux et brouillés !

En Algérie, le conflit s'éternise, le pouvoir refuse la vérité du mot *guerre*. On évoque les opérations de maintien de l'ordre ou la pacification. La Méditerranée fait écran, l'opinion publique n'aime guère aborder le sujet. Notre micro société roulante, bien qu'en majorité favorable à l'indépendance, s'enflamme parfois à propos des éditoriaux de *l'Express*. Les Jean-Jacques Servan Schreiber, Mauriac, Françoise Giroux, Jean Cau, Mendès France ou encore le Général de La Bolardière, rencontrent le scepticisme des lecteurs de *l'Humanité*. Le wagon se divise mais fort brièvement, les positions de chacun sont connues, et puis le travail est là.

Le chef Carrière est heureux, le calendrier de ce début d'année 1960 offre une date de voyage propice à un petit réveillon. Il a alerté depuis longtemps ses vieux collègues d'autres lignes. Depuis les *Strasbourg* ou *La Rochelle à Paris*, les composants du menu roulent vers nous : vins d'Alsace, huîtres, etc.

Nous voilà, en ce départ du dimanche soir, tous arrivés très en avance, le trafic est absorbé à haute cadence. Bien avant Amiens, voilà les tiroirs de métal retournés en forme longue table, les nappes en papier sont étalées et les couteaux à huîtres s'activent. Monsieur Henri va troquer son bourgeron bleu contre une veste

courriers administratifs, traite les requêtes puis vient complimenter ses agents. Il n'a aucun doute sur nos capacités à absorber facilement notre tâche. Selon lui nous sommes les plus rapides, les plus solides, les meilleurs. Nous enchantons notre dirigeant. Son ton est gaullien lorsqu'il proclame tout le bien qu'il pense de nous :

- « Oui ! Tous des champions ! »

Et les cadences s'accélérent parmi les rires entendus.

En descendant la voie hiérarchique, voici deux inspecteurs dits *exécutants* qui traitent des objets chargés et recommandés. Joseph est un catalan actif mais très vite inquiet et Achille est fatalement devenu *le bouillant Achille*. Il assume avec résignation la sempiternelle plaisanterie le concernant. Cet homme ne supporte pas la chaleur. Au travail, très vite son visage ruisselle de sueur, c'est presque une infirmité. Alors l'antienne s'impose :

- « Achille, il n'a pas besoin de mouillette pour coller les étiquettes des chargements, il se les passe sur le front ! »

Voilà ce qui nous amuse. On peut même descendre d'un cran, les copains du service voisin cultivent avec délectation ce qu'ils baptisent *l'esprit de Valenciennes*, tout un programme, mais pour initiés seulement.

Et sans doute la recette des absences d'affrontements : syndicaux, politiques, religieux, et même la rareté des jalousies professionnelles.

Dans le cadre B des contrôleurs, chefs de section, d'abord un duo d'inséparables. Voici Don Quichotte et Sancho Pança, Arsène est presque un double mètre et Albert, beaucoup plus petit, trotte à ses côtés. Ces deux là ne risquent pas l'accompagnement du concert des serpettes suite à leur bavardage.

Trois fois l'an, si quelques voyages se révèlent par trop chargés et pénibles, l'Arsène consent à soupirer en direction de son alter ego, sous une forme lapidaire et désormais célèbre :

- « Que d'arias mon pauvre Albert ! »

Arsène est peut-être le fils spirituel de cet ambulancier des temps héroïques qui, après un déraillement meurtrier, tandis que les secours évacuaient morts et blessés, aurait déclaré, face au courrier jonchant le sol du wagon de tri :

- « Quel désastre ! Le boulot de toute une nuit, fichu en l'air ! ... »

Un visage, une personnalité inoubliable pour moi, Pierre B. un dijonnais retrouvé ensuite dans les années 1980 puis définitivement perdu. Individualiste, sceptique, athée, Pierre assume sa laïcité et aussi sa passion pour la musique classique.

- « Toi qui parlais avec tant de compétences des maladies et de leurs symptômes, que n'as tu su te protéger, à l'automne de ta vie....

Tu es parti, discret, élégant, détaché presque. J'espère que les violons jouent juste, là où tu es...

Henri R. Il est notre maître à *penser*, leader naturel, sans souci du grade. L'œil est vif, pétillant comme l'esprit, il détecte vite les petits travers de chacun, qu'il exploite pour l'amusement général. Devenus tous deux de vieux messieurs, nous correspondons parfois par écrit ou au téléphone.

Quel parcours pour toi, l'ardennais, fixé à Marseille. Tu as même, avec ton association de petits pêcheurs du dimanche, victorieusement défendu le mouillage de vos barques dans un coin du vieux port contre les appétits immobiliers de la municipalité marseillaise. David réussit parfois à vaincre Goliath.

Une autre évocation agréable, le brave Max, un creusois sympathique qui demeure rue de Chartres, un quartier de Paris déjà presque musulman en 1958/60. Lorsqu'il revient de voyage vers quatre heures le matin, il traverse un couloir rempli de dormeurs, enjambe les corps jusqu'à la porte de son logement et retrouve son épouse. Il n'y a jamais eu le moindre incident, pourtant la guerre d'Algérie fait rage. Miracle, ou téléphone arabe ?

Il n'aurait pas apprécié, j'ai failli l'oublier, Claude B. Grand, la trentaine, il recherche, il cultive le sérieux, la respectabilité, il tient à être reconnu, écouté. Il fréquente déjà les collègues réfléchis, installés, *assis*, pour débattre : avancements de carrière, promotions, réformes, etc. Bref, un homme confortable, regardant déjà vers l'âge mûr.

C'est sûr, la fréquentation obligée avec cette bande de jeunes types *chambreurs*, prompts à la farce, ne convient guère à monsieur B. Très vite, il se croit dénigré, voire persécuté. *La famille*

## Mandel la terreur !

Bien sûr, on le sait, au tri des *Paris*, l'avenue Georges Mandel c'est dans le seizième arrondissement. À part ça, qui se souvient. Un personnage austère et complexe, résistant reconnu sous l'occupation allemande, fusillé en 1944 par la milice mais bien avant, de 1934 à 1936, ministre des P.T.T.

Un ministère qu'il aurait réformé avec une poigne de fer. Voilà qui explique les réserves de mon collègue qui raconte à l'envie la poste sous Mandel !

Légendes ou faits réels ? Le ministre se rendait incognito dans les bureaux aux heures de fermeture. Il y effectuait une opération qu'il réglait à l'aide de pièces de monnaies déposées en vrac sur la banque. Si l'agent refusait, compte tenu de l'heure tardive, de traiter ce volumineux *tas de mitraille*, il était licencié le lendemain.

Mais aussi Mandel l'imprévisible.

En 1935 les habitants des deux Saint-Laurent, du département des Côtes du Nord, las de voir leur courrier mélangé, obtiennent de la poste l'appellation : Saint-Laurent sur Mer pour celui situé près de la Manche. L'humoriste Tristan Bernard, vacancier de la localité, signale que le nom *Saint Laurent de la Mer* serait plus élégant. Il écrit en ce sens au ministre des postes qui répond :

- « D'accord, mais payez-nous les frais de modification des cachets postaux ! »

Avec Julien nous marchons, la ville s'éveille, elle nous appartient.

Tout à l'heure nous affronterons la cohorte silencieuse de tous ces automates au visage brouillé de sommeil. La sacoche ou le petit sac du casse-croûte en main, ils partent sans joie affronter leur journée de boulot. Après la rapide bataille pour occuper la place assise dans le wagon, il reste un ultime danger à surmonter : résister

à peine les ombres furtives de quelques *vieilles poupées* qui espèrent encore l'improbable client.

Je pourrais attendre le métro dans les brasseries qui cernent la gare, mais cette ballade matinale sur les trottoirs déserts du boulevard Magenta est encore un instant heureux du voyage. J'accompagne Julien, dit *le grand Garnier*, un collègue de Valenciennes. Douchés, détendus, nous marchons sans hâte et parlons avec plaisir malgré nos différences d'âges.

*Au wagon* le grand Julien joue facilement les Cassandre lorsqu'il traverse les ambiances survoltées des fins de voyages. À quelques tours de roues de Paris Gare du Nord, lugubre, il grommelle :

- « Profitez-en ! Vous n'auriez pas chanté sous Mandel !? »

Derrière son dos, coudes repliés et serrés, les rieurs imitent vaguement le hibou :

- « Hou.. hou... hou... »

a remarqué, elle appuie sottement là où ça fait mal. On trouve un attirail : de faux apartés, des chuchotements pour la frime qui font croire à la victime qu'on parle d'elle. Une variante, les attaques *perverses* concernant le passé militaire de notre collègue qui a effectué son service dans une brigade de transmissions colombophile !

Veut-il discuter d'armée, de guerre, de troupe ? L'atmosphère tranquille du wagon de tri se remplit de bruyants roucoulements de pigeons. Une vraie volière !

En conclusion, nous récoltons, c'est normal, une bordée de noms d'oiseaux.

Enfin voici ma garde rapprochée, mes copains. Michel, Robert et Joseph dit Jo; Michel A est aveyronnais, il le fait vite savoir :

- « Je suis de Rodez ! »

C'est presque un drapeau.

Il est intelligent et travailleur, mais cultive un pessimisme surprenant chez un garçon de son âge :

- « Jeannot, j'ai pas le moral... »

La phrase revient souvent, il traîne les pieds dans la perspective d'un appel sous les drapeaux très proche. Très marqué par le scoutisme de son adolescence, il y gagne son surnom sur le wagon, c'est le boy scout.

Avec ma future épouse Jacqueline, sa 4 CV Renault nous emporte dans une balade normande jusqu'au Mont Saint Michel avec bien sûr, coucher sous la tente, comme chez les scouts. Une tournée d'adieux, l'armée l'aspire déjà.

- « Jeannot, j'ai pas l'moral ! »

Quelques décennies plus tard, au cours d'un périple en Irlande, nous sympathisons ma femme et moi avec une grande fille pleine de vivacité.

- « Ah, vous êtes postière à Rodez!

J'ai débuté à Paris avec un garçon qui se nomme Michel A. »

La réponse est inespérée :

- « C'est mon chef de service ! »

Elle est *attachée courrier* pour l'Aveyron, ce sont les nouveaux métiers. Michel, le patron, emmène parfois le groupe de ses adjoints en tournées studieuses dans le département.

Elle confie :

- « Au retour dans la voiture, nous entonnons avec lui des chants scouts ! »

Voici l'incontournable Robert B., l'ariégeois, plus précisément *fluxéen*, donc natif de Foix, le pays de Gaston Phébus comme il le rappelle sans cesse. Rieur, hâbleur, lanceur de défis, il adore taquiner, agacer, provoquer pour le panache, la beauté du geste. Mais lui même prête parfois à la critique, le cocktail final nous apporte des moissons d'amusements. Il joue au rugby mais souffre de cors aux pieds. Personne n'est parfait ! Les lendemains de matches, ses arrivées sont irrésistibles, il semble marcher sur des œufs. Il est si comique que nous n'arrivons pas à le plaindre. Certains demandent à rencontrer *l'homme aux pieds d'argile*. Récemment libéré, il revient d'Algérie, un collègue le questionne :

- « Alors Robert, tu as rencontré les Fellagas ? »

Après un long silence il concède :

- « J'en ai vu... un ! »

- « Alors ? Tu t'es battu contre lui ? »

- « Je n'ai pas pu, il fuyait... Je l'ai poursuivi...avec mes jumelles ! »

Le ton est donné, l'homme est au centre, meneur ou victime, de toutes les plaisanteries qui agrémentent nos parcours.

Ainsi lors des fins de voyages, lorsque les voitures s'immobilisent face au bâtiment du centre de tri, gare du Nord, la course est effrénée à travers quais et rails pour arriver vite aux cabines de douche. Un plaisir rare pour la première bordée, c'est d'entendre les hurlements de rage de celui qui vient de découvrir entre serviette de toilette et savon, la lourde rondelle du poêle, glissée à la dernière minute dans son sac personnel. Robert, insoucieux et distrait, véhicule très souvent l'objet. Ses imprécations vengeresses au milieu des clapotis d'eau sont les derniers bruits du voyage.

*Jo*, en fait Joseph B., est le troisième mousquetaire. Brun, le cheveu bouclé, la moustache fine, de descendance

J'ai du mal à témoigner sur l'année 1959, mes rencontres avec Jacqueline me rendent moins attentif aux gens, aux événements. Nos sorties nous entraînent au cinéma, au théâtre ou vers des lieux touristiques autour de Paris par les trains de banlieue : Versailles, Chantilly, Saint Germain en Laye, etc.

Quelques journées camping avec la bande des copains qui se délite. Jacky, René Sausset, Raymond Vitet se marient bientôt. Comme des milliers de parisiens, un dimanche de février nous allons contempler les inondations. Sous les ponts, la Seine déborde.

Pour nous deux, une partie de l'année est occupée en voyages à Bourges et Dijon. Nous nous présentons nos familles respectives. Aux vacances d'été, je retrouve la Côte d'Azur avec Jacqueline, dans un village du *touring club* de France. Je quitte *l'hôtel du Dauphin* sans état d'âme, ma vie n'est plus là. Après notre mariage en novembre, nous emménageons près du Pont Mirabeau. Ici débute le seizième arrondissement. Nous ignorons qu'à l'extrémité de cette rue Félicien David, en bordure de la Seine, va bientôt être posée la première pierre de la future Maison de la Radio.

Pour l'heure, sur les berges du fleuve entre les ponts Mirabeau, Grenelle et Bir Hakeim s'entassent sable, pierres, matériaux divers, le tout déchargé des péniches.

Mais rive gauche, les promoteurs réfléchissent, investissent, envahissent. Les tours de béton vont s'ériger. On replie l'accordéon au *Bal de la Marine*, ce sera Beaugrenelle en front de Seine. Un petit Chicago.

*Quand la Java s'en va...*

À mes retours de voyage à Lille, mon nouveau logement, loin de la gare du Nord, me contraint à des promenades nocturnes pour cueillir le premier métro à la station République. J'ai l'habitude. Auparavant j'effectuais à pied le sulfureux chemin Barbès -Blanche - Pigalle- place Clichy. Mais à l'aube, les néons sont éteints. On voit

Et Gaston ? Il s'efface, nous ne le revoyons plus. Il n'est ni invité ni garçon d'honneur lors de notre mariage. Il a pourtant rempli son rôle, donné la petite impulsion, le doigt du destin au jour *J*.

J comme Jacqueline !

italienne, il est né dans le Tarn. Très vite, après nos années communes, il mettra ses qualités naturelles –intelligence, finesse, esprit de décision- au service de causes syndicales. Installé dans le Limousin, il s'impliquera profondément dans les revendications professionnelles et luttes sociales, sans négliger épouse, enfants et petits-enfants. Un parcours réussi !

Des quatre copains, Robert sera le seul à effectuer toute sa carrière dans les services ambulants. Je ne résiste pas au plaisir de relater son départ à la retraite.

Il est responsable d'un service sur une ligne du sud-ouest, résidence Toulouse. Les ambulants se savent condamnés, les départs en retraite sont l'objet de fêtes nostalgiques. Une salle est retenue en gare de Limoges. Le jour fatidique arrive, le service est au grand complet. Discours, cadeaux, toasts, le repas est bien arrosé, la fête est belle. On frappe à la porte du local. Simultanément, derrière une mince cloison, se déroule un concours administratif de haut niveau, pour accéder, me semble t-il, au grade de rédacteur. L'épreuve de philosophie vient de débiter, on vient réclamer l'évacuation, ou tout au moins le silence !

Robert, le héros du jour, refuse net toutes négociations. Les futures élites de notre belle administration, vont devoir, des heures durant, dissenter sur les pensées et mérites de Descartes, Platon ou Nietzsche aux accents de *Nini peau de chien* et des *80 chasseurs dans le lit de la marquise* !

## Sur le wagon.

Sans doute me faut-il temporairement renoncer à évoquer tous les acteurs et leurs joyeuses facéties et revenir plus sérieusement à ce qui nous réunit.

On ne parle pas d'objectif, ce langage conquérant n'a pas cours, mais *le contrat*, oui, sans jamais le nommer, nous le respectons.

À chaque départ, vers 22 heures, après avoir traité à quai la presse du soir, nous embarquons un volume important de dépêches et sacs à ouvrir puis nous travaillons. À Amiens, nouvelle réception, mais dès le passage à Arras, déjà il faut livrer; Paris à Dunkerque livre le Pas-de-Calais et Paris à Lille la partie flamande du département du Nord, la région de Dunkerque, Hazebrouck, Gravelines, Mâlo les bains, etc.

Nous connaissons par cœur la liste des écarts, hameaux, lieux-dits du département du Nord. Ainsi, c'est avec aisance que nous expédions les lettres d'Oost Cappel à Rexpoede, de Saint Sylvestre Cappel à Steenworde ou encore de Wulverdinghe à Watten, tandis qu'une majorité de Français continue à penser, en toute bonne foi, qu'il s'agit de localités belges ou hollandaises. Mais ce service public, efficace et réussi, ne se réalise pas sans peine.

Vers 1960, la presse française se porte bien et la lettre reste un moyen de communication incontournable. À chaque voyage, après la fin de l'ouverture des sacs et le redressage, notre bon chef Carrière, jauge d'un œil infaillible les hauteurs parfois impressionnantes de lettres à trier. Nous sommes debout depuis des heures, il encourage ses troupes.

Oui, nous le savons, tous des champions. *Le miracle postal* aura lieu encore cette fois, mais d'extrême justesse.

Ça se termine par des jambes lourdes et des yeux rouges, mais nous avons vingt ans. Demain il n'y paraîtra plus.

a le visage paisible, un brun rougi par le froid d'un collègue postier originaire du Sud-Ouest. Il s'appelle Gaston Lacombe et propose :

- « Je vais déjeuner à Paris chèques avec des filles de chez moi, si tu veux, je t'emmène!. »

Je suis en veste, mais avec un pull à col roulé –peut-être le détail qui change tout-, j'enfourche le véhicule derrière Gaston, je traverse Paris. Le centre des chèques postaux, installé vers 1958 sur trois rues du quinzième arrondissement d'Alleray, Bourseul et des Favorites, est un énorme bâtiment, véritable monstre de béton qui accueille chaque jour des milliers de dames et de jeunes filles. Combien sont-elles ? Huit mille, douze mille, réparties sur plusieurs centres ? Ces énormes bataillons déferlent en rangs serrés lors des entrées et sorties, presque à chaque heure, et bien sûr à midi. Au gré des horaires des prises ou changements de brigades, les vagues d'employées en blouses multicolores se regroupent à l'étage de ce qui ne s'appelle pas encore un restaurant administratif.

Une fois que nous sommes absorbés par l'épaisse file d'attente, inutile de résister. Tels des fétus de paille emportés par le flot, nous progressons, comprimés ou brusquement aspirés vers l'entrée, un peu gênés sans doute dans ce milieu souverainement féminin mais est-ce si désagréable ?

Gaston n'a pas menti. Ses *payses* sont au rendez-vous. Puis nous offrons les cafés chez Planque, le célèbre bistrot de la rue d'Alleray, véritable annexe postale de la cantine. Brassens l'a si bien chanté, la ballade des gens qui sont nés quelque part. Il est vrai que pour ceux qui sont nés au sud d'une ligne invisible qui divise la France, quelque part en dessous de Lyon, les *pôvres* nordistes ou assimilés n'offrent qu'un intérêt secondaire. Nous sommes deux, garçon et fille, dans cette assemblée à ne pas avoir vu le jour dans le Lot-et-Garonne ou les autres départements paradisiaques. Ce grave handicap nous rapproche, Jacqueline et moi. Née à Bourges dans le Cher, elle est donc aussi une étrangère. De quoi parlons nous ? De nos familles respectives qui s'étonnent déjà :

- « Tu ne te maries pas ? »

Sujet prémonitoire, car elle deviendra ma femme l'année suivante.

## Le jour J

Un homme, une femme *chabadabada*.....

La rencontre de deux êtres, un jour, à un instant donné. Ils s'arrêtent, ils parlent, et finiront leurs vies ensemble... C'est tout à fait fascinant !

Pourquoi à cette minute, pourquoi lui, et pas un autre, pourquoi celle-ci et pas la précédente passante ? Et bien, avant ma naissance, pourquoi Alice Lavier, ma grand-mère, jeune bourguignonne placée à Paris dans une famille bourgeoise remarque t-elle Marcel Maze, humble journalier agricole de Seine Inférieure. Certes, ils ont sympathisé durant leurs vacances normandes. Alice veille sur les enfants des patrons. Ces derniers, un médecin et son épouse, l'ont poussée au mariage. Veulent-ils faire son bonheur ou simplement se séparer d'elle ? Voilà l'union précipitée. Grand-mère Alice, installée à Dijon et mon pauvre grand-père séparé à jamais de sa chère Normandie. Le voici celui qui a décidé de mes origines, ce docteur Groux, un aliéniste distingué dont je conserve l'élégant portrait photographique dans les albums familiaux. A t-il pensé, lorsqu'il a dispensé avis et conseils à sa chambrière, qu'il préparait la naissance de maman ! La suite est pareillement fortuite. Maman est une jeune fille sage qui ne quitte guère la demeure familiale. Qu'à cela ne tienne, le destin a tout prévu, même cet inconnu serviable qui renseigne mon futur papa, à la recherche d'un logement situé près de la gare de Dijon ville.

- « Tu peux aller rue de la Cité au numéro 10. Ils louent des chambres aux cheminots. »

Et *chabadabada*, il y a même dans la maison une fille qui attend le prince charmant.

En cette froide matinée de l'hiver 1958, je n'évoque pas les rencontres - écrites à l'avance- de mes ancêtres lorsque je déambule sur *mes terres* entre le boulevard des Batignolles et la place Clichy, il est presque midi. Un scooter ralentit à ma hauteur, l'envoyé du destin

Pourquoi une telle réussite, une si remarquable efficacité ?

Si notre rendement est supérieur aux normes administratives, c'est que nous avons, presque toujours, une bonne adéquation entre le trafic et les moyens humains nécessaires pour l'écouler. Nous pouvons, tout au long des voyages, mesurer, évaluer notre tâche et savoir si nous serons capables de terminer. L'exemple et le contre-exemple viennent immédiatement à mon esprit.

Ainsi, après la suppression des départs du samedi, chaque ambulancier de la ligne du nord est débiteur d'une nuit à effectuer mensuellement au centre de tri du boulevard de la Chapelle. Les horaires sont presque identiques, le travail guère différent, mais on ne trie plus *pour finir*, mais pour atteindre les fatidiques six heures du matin. J'ai le souvenir particulier d'une vacation véritablement interminable effectuée au service de l'ouverture à l'étage dit de *la Province*. La fin de l'année est là. À la poste on dit *c'est la période*. Dès vingt heures nous sommes une dizaine, répartis autour de l'immense plate-forme métallique. Deux préposés ouvrent les sacs : rotation, chariot, table d'ouverture, coupure au cheveu pour l'un. Debout sur la table, les jambes écartées tels les ouvriers agricoles de mon enfance, l'autre se baisse, soulève, vide le sac, jette la toile, se baisse, soulève, vide inlassablement. La masse informe du courrier s'accumule en monticules que nous tentons sans succès de résorber. Les liasses de cartes de vœux, les *mignonnettes* explosent. Il faudrait les reconstituer sur le moment, hélas les contenus de nouveaux sacs déferlent. Les heures, les demies, les quarts défilent si lentement, l'horloge semble arrêtée...

Comment ces gens peuvent-ils supporter chaque nuit cette tâche ingrate et sans objectif ?

J'évoque l'antidote, je le pratique dans mon service puisqu'il m'arrive d'effectuer l'ouverture sur Paris à Lille 2.

Je travaille en équipe avec notre courrier convoyeur chef Henri P. Il est puissant, sanguin, un brin coléreux, mais avant tout pointilleux sur le travail. Amical avec moi bien sûr, puisque nous logeons à Lille dans le même hôtel, mais d'entrée je tente de pratiquer le mieux, et le plus vite possible. Quelle différence avec ce qui vient d'être évoqué ! Attentif, méticuleux, tel un

boucher soigneux de son étal, monsieur Henri ne laisse rien traîner : étiquettes, ficelles, vieux papiers, colliers, plombs, tout est nettoyé, ventilé entre chaque sac ouvert. Il travaille en force, l'œil fixé sur sa montre. Soucieux de l'horaire, il m'encourage :

- « Creil n'est pas passé, on est bien, ça va... »

Voilà le dernier sac traité : recherche du chargement, liasse des objets signalés, séparations des journaux, liasses directes, etc.

Un immense sourire illumine le visage ruisselant de Monsieur Henri, voici sa minute de gloire et de plaisir, il se redresse fièrement et annonce à la cantonade :

- « Messieurs, l'ouverture est terminée ! »

Et de répondre aussi à la traditionnelle question :

- « Oui, aujourd'hui il avait un bon ouvrier ! »

La brigade s'esclaffe, glousse de contentement.

- « Ah, Monsieur Henri est gracieux ! »

Et puis s'annonce un autre petit plaisir...

Durant les mois d'été, une occupation plus douce requiert les attentions d'Henri qui se transforme durant quelques minutes en serveur stylé. Depuis des heures, une bouteille de vin cuit Maury ou Côtes d'Agly je crois, soigneusement enveloppée dans un sac humide voyage à l'extérieur du wagon. Saluée par les exclamations bruyantes, l'invité est traditionnelle :

- « À vos quarts, Messieurs, on y goûte ! »

Une bouteille pour environ quinze agents, la mesure est réduite, mais la liqueur est surtout appréciée pour sa fraîcheur durant ces voyages de canicule.

L'espace d'un instant, le bonheur est général. Il s'agit là aussi des us et coutumes de la brigade D sur lesquels veille scrupuleusement notre brave chef Carrière. Les fêtes, les départs en congés sont le prétexte de ces minces rafraîchissements, offerts par *la cagnotte*. Notre dirigeant nous informe parfois avec humour des déboires de *dame cagnotte*. Il en parle comme d'une personne, il surveille son état de santé avec précision. Cet été, elle se porte mal, malmenée par des toasts trop rapprochés. Il va passer parmi nous pour tenter de redonner quelques couleurs à la belle. Les oboles réclamées sont si modestes que *dame cagnotte* bénéficie

Est-ce que nous réfléchissons à tout cela lorsque nous dévorons avec aisance ces rangées de belles lettres fraîches... Car, glacées parfois dans le froid du quai d'attente, non bien sûr nous ne connaissons pas la perfection du réseau postal d'acheminement calqué sur celui de la S.N.C.F. et articulé à partir des six réseaux. Le monde des entreprises n'est pas encore intervenu pour bousculer les règles et exiger des tarifs préférentiels, le service est public et égalitaire. La toile d'acheminement est solide, pensée, précise dans les moindres détails. Ainsi les lettres d'une dizaine de localités aveyronnaises, Saint-Affrique, La Cavalerie, etc. ne suivent pas l'acheminement du reste du département. Baptisées *le petit train de l'Aveyron*, elles atteindront sans retard leurs destinataires.

Nous faisons de la dentelle, nous sommes des artisans.

Comme une lettre à la poste.

Le moment est venu d'interrompre quelque peu ces histoires d'ambulants qui ne font rire que nous pour affirmer qu'amusements et plaisanteries n'empêchent nullement les postiers roulants d'effectuer une tâche considérable, à cadence ultra rapide. Le temps de route entre Lille et Paris est fort court.

Les roulants affectionnent le tri sur table, ce qui réduit et optimise le geste du bras qui conduit l'objet. La lumière est bonne, projetée sur l'adresse par des coquilles, et, avantage indéniable, sur les centres de tri fixes. Les épais tapis-brosses du sol réduisent les effets du roulement, mais aussi la fatigue des jambes. Dans le sens Province/Paris, les services ambulants traitent les courriers originaires des zones de collectes des *bouts de lignes*, comme par exemple les départements du Nord, du Pas-de-Calais et quelque peu la Somme en ce qui concerne le train poste du nord.

Un tri détaillé s'effectue pour Paris arrondissements et villes de banlieue parisienne sur les services Dunkerque à Paris 2 et Valenciennes à Paris 2. Nous entrons à Paris gare du Nord vers 4h30. Les séparations du reste de la France, soit la Province, s'effectuent par centralisateurs départementaux et ambulants de jour. Voilà notre chantier à nous, les agents du Lille à Paris 2. Nos séparations suivantes, les :Paris à Toulouse 1, Paris à Lyon 1, Paris à La Rochelle, les routes de Bordeaux, etc. sont dès l'arrivée, pendant que la ville dort, ventilées sur leur gare respective, réembarquées sur les *primos* et retravaillées en route, durant la matinée. La fonction primordiale de ces ambulants de jour consiste à assurer *la seconde distribution*, celle de l'après-midi dans les grandes villes bien sûr.

Nous y sommes. C'est le fameux *comme une lettre à la poste*. Cette notion de garantie, de sûreté, de certitude, remplacée au fil du temps et surtout après la mise en place du courrier à deux vitesses, par des données plus techniques et moins parlantes : les J+1, ou J+2, etc.

sans doute de l'aide discrète et généreuse de son gestionnaire. Un sponsor, déjà ! Mais c'est surtout un bon chef, d'ailleurs les anciens s'adressent à lui ainsi.

## De solides repas.

Si à Lille le repas de midi est parfois survolé, les gens du train poste ne plaisantent pas concernant celui du soir. Dès vingt heures, la remontée<sup>3</sup> nous attend, il faut prendre des forces. Nous nous dispersons sur un éventail d'établissements selon les appétits, les affinités ou les moyens financiers de chacun. Le haut de gamme est reconnu *Au Normandie*, restaurant sérieux à l'ambiance feutrée. Avec Jo et Robert nous y dînons rarement, ce n'est pas vraiment notre style, mais, avec un effroi rétrospectif, je constate que la diététique ne guide guère nos autres choix. Tout à l'heure sur le zinc<sup>4</sup>, nous essuierons les sarcasmes des anciens.

- « Vous étiez encore *Chez Matéo* ! »

Il s'agit d'une enseigne yougoslave située dans le vieux Lille, où l'on sert l'incontournable spécialité : les tripes, présentées quasi à volonté dans une sauce rouge et agrémentées de riz ou pâtes. Du consistant donc !

Ajoutez un soupçon d'évasion, une ombre de charme slave. Les filles à Matéo virevoltent, nous en ignorons le nombre exact. Mais *radio wagon* recommande la prudence. Ces dames ont des vies compliquées, des problèmes. Elles babillent autour de la clientèle, brunes, avec des coiffures soignées et sophistiquées, déplient quelques serviettes, disposent les couverts. Mais ce sont les vieux parents qui travaillent et maintiennent l'affaire à flot. Dans sa cuisine, maman touille le chaudron de goulache et Matéo, gros bouddha ventripotent tient la caisse et discours sur les beautés enfuies de sa Dalmatie natale. Quel Folklore !

Autre lieu, autre danger digestif : le buffet de la gare de Lille.

Au hasard, un soir de gala, Michel Delpech y a-t-il cueilli le titre de sa chanson fétiche ? Notre serveuse s'appelle Lorette, elle

---

<sup>3</sup> Le retour sur Paris.

<sup>4</sup> Sur le wagon.

Vingt ans ! Voilà qui ne me rassure guère !

L'arrivée de la retraite, pour ce fonctionnaire exemplaire, permettra t-elle à son épouse, moderne Pénélope de banlieue, de passer ses soirées avec son époux ?

Je dois répondre dorénavant aux interrogations des copains :

- « On ne te voit plus, que deviens-tu ? »

- « Je fais des *califs* le soir ! »

La sentence tombe :

- « Ah, tu vas te marier ! »

Après quelques mois, je craque et cherche à mon tour un relayeur. Que penser de cette expérience ? Il m'a manqué la motivation, c'est évident. Je remarque que mes compagnons sont souvent âgés, ils assurent les *califs* plus par habitude que par besoin, comme mon voisin de travée, ambulancier chevronné du Paris à Sarrebruck. Je recueille vers lui une anecdote édifiante.

Les postiers français bénéficient en Sarre de conditions d'accueil très favorables. Ils dorment gratuitement dans un local équipé de réchauds à gaz, utilisés pour la confection des petits déjeuners. Le cadeau est jugé insuffisant puisque d'aucuns transportent depuis Paris des artichauts crus, qu'ils font longuement bouillir grâce au gaz allemand. Les *Princes de Bretagne* regagnent cuits la capitale française. Coluche disait : *l'artichaut* c'est une nourriture de pauvre.... Pour l'occasion, c'est aussi celle des radins !

## Les Californies, ou Califs

On hésite encore sur l'origine de ce mot qui désigne à la poste un travail ponctuel payé au tarif des heures supplémentaires.

Il y aurait plusieurs versions :

- le *Californie*, un navire rempli de courrier, ayant nécessité un travail exceptionnel, donc rétribué spécialement.
- l'Eldorado (ou la Californie) apporté par le pactole des heures supplémentaires. On n'y croit guère.
- Ou bien encore la déformation des mots : *qualif..ication*, ou *Calif...ourchon* soit un travail par-dessus l'ordinaire ?

La voilà peut-être l'avance insidieuse des temps raisonnables, le recul de l'insouciance, la tête qui se tourne vers l'avenir...

Un ancien collègue de la gare Saint Lazare, Leborgne, qui roule sur les lignes Montparnasse, me propose de continuer son poste de *californien* au bureau de Paris 51, rue Chauchat. Toutes les deux soirées, on assure entre 19 heures et minuit le tri départ du courrier dans ce bureau du neuvième arrondissement très chargé en clientèle de banques et assurances. Ces emplois de renfort, payés au tarif des heures supplémentaires, sont rares et recherchés. Je suis honoré que ce breton sérieux me contacte. J'accepte sans trop réfléchir.

Comme *Perrette*, je calcule déjà le revenu de mon *pot au lait*. Cinq heures de *califs* payées dix jours par mois vont me produire... etc., etc.

Je déchanterai très vite, non en ce qui concerne le travail, l'équipe est formée de trieurs confirmés, des ambulants pour la plupart, mais je découvre que je viens d'aliéner toutes mes soirées ou presque, puisque les soirs où je ne me rends pas à Lille, je suis à ce bureau de la Chaussée d'Antin. Le long des trottoirs déserts de la grande ville enfin silencieuse, vers minuit, j'accompagne Francesqui, un vieux petit Corse, jusqu'à son train, sous la marquise de la gare Saint Lazare. Depuis vingt ans il pratique *les califs* indispensables, selon lui, à l'amélioration du pavillon de Sartrouville.

nous aime bien. Nous y commandons la spécialité maison, une énorme choucroute.

Lorette nous en parle souvent. Enfin ce soir, mystérieuse, elle le désigne.

*Le phénomène* s'installe à sa table habituelle. Ce petit homme âgé, discret, vient déguster le même plat que nous qui sommes trois, jeunes et affamés. Lorsqu'il viendra à bout seul de l'énorme plat ovale chargé de saucisses et de jambonneaux, nous serons au travail depuis longtemps. Légers ? Je ne sais plus !

## Le courrier qui chante et qui danse !

Chaque soir avant vingt heures, la communauté ambulante embarque sur ses wagons respectifs. Le service Paris à Lille 2 est devenu on l'a compris, Lille à Paris 2. Colliers, étiquettes, griffes, timbres à dates, tout a été inversé. Les centaines de bureaux de postes que nous avons à l'aube alimentés en courrier *département du Nord* nous renvoient en soirée le reste de la France plus l'étranger, ainsi que les secteurs postaux militaires. L'ensemble est regroupé sous la rubrique *Passes-Paris*.

Pour compléter l'explication, pendant que Lille à Paris travaille, *la province Valenciennes* à Paris traite *la banlieue*. Enfin Dunkerque à Paris trie *les Paris* !

Lors du voyage retour, l'ambiance de travail diffère nettement du parcours aller. Nous sommes plus nombreux, le jeune personnel est regroupé, et des personnages absents à la descente<sup>5</sup> sont là. Tout concourt à créer une ambiance joyeuse.

Par exemple, la présence de l'animateur, amuseur numéro un, Michel Pointreanu, l'idole de la jeune génération, surnommé aussi *le courrier qui chante et qui danse*. Tout un programme ! Ce garçon a manqué sa vocation, sa voie était indéniablement dans le monde du spectacle. Lorsque l'occasion se présente, nous devenons son public, ravi et conquis. Il imite parfaitement les acteurs, mais aussi les chefs, les collègues. Quelques années plus tôt, il a réussi une honnête carrière dans le cyclisme amateur. L'évocation de son unique victoire dans la classique *Paris – Camembert* est pour la brigade un moment d'anthologie.

Bien sûr la vie va nous séparer mais à quelques années lumières de cette belle époque, vers 1985, je retrouve la trace de Michel. Il est divorcé, remarié, père de famille et installé, lui le pur parisien, dans un village du haut pays varois. Je profite du temps de

de la rue Darcet, elles repassent à l'ancienne, les fers au feu, le magasin est une étuve. Dès mon entrée, la plus âgée appelle une *arpète* qui m'apporte, tel le saint sacrement ma chemise repassée et le col empesé. Je suis le petit postier de la rue Caroline, les rires reprennent derrière moi.

Autre passant, ce collègue ambulancier rencontré avant mon départ au service en automne sur le boulevard. Nous n'avons effectué que quelques voyages en commun durant l'été, pourtant il est fier de me présenter à son épouse :

- « Tu sais, le jeune sédentaire qui m'a remplacé, je t'ai parlé de lui... »

Elle semble me connaître, ils sont tous deux chaleureux et me proposent de leur rendre une visite. Je ne donne pas suite, je n'ai rien compris. Ils sont sans enfant, mènent une existence monotone dans un trop petit logement parisien. Indifférence de la jeunesse...

Le couple des crémiers de Batignolles. Leur échoppe est minuscule, sans profondeur. Les boîtes de conserve s'empilent à des hauteurs vertigineuses, la boutique reste ouverte sur le Boulevard en toutes saisons. Ont-ils des réfrigérateurs ? Je ne suis pas sûr. Été comme hiver le couple, ainsi que la jeune fille qui les aide, sont habillés comme des esquimaux : gants percés aux mains, socques fourrées aux pieds. C'est là que j'achète, à quelques heures du départ, mes solides casse-croûte de voyage. Je suis accueilli comme un fils. Le patron, un parisien pur jus, plaisante vite si je m'attarde auprès de l'employée qui est de mon âge.

- « Aïe maman, on va faire faillite, elle fait des rabais à tous les garçons ! »

L'ambiance est souvent joyeuse dans le tout petit magasin. Pourtant aujourd'hui le patron ne rit pas. Il m'attire même mystérieusement derrière la barrière des boîtes de petits pois et sans fioritures me délivre son message :

- « Fais gaffe ! La môme est enceinte ! Le père a disparu, elle en cherche un pour le marmot, t'approches pas ! »

La sincérité ne paye pas, je ne serai guère reconnaissant avec les gentils épiciers. J'ai changé de crèmerie !

---

<sup>5</sup> Au voyage aller.

## Mémoire futile

J'ai la mémoire de l'inutile, l'inconséquent, le détail, l'insignifiant, la petite phrase, le demi sourire, le geste éphémère, tous cueillis à la sauvette et conservés sans raison.

J'admire depuis toujours ces gens –ma mère en était-, qui peuvent affirmer qu'ils avaient acheté la commode du salon 153 Francs en 1939 ! Comme ceux qui annoncent avec naturel le salaire de leurs débuts quarante ans plus tôt, ou encore le prix de leur première voiture !

Ces performances me sont étrangères, je ne garde pas ces informations qui pourraient se révéler si profitables. Bien sûr notre mémoire est sélective. La mienne, peut-être à mon insu, mais ce n'est pas si sûr, efface aussi les chagrins, déceptions, humiliations passées, pour ne conserver que les instants de grand bonheur ou les chimères agréables et c'est très bien ainsi !

L'urgence de mon sablier personnel m'incite à mieux goûter les temps de grâce que me procure l'existence.

- « Arrête toi, profite de ce matin clair dans le jardin ! »

L'eau bleue de cette piscine d'hôtel au bout de l'Europe. Le rire de ton petit-fils ou les bras de sa petite sœur serrés autour de ton cou. Arrêt sur image. Profite.

Mais si je remonte le temps, je croise des inconnus, des passantes, des *traverseuses* aux yeux qu'on n'a jamais revus et je me dis :

- « Le visage que tu découvres et que dans l'instant tu connais parfaitement, tu vas pourtant le laisser passer et le perdre à jamais, comme ces milliers d'autres que tu n'as pas su retenir »

En 1954, la jeune femme brune et mince du café tabac des Batignolles où je viens acheter mes cigarettes Balto. Est-ce que je m'oblige à fumer pour la voir plus souvent ?

À mon retour du service militaire elle a disparu. Ouf ! Je suis sauvé du cancer des poumons. Les rires sous cape des blanchisseuses

vacances pour tenter une rencontre. L'été bat son plein, il est quinze heures. Au bout d'une pléthore de petites villas écrasées de chaleur, ma famille et moi découvrons enfin la maison, la plaque, le nom. Las d'agiter en vain la clochette d'appel, nous poussons la porte. Rien ne bouge dans la courette. À l'intérieur de la maison, la télévision transmet l'arrivée du *tour de France*, nous poursuivons donc. Sur un canapé, un gros type se réveille, il est rouge, abruti de sommeil et de chaleur. Il est en slip ! Nous ne nous sommes pas vus depuis trente ans ! Je me fais reconnaître, puis nous passons aux présentations :

- « Mon épouse, Jacqueline.... mes enfants..... ma fille Joëlle.... Patrick, mon deuxième fils... »

Il est toujours en slip !

Bien sûr maintenant il y a comme on dit, prescription, mais tout de même ! Encore une fois, pardon Michel !

## Les chevaux

La parenthèse refermée sur le joyeux Michel, il n'est pas le seul nouveau venu des *voyages retour*. Dès vingt heures la question est posée.

- « Qui sont nos chevaux ce soir ? »

Étrange demande. Il ne s'agit pas des chevaux vapeur de la locomotive et nous ne retournons pas non plus à l'époque des malles postes. Simplement *faire le cheval* consiste à travailler sur plusieurs services ambulants et sur des parcours différents, en apportant un renfort sur une plage horaire difficile.

Vers les années 1960, la direction du Nord maintient *les chevaux d'Amiens* et les chevaux dits *Primo-Secondo*, ceux qui nous intéressent plus particulièrement.

Par équipe de deux agents, les chevaux nous visitent successivement mais les trois *attelages* sont faits d'hommes bien différents.

Dans une présentation très libre, nous trouvons :

- les chevaux de trait, solides, sérieux, Joste et Delaye.
- les vieux chevaux de retour, un peu essoufflés, Metelier et Gallas.
- enfin les purs-sang, les cracks, les vedettes attendues, Rostan et Damerone.

En leur compagnie, le travail sera animé et joyeux.

Joste est carré, sérieux, technique. Il renseigne les bricoleurs en herbe sur tout ce qui touche aux métiers du bâtiment. N'a-t-il pas construit lui même en grande partie son pavillon du côté de Villeneuve-Saint-Georges ?

Mais auparavant il a connu l'épreuve du stalag en Allemagne vers 1941, puis l'évasion réussie du camp de prisonniers et le retour clandestin. C'est la grande affaire de sa vie, l'épopée, contée des dizaines de fois lors de nos nuits de travail, à des auditoires souvent renouvelés.

*Nice, on y vient un jour, on y reste toujours !*

Cette devise reprise sur une flamme d'oblitération du courrier fut célèbre. On prétend qu'un veuf mena procès contre l'administration. Son épouse vint se noyer à Nice et la famille reçut les avis de décès avec cette mention.

Je ne suis pas resté *toujours*. Après les baignades, les après-midi sur les célèbres galets, les coups de soleil, les déambulations sur la Promenade des Anglais face à l'hôtel Negresco. S'il me semble avoir retrouvé mes *chers passeurs*, je n'ai curieusement aucun souvenir du voyage retour.

cahoté sur les chariots jusqu'au wagon rouge rattaché au train de Nice.

Un passager ? D'accord ! Entre vite et cache toi jusqu'au départ !

Il fait une chaleur d'enfer sous les tôles, j'aide au tri et déplacements des sacs, l'allège est chargée jusqu'au toit, nous préparons les livraisons à venir.

Après le travail initial, j'offre la dernière de mes bouteilles. L'un des courriers me prévient :

- « Dans deux minutes tu regardes à gauche ! »

Le train roule à grande vitesse. Soudain les deux hommes ouvrent une portière, ils hurlent et agitent les bras. En un éclair nous dépassons une petite maison et deux silhouettes qui agitent des mouchoirs. On pense à ces couples de petits personnages qui sortent des baromètres lorsque le temps change. L'un des courriers convoyeurs m'explique :

- « C'est un ancien collègue. Nous avons roulé dix ans ensemble, il est à la retraite, il connaît mes jours de passage. Lui et sa femme, jamais ils n'oublient... »

Les voilà déjà loin, ces marionnettes devant le petit mas au milieu des vignes. Et l'autre, l'ex collègue, l'ami, revit l'ouvrage en commun, les montagnes de sacs, l'écrasante chaleur, la poussière, les saluts, les plaisanteries, les visages familiers au cours des livraisons dans les gares de passage. Et puis le plaisir du pastis dégusté frais à Nice, après l'effort, ensemble. Nice! Justement me voici arrivé, mes deux mentors m'indiquent comment sortir discrètement de la gare. Ils me proposent le retour dans quatre jours.

Vers la sortie un couple discret m'aborde. Je peux coucher chez l'habitant, la pratique est bien établie dans cette ville de vieille tradition touristique. La chambre est parfaite, je suis même recommandé auprès du patron d'un restaurant proche de la gare. Il a des allures de Raimu. Il n'arrive pas à prononcer le mot *bifteck* et dit *bistech*. Le premier jour, j'hésite. Je pense qu'il s'agit d'une spécialité niçoise. Les prix sont incroyablement bas. Raimu César me traite comme un prince. Il m'assoit à la table des représentants de commerce et me sert d'énormes *bistechs*.

Mais, c'est bien connu, la jeunesse ne respecte rien en direction du brave Joste, nous nous livrons, Robert et moi, à un jeu subtil, aux règles mal définies, et non limitées dans le temps. Nous jouons à *la boussole*.

Pour s'orienter durant sa traversée du territoire allemand, notre collègue s'était confectionné une boussole de fortune, à l'aide de lame de rasoir. Sans nous consulter, nous savons dénicher le mot, l'allusion, qui permettront de relancer une conversation neutre vers le sujet tabou, celui que Joste ne veut plus évoquer : l'évasion !

Soudain, faussement passionnés, nous voulons en savoir plus ce soir sur la position des étoiles, la nuit dans le ciel. Notre victime est tellement brave homme qu'il va immanquablement tomber dans nos filets et revivre encore une fois son évasion.

- « Je me guidais à la boussole... et avec les étoiles... »

Et voilà, il s'est encore fait piéger !

À nos sourires, il comprend soudain et rit de bon cœur :

- « Ah coquins, vous m'avez encore pris ! »

La mémoire est ainsi faite, j'ai rencontré Joste une seule fois, trente années plus tard. Il n'avait conservé de moi que le rappel de nos taquineries de potaches !

Ni mustangs ni percherons, les montures suivantes, Metelier et Gallas ont décidé une fois pour toutes qu'ils étaient vieux. De vieux chevaux fatigués, des chevaux de retour, des pépères... Ils tiennent d'ailleurs à ce qu'on les appelle ainsi. Cette façade ne diminue en rien la qualité de leur travail. Il s'agit d'un choix arrêté. On remarque aussi une affection profonde entre les deux hommes. Metelier utilise le temps assez court du casse-croûte pour prendre un repos spectaculaire, sinon réparateur. Il se couche directement sur les tapis-brosses du sol, le visage recouvert d'un linge blanc. Au-dessus du dormeur, des cohortes de porteurs de sacs, boulistes, défilent et l'enjambent sans jamais le toucher. Sommeille t-il ? Toujours est-il qu'il se réveille sans effort.

Si les chevaux assurent, par wagons et brigades, l'échange de nouveaux et menus potins, ils sont attendus un peu partout s'ils défraient la chronique.

Ainsi, Metelier, réputé anticlérical convaincu, déclenche la rigolade générale lors d'un mémorable retour de vacances. Ne vient-il pas de gagner dans la petite ville bretonne de sa belle-famille, le gros lot de la tombola paroissiale ! Et quel lot ! Il ne s'agit rien moins que d'une 2cv Citroën qui sera remise en grande pompe par Monsieur le recteur de la paroisse ! On a beau *bouffé du curé*, ça ne se refuse pas. Et puis, bien avant lui, le bon roi Henri IV n'avait-il pas dit :

- « Paris vaut bien une messe ! »

## Le voyage à Nice

*Le seul moyen d'être libre, c'est de ne servir à rien, ni à personne*, phrase citée dans le téléfilm Madame Dubois.

Vers 1958 ou 1959, je peux modifier à mon gré l'aphorisme :

*Pour être libre, il ne faut dépendre de personne.*

Je suis un fils raisonnable, je passe une partie de mes congés à Dijon auprès de maman, mais dès mon retour à Paris, il me reste un pactole de jours de liberté, les collègues me rendent des nuits de remplacement.

Qui m'attend ? Les copains ? Ils sont habitués à mes apparitions intermittentes. Mon logeur ? Il ne se plaint pas de mes absences, la chambre est payée d'avance. Maman, ma famille ? Nous venons de nous quitter. Le téléphone portable, fléau moderne d'inquisition avec ses : *Où es tu, que fais tu ? Je t'appelle depuis dix minutes, tu ne réponds pas ! N'existe pas.*

Ai-je bien conscience de cette incroyable liberté, sans doute pas. Je n'ai de comptes à rendre à personne, pas de voisins, ni même le facteur à prévenir, je reçois si peu de courrier. Je vais disparaître donc, mais pour réussir, je dois me munir de quelques *accessoires*, une blouse grise, une casquette marquée *postes* et quelques bouteilles d'apéritif. Destination Nice par transport S.N.C.F. mais en *prenant passage*. Les wagons postaux rouges ambulants ou allèges accueillent parfois des passagers, des postiers qui sollicitent le voyage gratuit.

La pratique est illicite mais tolérée. J'ai déjà utilisé ce moyen de transport pour aller à Dijon mais cette fois je plonge pour la grande expédition, une sorte de défi, volontairement décidé.

Sept heures gare de Lyon. Je parlemente auprès des deux convoyeurs de l'allège Paris/Marseille. C'est bon ! Il y aura un changement d'équipe à Lyon mais le passage délicat se situe à Marseille gare Saint Charles. C'est vrai, sans titre de transport malgré mon déguisement, blouse et casquette, je ne suis pas fier,

Les vacances ont interrompu définitivement nos vocations naissantes de comédiens et pour moi, la préparation au concours de contrôleur. Elle reprendra en 1962, mais n'anticipons pas. Avec moi et les autres, Roland ne partage pas tout, il ne se livre jamais totalement. Il lui arrive de disparaître quelque temps sans explications, ce qui ne pose guère de problème, j'ai l'habitude, nous nous retrouvons ensuite avec la même amitié.

Il fréquente seul les bals parisiens, *la grande roue*, *le Mikado*, *le bal basque*, etc. Il consent parfois une confidence, vite retenue, sur des rencontres féminines qu'ensuite il ne prolonge guère.

En cette fin d'après-midi de mai 1958, ce type agité, sale, les vêtements en désordre rencontré sur le boulevard des Batignolles... Mais c'est Roland ?! D'entrée il m'avertit :

- « J'étais à la manif à la République... De Gaulle prend le pouvoir ! Les gardes mobiles nous ont chargés à cheval... Il y a des blessés... »

J'apprends son militantisme de gauche et l'arrivée musclée du Général, non répertoriée dans les livres d'histoire.

## Hennissements et ruades

Toutes les trois remontées, la brigade n'a pas à s'interroger sur l'identité des visiteurs chevalins du soir. À travers wagons et coursives, déjà les exclamations, bousculades et poursuites retentissent. J'ai envie de dire hennissements et ruades. Ils sont là, tonitruants, rigolards, dévastateurs, prêts à châtier les provocateurs, Rostan et Damerone, les stars, nos chevaux pour cette nuit. Ils sont dissemblables par leur physique et par leur âge, mais pourtant totalement complémentaires par leurs comportements, pensées et réactions.

Rostan court vers la cinquantaine, rondouillard, le visage poupin, le cheveu poivre et sel tandis que son compère, bien plus jeune, n'est que muscles et aspérités.

Bernard Damerone est une véritable vedette sur la ligne du Nord. L'homme est doté d'une indéniable personnalité, grand, osseux, les cheveux et la fine moustache *blonds paille*, la voix rauque. Il déborde de vitalité. C'est un félin, toujours aux aguets, prêt à tarabuster, affronter, secouer le reste du monde. Personne ne lui résiste, il impose sa conversation, ses convictions, son physique. Il adore rudoyer ceux qui tentent de lui opposer un semblant de résistance, y compris les chefs qu'il tutoie tout naturellement. Ainsi il répand autour de lui une sorte de terreur belliqueuse d'où le surnom révélateur du personnage, *le Uhlan*, que seuls quelques anciens peuvent utiliser. Natif des Ardennes, marié, installé en banlieue, il va canaliser lors de ses jours de repos son trop plein d'énergie en travaux d'installations électriques et services de livraisons. Mais le portrait ne se termine pas là. Véritable célébrité, il apostrophe, hèle, salue, plaisante, et ce envers tout ce qui porte casquette ou uniforme entre Paris, Amiens, Lille ou Tourcoing, qu'il soit directeur de la poste ou conducteur de locomotive !

Les connaissances, l'érudition de ce simple agent me paraissent encore aujourd'hui stupéfiantes. Il est incollable dans des

domaines aussi disparates que l'électricité, l'automobile, les techniques des matériaux, les astres, le cosmos, mais surtout la médecine et la pharmacie. Défilent alors les symptômes des maladies, les remèdes possibles, le nom des médicaments, les recherches en cours, etc. Où et comment a-t-il appris tout cela ? C'est un mystère.

Aussi remarquable que les talents personnels de Bernard Damerone demeure le comportement, ou plutôt la complicité qui soude les deux chevaux. Forcée par des années de vie professionnelle, côte à côte, leurs avis, réactions, jugements sont en toute circonstances identiques. Jamais ils ne diffèrent, jamais les deux hommes ne se contredisent. Ils connaissent la France en profondeur et par le détail. La simple allusion à une localité de l'hexagone déclenche une avalanche de renseignements touristiques, géographiques, culinaires ou gastronomiques. Ainsi décrivent-ils avec aisance et une feinte nostalgie les merveilles gourmandes de notre beau pays.

- « Rivesaltes, ah le muscat ! »

- « Die ! Oh, la Clairette de la coopérative ! »

- « Sancerre ! Mais c'est la foire des vins au printemps, et les crottins de Chavignol ! Et le petit vin de Gaillac, et le foie gras à Sarlat, etc., etc. »

Grâce à quelles pérégrinations ou hasards de vacances ont-ils réussi à accumuler ces détails si fouillés ? Peut-être sont-ils de ces premiers vacanciers automobiles de l'après-guerre ! Le tourisme sur des routes alors quasi désertes devait être paradisiaque dans cette France profonde à l'accueil sincère et généreux.

Mais dans l'immense catalogue des villes, villages, patelins, bourgades connus et chantés par les duettistes, un nom ne doit pas être prononcé. Il s'agit de Saint Hippolyte du Fort, petite commune de l'Hérault située non loin de la célèbre *grotte des Demoiselles*. Banni, honni, interdit Saint Hippolyte ! Face à l'invasion allemande, Rostan *soldat de l'an 40* a dû s'y replier, contraint, vaincu, humilié.

Au fil du temps, l'anecdote est devenue prétexte à plaisanteries, surtout de la part de la jeune génération. Les allusions, fines ou appuyées, circulent. Il y est question de

méridionales aux rires éclatants, robes claires et chapeaux de paille, prennent en main les destinées de l'intendance :

- « Combien de baguettes ? Et de camemberts ? Qui s'occupe du sel et des cornichons ? »

- « N'oublions pas d'emmener un transistor. »

Nous aurons même notre reporter attitré, Marcel, un drôle de type fondu de photographie.

En semaine, je fréquente le gymnase postal de la rue Chaudron dans le dixième arrondissement : ping-pong, volley-ball et douche gratuite ou bien la piste cendrée du stade Géo André à la porte Saint-Cloud où s'entraîne l'athlète postier Jean Fayolle qui gagnera le cross des nations en 1965.

Roland vient de décider, il va tenter *le contrôleur*, le concours interne d'avancement de grade. Je reçois une première consigne, elle restera unique, passer le réveiller à ses retours de voyage. Il roule sur les lignes du sud-ouest, les parcours sont beaucoup plus longs que sur la ligne du nord. Couché avant lui, je suis plus dispo à nos retours. Il loge rue Dulong vers le pont Cardinet, une sorte d'hôtel meublé. Les chambres y sont peu chères mais le confort spartiate : peu de chauffage, pas d'eau chaude, visites à toutes heures tolérées...

Vers treize heures, il me faut bombarder longuement sa porte pour contempler un individu grincheux à l'œil mauvais.

- « Roland, tu m'avais demandé... »

En fait, il dort seulement depuis huit heures ce matin.

- « Bon, tu as bien fait... Attends... »

Il s'ébroue dans la cuvette d'eau froide, se rince la bouche, se plaque les cheveux sur les tempes d'un geste rapide. C'est parti !

L'œil est de nouveau rieur, la moustache conquérante, c'est la course sur le boulevard des Batignolles pour le dernier service à Saint Lazare. Il se déclare médiocre en français, nous voilà tous deux inscrits à des cours de rattrapage.

Où a-t-il déniché cette officine ? La prof est une jeune comédienne qui se contente de nous faire déclamer des textes classiques, ce qui amuse beaucoup Roland. Andromaque, Britannicus de Racine, Cinna de Corneille, etc.

## 1958

Voilà l'année 1958 bien avancée, le *temps civil* est si rapide. Déjà les ombres militaires s'éloignent, à d'autres les obligations, la guerre.

Je tente de retrouver mes marques. Les voyages à Lille n'absorbent tout de même pas toute mon existence.

Je retourne à la gare Saint Lazare et retrouve la cantine, Marcel, le mythique serveur, les têtes connues, les cafés de la rue de Berne? les parties de 421... Lentement les copains réapparaissent, mais pas tous.

Mais que s'est-il passé ?

Les lieux n'ont pas bougé, je mène la même vie, Paris est toujours là, mer immense qui m'absorbe si facilement, pourtant impalpable, subtile, pas encore insistante, quelque chose a changé, je ne le sais pas, ne le vois pas, je voulais revivre le printemps, je suis en été !

Ceux que je retrouve me paraissent moins insoucians, d'autres sont partis ou déjà mariés.

Heureusement Jacky est là, il roule sur Paris à Strasbourg 2. Roland aussi revenu de Marseille sans explications. Ils continuent à Saint Lazare, Charles Vacher, l'auvergnat du Puy en Velay, Guy Lamolle dit le baron et Michel Chevalier, un bordelais secret et sarcastique. Il pense être atteint d'une affection grave de la vue. Guéri quelques années plus tard, il prendra un essor digne de son intelligence. Assez vite un groupe se forme avec des nouveaux venus, garçons et filles. Raymond Vitet, grand et mince agenais, René Sausset le normand, gardien de but de l'A.S.P.T.T. Paris, notre star. Des sorties champêtres s'organisent les dimanches à partir des lignes de banlieue, - personne ne roule en voiture- Versailles, Fontainebleau, Saint Germain en Laye, L'Isle d'Adam, Gretz, Armainvillers en Seine et Marne.

Déjà les égéries, Monique, Chantal, Jacqueline, des

*l'héroïsme des combattants du grand sud*, du repli stratégique sur les Cévennes ou encore de la Méditerranée qui aurait sûrement elle, arrêté l'ennemi !

Mais gare ! La punition du railleur fait partie du jeu. Déjà, solidaire avec son ami, le uhlan fait mine de retirer son ceinturon. Après une brève galopade dans les soufflets, l'audacieux rattrapé par les chevaux reçoit le châtiment traditionnel, au milieu des faux hurlements et des rires, un vigoureux frottement des oreilles !

La brigade s'amuse, sous l'œil étonné et parfois effaré des jeunes sédentaires<sup>6</sup> qui se demandent ce qu'ils viennent faire dans ce monde étrange, si éloigné d'une administration supposée sérieuse, voire ennuyeuse.

L'impression est encore aggravée s'ils écoutent Rostan et Damerone se parler en langage cheval. Ainsi, avec des hennissements de curiosité, lors des pauses casse-croûte, ils s'interrogent sur la qualité des *picotins* préparés par leurs *juments*. Ils ne se rendent pas au café avant le départ du train mais à *l'abreuvoir*. Vers la fin des voyages, ils se plaignent d'avoir les *paturons* fatigués et rêvent à la *litière* fraîche qui les accueillera à *l'écurie*. On l'aura compris, on ne s'ennuie pas en leur compagnie. Ce sont par ailleurs des trieurs habiles et rapides.

Dans la galerie, parmi les personnages marquants rencontrés dans ma vie de postier, Bernard Damerone, même côtoyé peu de temps, occupe une belle place. Remarquable et fascinant sont des adjectifs qui lui conviennent parfaitement. Même après mon départ du service, je n'en ai pas fini avec lui.

En juillet 1988, avec le C.O.S<sup>7</sup>, nous passons en famille deux semaines au village de vacances de Roquebrune Cap Martin. Ce matin là, parmi les juilletistes en shorts et chemises fleuries, une silhouette sombre tranche sur le vert des parterres, face au restaurant. Accompagné par le directeur du village, en costume strict, un homme s'affaire : il mesure, arpente, évalue, explique, gesticule. Quelqu'un sait qu'une piscine pour les enfants doit être construite. Intrigué, je

<sup>6</sup> Remplaçants occasionnels.  
<sup>7</sup> Comité des Œuvres sociales.

m'approche, pour en avoir le cœur net. Ces cheveux couleur paille, cette grande carcasse et cette voix cassée, c'est bien lui ! Il n'a pas pris une ride, ni perdu un cheveu. L'œil toujours inquisiteur, il m'a déjà repéré. Il viendra me voir, mais plus tard... Il est si occupé. N'est-il pas dorénavant directeur technique à *Vacances P.T.T.* !

Enfin cette énorme énergie, ce cerveau fécond, cet esprit inventif, ce pouvoir de persuasion peuvent être utilisés, canalisés vers des réalités utiles et palpables. Damerone a trouvé sa voie au sein même de notre administration, et pour le profit de tous.

Avant son départ, le météore ne me consacre que quelques minutes. la gare du Nord, les ambulants ? Pour lui c'est le passé. Il ne tient guère à l'évoquer, il balaie mes interrogations, il refuse la litanie sur les anciens collègues. Tous ces noms, ces prénoms, que sont-ils devenus ? Il me prend encore une fois par le col de chemise, l'œil bleu acier étincelle :

- « Tu comprends, dès que tu demandes : et un tel ?

Tu apprends qu'il ne va pas bien, qu'il est à l'hôpital ! Et Auguste ? Il est mort l'an dernier. Alors, plus rien, je ne veux plus savoir, plus les connaître ! »

Il repousse les fantômes, il caracole sur le présent. Sans doute a-t-il raison. Je reste sans réponse dans ma quête incongrue du passé, sous le soleil des vacances, moi le nostalgique revenu dans ma province et qui rêve sans cesse à tous mes copains de nuits de travail parisiennes. Le voilà déjà reparti vers d'autres villages, d'autres projets, de nouvelles pataugeoires. Mais j'ai gardé pour la fin, pour la *bonne bouche*, le bonbon final, l'histoire si drôle qu'il nous avait racontée entre Lille et Paris.

Madame Damerone, confectionneuse sur cuir, ou quelque métier de ce genre, travaille à domicile. Son mari effectue les livraisons parfois à bicyclette. Alors qu'il traverse un carrefour parisien, une puissante ID19 Citroën brûle le feu rouge et projette en l'air homme et machine. Les réflexes de l'athlète, du fauve Damerone sont tels que seul le vélo est touché et que lui, tel un chat, retombe indemne. Il faut l'entendre décrire avec quelle gourmandise il récupère alors la pompe à vélo, avec la ferme intention de s'occuper énergiquement du chauffard qui va passer un

sale quart d'heure. Un être d'aspect lunaire, les lunettes en bataille, les cheveux ébouriffés à l'artiste se précipite vers lui, l'étreint, le palpe, gémit, se tord les mains.

- « Mon pauvre garçon, mon cher garçon, Dieu merci, vous êtes sauvé ! Venez à la pharmacie, je m'occupe de tout, je prends tous les frais à ma charge, nous allons vous acheter un beau vélo tout neuf... Tenez, prenez déjà ceci... Nous verrons après ! »

Ce ne sont pas de vaines promesses, les billets de banque font leur apparition, il se présente :

- « Je suis éditeur, ma nouvelle collection sort lundi prochain, j'ai tant de soucis, je n'ai plus la tête à moi !... Vous êtes le troisième cette semaine ! »

Le bras armé de Damerone est retombé.